

EDITORIAL

Un visiteur nordique en France, qui était ornithologue et écrivain, attendri par les tourterelles de l'Île de France, voulut traduire leur langage. Cet oiseau est rare dans le Nord, et notre touriste ne possédait que les rudiments de la langue française. Il traduisit leur chant par : « Toujours tout, toujours tout ».

Ce qui est possible aux tourterelles n'est pas toujours facile au commun des mortels que nous sommes. Pour observer, contempler le monde, la réalité qui nous environne, nous devons en isoler et cerner des parts. La question philosophique se pose alors : quelles sont les unités et les ensembles plausibles. Nous avons voulu essayer d'isoler le Nord.

Dans la perspective de la science et de la conscience modernes l'étude et l'observation s'exercent volontiers par contrastes. Dans le domaine de la linguistique, par exemple, les recherches contrastives ont dernièrement montré leur efficacité. Il s'agit de ne plus traiter un sujet unique, d'avoir un seul objet d'observation que l'on serait alors amené à étudier par rapport à « tout » « toujours », mais d'opposer entre eux deux phénomènes et de tirer des conclusions valables de leurs similitudes et de leurs différences.

En l'occurrence nous avons donc entrepris de contraster le boréal avec le méridional. Celui-ci est représenté par nous, Parisiens, Français, Européens Centraux.

Un mot-cliqué est très en vogue en France actuellement : la lucidité. L'un des sujets de philosophie au baccalauréat de cette année — et ce fut le sujet qui attira le plus d'attention — fut le suivant : « La lucidité conduit-elle nécessairement au pessimisme ? » Le lendemain de la publication des sujets, déjà, Bernard Chapuis sur la première page du "Monde" jouait avec féroceité du mot extralucidité pour effectuer une attaque politique.

Les Nordiques ont parfois le regret de constater que la lucidité méridionale équivaut à quelque chose d'impitoyable. Non seulement les bas calculs et les attitudes intéressées se justifient par ce mot, mais il peut servir à camoufler son contraire : la cruauté aveugle. Car la lumière du Sud, souvent excessive, peut être aveuglante.

En suédois « skymning », en finnois « hämärä », ces mots un peu nostalgiques sont difficiles pour les traducteurs des littératures du Nord. Et nombreux sont les peintres de là-bas qui se sont lassés devant la difficulté de capter une clarté si complexe, ainsi viennent-ils vivre en Andalousie, en Italie, pour dessiner les maisons et les arbres aux cernes évidents.

Mais il n'y a pas que les peintres et les poètes qui se soient intéressés à la lumière qui change en progressant d'une latitude à l'autre. Nous connaissons un jeune météorologue français qui, ayant travaillé dans le

Nord, avait été impressionné par les effets de la lumière septentrionale. Météorologue et un peu linguiste en même temps il pensait même que l'étude du lexique des langues du Nord pourrait enrichir les concepts des météorologues français.

La forte lumière du soleil direct dessine des contours nets, mais elle est violemment projetée dans la vue de celui qui regarde et elle la heurte. En traversant obliquement le cosmos et l'atmosphère le soleil du Nord arrive à faire le tour des objets de l'observation et il arrive aussi, par sa douceur, à les pénétrer.

En s'efforçant de faire apparaître par lueurs dans la vision de ses lecteurs la clairvoyance nordique la revue Boréales espère démontrer que là Lumière n'est pas unique et indiscutable. Qu'une certaine acuité autre

pourrait permettre de contourner la brutalité des conflits mortels.

Personne n'osera dire à haute voix que celui qui observe son entourage à la lumière de l'aurore boréale est un ignorant, un imbécile, un demeuré. Mais il est à craindre que quelques Français le pensent en secret ! L'habitant du Nord pourrait alors riposter en disant qu'il y en a eu plus d'un qui s'est laissé éblouir et aveugler par les éclats doux de quelque Versailles contenant des rois soleil.

C'est peut-être que les Parisiens, fêtards, ne connaissent de clair-obscur qu'au crépuscule que l'on associe si facilement à la décadence. Et ils ignorent qu'apparaît aussi une translucidité mystérieuse et révélatrice à l'aube.

COSETTE.

Le parti travailliste et le parti communiste norvégiens sous l'œil de Moscou, 1920-1935

par François KERSAUDY (*)

Le parti travailliste norvégien, comme les partis frères des autres pays scandinaves, était traditionnellement très modéré, mais les années 1914-1918, avec leur cortège de drames et d'apprehensions, la baisse rapide du niveau de vie des travailleurs consécutive au quadruplement des prix et aux nombreuses restrictions, enfin l'exemple de la révolution bolchévique, semblent avoir provoqué à la fin de la guerre un retournement à peu près complet de la politique du parti. Il sera en effet le premier parti socialiste à se joindre à la III^e Internationale, et ce n'est pas là, comme dans tant d'autres pays, une minorité du parti qui rallie l'Internationale, ni même une majorité, c'est le parti travailliste tout entier. Ici, l'ensemble du parti est révolutionnaire, et ses nouveaux chefs le clament bien haut. L'un d'eux, Martin Tranmæl, dira en 1919 : « La classe ouvrière doit aujourd'hui se faire à l'idée que la révolution et la dictature constituent une nécessité absolue » (1). Lors du congrès national du parti en 1921, un autre dirigeant, Alfred Madsen, déclare : « Si nous voulons parvenir au but suprême, une fraternité internationale des peuples, il nous faut prendre le chemin de la révolution et du désarmement de la classe bourgeoise » ; et il poursuit : « Le moyen — le moyen absolument indispensable — c'est l'écrasement et l'anéantissement de la classe actuellement au pouvoir, afin d'ouvrir la voie à une réelle fraternité des peuples » (sic) (2). L'année suivante, le programme officiel du parti travailliste n'est guère plus modéré ; en fait, jusqu'au début des années trente, les dirigeants du parti continueront à prôner l'«action de masse, la révolution ouvrière et la dictature du prolétariat.»

Pour le gouvernement bolchévique qui, à la faveur de la première guerre mondiale, prend en main les destinées de la Russie, la volte-face du parti travailliste norvégien constitue un encouragement non négligea-

ble ; bien rares sont en effet, dans l'immédiat après-guerre, les partis nationaux d'Europe occidentale qui prennent position à l'unanimité et sans réserves en faveur de la révolution mondiale et de la dictature du prolétariat. Alors qu'en mai 1920, le gouvernement bolchévique lutte encore pour assurer son existence en Russie, il se voit communiquer la note suivante : « Le 24^e congrès national du parti travailliste norvégien envoie ses plus cordiales salutations à la Russie soviétique, toujours victorieuse malgré de durs combats (...) La classe ouvrière norvégienne (...) ne pense qu'à se préparer pour le moment où la vague révolutionnaire atteindra à son tour notre pays... Vive la III^e Internationale ! » (3).

Une fois solidement installé au pouvoir, le gouvernement soviétique s'occupe en effet très sérieusement de promouvoir cette « vague révolutionnaire ». Des représentants de l'Internationale commencent dès 1920 à organiser l'agitation en Norvège, alors que parallèlement, les services de renseignements soviétiques s'installent et tissent un réseau particulièrement dense dans les régions stratégiques de Norvège du Nord. Une instruction secrète de Moscou à sa délégation commerciale en Norvège donne une idée des buts poursuivis. Elle est datée de mai 1923 et signée Boukharine : « — Il faut organiser des grèves de protestation et les soutenir par des subsides ; la presse doit être achetée et susciter des dissensions à l'intérieur de la presse bourgeoise ; il faut semer la discorde entre officiers et soldats (...) et constituer des cellules rouges de soldats et de matelots ; il faut former des troupes de travailleurs armés, qui prendront le pouvoir lorsque la révolution éclatera ; les foyers d'agitation, si insignifiants soient-ils, sont à soutenir financièrement et moralement... » (4).

* Fellow Researcher, Oxford University.

En application de ce programme, des cellules communistes se forment en effet dans l'armée norvégienne, et les grands mouvements d'agitation et de grève du début des années vingt en Norvège reçoivent un encouragement direct sous forme de subsides que l'on fait parvenir au parti travailliste. Au sein de celui-ci, certains dirigeants seront directement rétribués par les services soviétiques, tels Olay Scheflo, Peder Furubo et Sverre Stostad, tandis que d'autres dirigeants importants, dont "Martin Tranmæl lui-même, travaillent en étroite collaboration avec Moscou. Pour Léon Trotsky, qui suit avec intérêt la marche des événements, les perspectives révolutionnaires en Norvège au début des années vingt sont donc extrêmement encourageantes. Le ministre d'Allemagne en Norvège, Sahm, remarquera dans un rapport que « le travail de noyautage communiste en Norvège a connu initialement un succès dépassant tout ce que l'on a pu voir dans les autres pays en dehors de l'URSS » (5).

Pourtant, à Moscou, on ne tarde pas à déchanter, car de larges fissures apparaissent au sein du parti travailliste norvégien. Déjà en 1921, une minorité de droite avait quitté le parti, pour fonder le parti social démocrate des travailleurs norvégiens ». Mais à partir de 1922 se fait jour dans la majorité elle-même un courant autrement plus important ; pour de nombreux dirigeants travaillistes, il est en effet devenu évident que la révolution ne viendra pas de sitôt en Norvège. Il faut donc envisager une action à long terme, et pour cela s'assurer un soutien électoral dans le pays ; or les directives du Komintern vont directement à l'encontre de cette politique. C'est le cas par exemple du slogan réclamant la constitution d'un gouvernement des ouvriers et paysans, que l'on considère en Norvège comme inapplicable. Pire encore, le Komintern a décreté que le marxisme est inconciliable avec le christianisme, et que tout communiste doit renier le christianisme une fois pour toutes. Or, dans un pays aussi religieux que la Norvège, l'exécution d'une telle instruction équivaudrait à un suicide politique immédiat. Devant le refus des dirigeants norvégiens, le comité exécutif du Komintern leur adresse en octobre 1923 la note suivante :

« L'avant garde du prolétariat, et avant tout les cercles dirigeants de notre parti, doivent lutter contre les prêtres et les préjugés religieux, et il est scandaleux qu'il soit encore nécessaire de discuter sur ce point » (6).

Lorsque le parti travailliste norvégien essaie de corriger ces erreurs de tactique, et donc de prendre une certaine liberté d'action vis-à-vis des directives du Komintern, il ne tarde pas à s'apercevoir du véritable caractère de l'organisation. Les attaques virulentes de l'Internationale contre les dirigeants « douteux », « déviationnistes », « fauteurs de divisions », « opportunistes », qui refusent d'appliquer étroitement les directives, sont certes là pour le leur rappeler, mais loin de provoquer la soumission du parti, elles précipitent le schisme. A l'automne de 1923 sont lancées les fameuses « Propositions de Kristiania », qui constituent une réponse aux attaques du Komintern. On peut y lire entre autres : « Nous devons nous efforcer d'établir des relations de confiance et non de soumission entre les diverses instances... L'internationale ne doit pas intervenir dans les affaires locales ».

En novembre 1923, la réaction du comité exécutif du Komintern prend la forme d'un dernier ultimatum lancé au parti travailliste norvégien, qui ne fait que précipiter les événements. Lors de son congrès national le même mois, la majorité de ce parti, avec à sa tête Tranmæl, Torp, Madsen et Nygaardsvold, rompt avec le Komintern. Quant à la minorité pro-Moscou, elle quitte le congrès en chantant l'Internationale, et fonde peu après le parti communiste norvégien, sous la direction de Stostad, Scheflo et Peder Furubotn. Le parti travailliste restera pour « garder la vieille maison ».

Dans cette affaire, cependant, Moscou n'est pas au bout de ses surprises. Au lieu de reconnaître qu'il a glissé à droite, et de céder au parti communiste l'étendard de la révolution, et donc l'adhésion des Norvégiens révolutionnaires qui restent nombreux, le parti travailliste maintient ses slogans enflammés, et se présente même comme le seul parti communiste national vraiment révolutionnaire. C'est à cette surenchère que pense l'historien norvégien H.F. Dahl lorsqu'il écrit : « Le "nous-sommes-plus-commu-

nistes-que-vous" était une attitude largement répandue » (7). Et Martin Tranmæl, le vieux leader du parti travailliste, s'en expliquera lui-même plus tard : « Les dirigeants se considéraient eux-mêmes comme des radicaux, opposés qu'ils étaient aux communistes conservateurs, qui eux s'en tenaient aux dogmes de Moscou » (8).

Les dirigeants soviétiques, qui ont parfaitement compris la manœuvre, assistent impuissants et écoeurés au déroulement des événements ; la Grande Encyclopédie Soviétoise écrira : « La majorité de droite (le parti travailliste), étalant une démagogie exclusiviste, « attaqua » la minorité « par la gauche » et fit siens en paroles les principes du Komintern, tandis que les défenseurs de la majorité se présentaient comme meilleurs communistes que ceux de la minorité restés fidèles au Komintern. Grâce à cette démagogie, les centristes réussirent à attirer à eux la majorité des travailleurs révolutionnaires et des militants du parti » (9). On comprend mieux dès lors pourquoi, jusqu'au début des années trente, le parti travailliste norvégien continue à ressasser les vieux clichés révolutionnaires. Bien que la plupart des Norvégiens ne l'aient pas compris à l'époque, il s'agissait bien de détourner du parti communiste « orthodoxe » tous les militants et les membres actifs de la classe ouvrière. Si l'on considère que le parti travailliste est devenu dès 1927 le premier parti au parlement avec 59 sièges, il faut bien reconnaître que la tactique a été payante.

Si Moscou n'apprécie guère la tournure prise par les événements, pour le parti communiste norvégien resté fidèle au Komintern, la situation est plus embarrassante encore. Doublé sur sa gauche par des éléments de droite, il a beaucoup de mal à se maintenir : en 1924, il avait six sièges au Parlement ; en 1927, il n'en a plus que trois ; après 1930, il n'en aura plus du tout. D'autre part, il n'a même pas la confiance totale de Moscou, et on peut même dire qu'il l'aura de moins en moins. L'Encyclopédie soviétique mentionne d'abord vaguement l'existence au sein de la direction du parti communiste norvégien « d'éléments opportunistes et de véritables carriéristes ». Mais elle se fera ensuite plus précise : « La direc-

tion du parti finit par tomber aux mains d'éléments trotskystes opportunistes qui trahissent le parti et la lutte de la classe ouvrière. Cette situation conduit à des luttes intestines acharnées et réduit considérablement l'influence du parti sur les masses. En 1924, des éléments de droite briseurs de grève furent exclus du parti. En 1928, les Trotskystes, à leur tour, furent chassés du parti » (10).

Même après celà, les relations entre le parti communiste norvégien et les autorités soviétiques continuent d'être assez tendues ; c'est qu'à Moscou, on reproche aussi aux camarades norvégiens un certain dilettantisme, et de très nombreux fonctionnaires du GPU, de l'armée rouge et de l'Internationale vont venir incognito en Norvège au début des années trente pour essayer d'y remédier. Parmi les représentants de l'Internationale, Boukharine se déplacera en personne au moins une fois. Également envoyé en Norvège par l'Internationale à cette époque, Julius Krebs, alias Jan Valtin, racontera plus tard : « L'enfant terrible du Komintern, c'était le parti communiste de Norvège. On l'avait souvent divisé, épuré, presque dissous. Mais chaque fois qu'il renaisait, son personnel dirigeant retombait dans les voies de Sodome et Gomorrhe. La plupart des bolchéviks norvégiens étaient des révolutionnaires sincères, des membres actifs, hardis. Pourtant, ils n'en restaient pas moins d'éternels et siéffés libertins. Quelques mois avant mon arrivée, ils avaient reçu des subsides importants pour financer la pénétration communiste parmi les baleiniers. Une semaine plus tard, le caissier du parti s'enfuyait en Suède avec l'argent et la femme d'un entrepreneur de Toensberg. Au cours de la dernière assemblée du parti à Oslo, une discussion concernant la création de comités de femmes s'était achevée par une violente altercation au sujet du troc de femmes auxquels se livraient Christiansen, le leader du parti, et Ottar Lie, le chef de l'organisation, avec le reste du comité central. La nuit de Noël de 1932, un des propagandistes en chef du parti, Alfson Pedersen, vida le bureau du siège communiste de ses machines à écrire et des ronéotypes. Il les vendit pour quelques couronnes à un marchand de ferraille, également mem-

bre du parti, et remonta en titubant la rue Carl-Johann vers le palais du roi, en hurlant à tue-tête l'hymne guerrier des aviateurs soviétiques. Dimitrov, en me parlant de la Norvège, m'avait dit de la population : « — De bons bougres, mais de sacrés bandits... ».

Et Jan Valtin poursuit : « Le parti contenait plus de déclassés et de brebis galeuses venant des bergeries bourgeoises que de véritables travailleurs... Dans toutes les villes norvégiennes que je visitai en cinq semaines de voyage, je trouvai le même accueil. On m'invitait à boire, et les camarades ne daignaient se lancer dans d'interminables paraboles sur les affaires du parti qu'une fois que je les avais convaincus de ma force à rivaliser avec les plus grands buveurs de leur clan... J'avais amené avec moi des extraits de rapports que le Komintern avait reçu d'espions placés au sein du parti en Norvège. Je pus citer une douzaine de cas où un chef communiste norvégien, lors de ses tournées dans le pays, avait échangé son épouse contre les femmes ou les maîtresses d'autres membres du Comité central. Ayant eu vent de cela, le gros du parti avait tiré ses conclusions, à savoir notamment qu'après les beuveries, l'amour libre était devenu la principale occupation de ses chefs communistes d'Oslo. N'importe qui, désireux de se procurer des compagnes de lit nombreuses et de qualité, n'avait qu'à entrer au parti que l'on commençait à appeler maintenant le « Harem Rouge » (11).

De Moscou, on envoie aussi des spécialistes des finances. En septembre 1929, l'un d'eux, le camarade Eberlein, chargé de contrôler la situation économique du parti communiste norvégien, sera étonné du déficit qu'accuse la comptabilité du parti, un déficit qu'il a d'ailleurs beaucoup de mal à estimer, en raison, déclarera-t-il, « de la négligence catastrophique qui règne dans la comptabilité » (12).

Les slogans révolutionnaires du parti travailliste, les luttes de factions, les « difficultés financières », et la méfiance de Moscou achèvent de pousser le parti communiste norvégien dans l'insignifiance. Comme parti politique, il a cessé d'exister autrement que sur le papier. Chose plus vexante encore,

lorsque les militants du parti communiste essaient à leur tour de lancer des slogans révolutionnaires, ils sont désavoués par la direction du parti, sur ordre de Moscou. Ainsi, lors d'un discours prononcé le 1^{er} mai 1925, le communiste Elias Volan, « exprime l'espoir et la conviction que les communistes soviétiques, lorsque la révolution aura gagné la Norvège... mettront en cas de besoin... une forêt de baïonnettes à notre disposition ». Quatre jours plus tard, le journal *Kommunistbladet* écrit : « Notre camarade (par ailleurs si prudent et si réfléchi) s'est laissé aller lors de son discours du 1^{er} mai à des déclarations dont il n'avait sûrement pas pesé les termes à l'avance » (13).

C'est que le gouvernement soviétique, voyant envolés ses espoirs de révolution en Norvège, veut du moins éviter d'avoir une Norvège hostile à ses frontières. L'historien soviétique Samotejkine se l'explique aisément. Il écrit : « Le gouvernement soviétique accordait une grande importance à ses relations avec la Norvège, et s'efforçait de les développer, afin d'empêcher que... celle-ci ne soit attirée dans le camp des ennemis impérialistes de l'URSS » (14). En effet, dans la moitié des années vingt, comme au début des années trente, Moscou cherche à entretenir les meilleures relations possibles avec les gouvernements « bourgeois » qui se succèdent à la tête de la Norvège ; et au début de 1933, l'ambassadeur soviétique écrira au commissariat du peuple aux Affaires étrangères le rapport suivant : « L'importance que revêt pour nous la neutralité de la Norvège en cas de conflit rend nécessaires le maintien et la consolidation par tous les moyens possibles des relations amicales avec ce pays. C'est pourquoi il convient d'éviter au maximum tout ce qui serait de nature à détériorer ces relations... La poursuite d'une telle politique... apparaît d'autant plus nécessaire que l'on peut logiquement s'attendre à l'arrivée au pouvoir prochaine d'un gouvernement socialiste » (15).

C'est en effet inévitable, car à ce moment, le parti travailliste dispose au parlement de 69 sièges, plus que le parti libéral et le parti conservateur réunis ; d'autre part, il a commencé à modérer ses slogans guerriers, et se rapproche insensiblement du parti agrarien.

Mais pour le commissariat du peuple aux Affaires étrangères, la nouvelle est d'importance ; ainsi, les chefs de la majorité travailliste de 1923, ceux que le Komintern a maudits lors d'innombrables congrès, ceux-là même que Moscou a qualifié de « réactionnaires », « droitiistes », « opportunistes », « fauteurs de division », « déserteurs », vont sans doute devenir prochainement les interlocuteurs officiels du gouvernement soviétique. Pour ce dernier, il faut donc oublier, et faire oublier le passé. Au début de 1935, on se prépare donc à traiter d'égal à égal avec les anciens militants « réactionnaires » parvenus à la tête de leur pays ; car la diplomatie soviétique a ses raisons, que le Komintern ne connaît pas toujours. En effet, depuis 1933, un spectre hante à nouveau l'Europe, et ce n'est plus celui du communisme ; c'est pourquoi les dirigeants travailistes « renégats » qui arrivent au pouvoir en cette année 1935 voient se tendre vers eux la main fraternelle du gouvernement et du parti communiste de l'Union Soviétique.

NOTES

1. Arbeiderbevegelsens Arkiv, DNA Landsmöter, recueil 1919, p. 26.
2. Ibid, recueil 1921, p. 37.
3. Ibid, recueil 1920, p. 52.
4. Straffesak mot Quisling, rapport n. 8, document n. 18 de novembre 1924, p. 4.
5. Auswärtiges Amt, Pol. 19. Geheimakten, Abt. IV, Russland. « Bolshevismus in Norwegen », rapport du 19 septembre 1929, Oslo.
6. J. DEGRAS, *The Communist International 1919-1943*, documents, vol. II, Londres, O.U.P. 1960, p. 60.
7. H.F. DAHL, *Norge mellom krigene*, Pax Fg. p. 58.
8. B.J. GABRIELSEN, *Martin Tranmæl ser tilbake*, Oslo, Tiden Norsk, 1959, p. 98.
9. Bolchaïa Sovietskaïa Encyclopedia. Tome 42, Moscou, 1939, colonne 343.
10. Ibid. colonne 344.
11. J. VALTIN, *Sans patrie ni frontières*, Paris, Wapler, 1948, pp. 402-405.
12. Forsvarsdept., Haeren Saksmappe II, 133/185, GE 784/27, O.G.P.U.
13. *Kommunistbladet*, 5 mai 1925.
14. E.M. SAMOTEJKINE, *Rastoptannyi neutralitet*, Moscou, Mezdunarodnje Otnosenija, 1971, p. 76.

La politique d'immigration en Suède

par Birgitta CREMNITZER *

LES IMMIGRES ET LA POPULATION SUÉDOISE

La Suède était, jusqu'à la IIème guerre mondiale, un remarquable exemple de population homogène.

Seuls les Lapons et les Finlandais du nord de la Suède échappaient à cette homogénéité, ainsi que quelques Juifs citadins. Il y avait alors en Suède 16.000 citoyens étrangers, c'est-à-dire en tout et pour tout 0,3 % de la population suédoise.

Ce n'est qu'après la IIème guerre mondiale que la Suède devient un pôle d'immigration. Les immigrés sont aujourd'hui au nombre d'un million, la population s'élevant à un peu plus de huit millions d'habitants. Le groupe d'immigrés ayant acquis la nationalité suédoise (environ 300.000) ainsi que les quelque 300.000 enfants dont l'un des parents, ou les deux, sont des immigrés, sont compris dans ce chiffre. En d'autres termes, aujourd'hui à peu près un habitant de Suède sur huit est d'origine étrangère. Mais les immigrés ne sont pas répartis de façon égale sur l'ensemble du pays. Plus de la moitié des immigrés habitent dans les régions urbaines de Stockholm, Göteborg et Malmö ; 30 % demeurent dans le département de Stockholm.

On distingue 3 groupes dominants d'immigrés.

1. Les travailleurs immigrés :

- a) Les travailleurs recrutés à l'étranger par la Suède, pour des raisons économiques.
- b) Les travailleurs venus en Suède de leur propre initiative, individuellement ou en groupe, également pour des raisons économiques.

2. Les réfugiés politiques.

3. Les immigrés à titre de spécialistes.

Le premier groupe (la) a émigré en Suède à la suite des directives de l'Office National du Travail (AMS), c'est-à-dire en

1946, date à laquelle il y avait alors pénurie de main-d'œuvre. Il y avait, à Belgrade, Ankara et Athènes, des bureaux de recrutement chargés d'attirer la main-d'œuvre étrangère en Suède. On la cherchait également par des annonces dans la presse étrangère. Ce processus d'immigration se poursuivit jusque dans les années 1950.

Le groupe (1b), originaire à la fois des pays nordiques — en particulier de Finlande — et de certains pays d'Europe méridionale comme l'Italie, la Yougoslavie, la Grèce et aussi la Turquie, est parvenu en Suède au début des années 1960, de sa propre initiative : les employeurs suédois marquaient alors un vif intérêt pour l'embauche de travailleurs étrangers.

Le groupe 2 comprend les réfugiés politiques qui ont gagné la Suède depuis 1944 : tout d'abord les Lettons et les Estoniens en 1944, les Juifs en 1945 notamment, les Hongrois en 1956, les Grecs de 1967 à 1975, les Polonais à partir de 1968 et les Tchèques à partir de 1968-1969, les Chiliens depuis 1974, et enfin tout dernièrement les Vietnamiens en 1979.

Le groupe 3 est formé d'immigrants hautement spécialisés, et issus des pays les plus industrialisés d'Europe occidentale et des Etats-Unis.

Les citoyens étrangers vivant en Suède représentent 124 nationalités. Les principaux groupes viennent de Finlande (197.000), Yougoslavie (41.000), Danemark (29.000), Norvège (27.000), Allemagne (19.000), Grèce (17.000) et Italie (7.000).

Les 2/3 des immigrés proviennent donc des pays nordiques. Contrairement à ce qui est le cas dans la plupart des autres pays d'immigration européens, les immigrants en Suède présentent une répartition très égale entre les sexes ; près de la moitié sont des

* Assistante associée de Suédois, Université de Haute-Bretagne (Rennes II).

femmes et à peu près 90 % des immigrants mariés vivent avec leur conjoint. Il n'existe que 5.000 citoyens étrangers en Suède ayant dépassé l'âge de la retraite.

LA LEGISLATION

Jusqu'en 1915, un étranger pouvait entrer dans le pays et y occuper un emploi sans permission spéciale. Pendant la Première Guerre mondiale, une disposition a toutefois été instituée en Suède, pour des raisons de sécurité, prévoyant que les étrangers devaient être munis d'un permis spécial pour entrer dans le pays. Mais on ne peut cependant pas parler d'un véritable courant d'immigration jusqu'à la II^e guerre mondiale. L'évolution de la conjoncture a influé sur l'importance de l'immigration. Dans les années qui suivirent la guerre, les investissements des industriels furent si considérables que l'on dut faire appel à une main-d'œuvre étrangère.

Mais c'est particulièrement au début des années 1960 que les employeurs cherchèrent à employer des travailleurs étrangers. Une grande vague d'immigration a eu lieu en 1964-1965, où 49.586 étrangers s'établirent en Suède.

Mais, à partir de 1965-1966, l'immigration fut peu à peu contrôlée. Le but de la réglementation était d'éviter les graves problèmes sociaux engendrés par une immigration incontrôlée, comme par exemple la formation d'un sous-prolétariat immigré, isolé du reste de la société et socialement handicapé. La réglementation devait aboutir à la possibilité, d'une part, d'adapter l'immigration à la politique économique de la Suède, et d'autre part, d'affirmer le principe d'égalité de niveau de vie entre les immigrés et le reste de la population. C'est sur la base de ces principes que le Parlement mit au point la politique d'immigration qui est encore en vigueur actuellement. La législation définit que les ressortissants des pays nordiques peuvent immigrer en Suède sans formalités, ces pays ayant conclu en 1954 un accord prévoyant la création d'un marché du travail commun. En ce qui concerne par contre les autres pays, l'immigration est réglementée, ce qui signifie en principe que toute personne étrangère désirant s'établir

en Suède et y travailler doit disposer d'un emploi, d'un permis de travail et d'un domicile avant d'arriver en Suède. Ce règlement très strict a abouti à une forte réduction de l'immigration des pays extérieurs à la communauté nordique, sans pour autant limiter l'immigration des familles de travailleurs déjà installés.

LA POLITIQUE SUEDOISE A L'EGARD DES MINORITES

La question de l'intégration des étrangers à la société suédoise ne faisait pas l'objet d'un débat particulier jusqu'à il y a encore une dizaine d'années. On parlait alors surtout en termes d'assimilation culturelle, l'objectif étant de faire des étrangers immigrés de « bons Suédois ». Quant au mouvement ouvrier, il voyait dans cette assimilation la possibilité d'élargir la lutte revendicative, toute distinction linguistique ou religieuse ne pouvant aboutir qu'à un effritement de la solidarité des travailleurs. Mais, avec la grande vague des années 1960, l'idéologie de l'assimilation fut remise en question quand quelques voix isolées commencèrent à s'élever pour protester contre la politique de « suédisation » des immigrés et des minorités fixées dans le pays. Il s'ouvrit alors un débat entre les défenseurs de cette politique d'assimilation et les minorités manifestant la volonté de protéger et de renforcer leur propre identité culturelle et sociale. La situation fut rapidement renversée. C'est d'abord le nombre croissant d'immigrés des pays méridionaux qui attira l'attention des autorités ; ces populations, issues d'un milieu culturel si différent, ne pouvaient échapper à des difficultés pratiques d'adaptation. Le gouvernement mit en place en 1966 un « Groupe de Travail » (*Arbetsgruppen för invandrarfrågor*) avec pour objectif de faciliter l'adaptation sociale et culturelle des immigrés. La tâche principale de ce groupe fut d'abord d'améliorer l'information relative au fonctionnement de la société suédoise.

Pour mener à bien cette tâche, ce Groupe de Travail élabora un journal à l'intention des immigrés, dont le premier numéro parut en octobre 1967, en cinq langues : finnois, serbo-croate, allemand, grec, italien. Une

version intitulée « en suédois facile » (På lätt svenska) fut éditée par la suite en automne 1971.

Dans le cadre des études de ce Groupe de Travail, des recherches concernant les minorités et les immigrés ont été également réalisées à un niveau universitaire. Il était ainsi démontré que les plus graves difficultés pouvaient être évitées à condition que les immigrés reconnaissent la valeur de leur propre culture sans sentiment d'infériorité ou de honte vis-à-vis de la culture dominante.

C'est pourquoi, en 1975, le Riksdag (Parlement suédois), arrêta, à l'unanimité, les grandes lignes de la politique suédoise à l'égard des immigrés et des minorités : elle devait s'assigner pour buts *l'égalité*, *la liberté d'option en matière d'identité culturelle* et *la coopération*. La même année, une réforme accorda aux citoyens étrangers, résidant en Suède depuis au moins trois ans, le droit de vote aux élections municipales. C'est ainsi que les immigrés ont pour la première fois en 1976 participé à la consultation électorale. Par la suite, de nouvelles réformes ont encore étendu l'enseignement de la langue maternelle et la formation d'enseignants en langue d'origine.

L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE SUEDOISE

Il est évident que les immigrés d'âge adulte ont de grandes difficultés à acquérir une nouvelle langue, alors qu'une bonne intégration à la société suédoise nécessite précisément une bonne connaissance de la langue.

Depuis 1965, les immigrés ont pu suivre des cours de langue gratuits, donnés par des cercles d'étude. Leur participation a été facultative, se situant en dehors des horaires de travail — initiative encouragée par les employeurs. On s'est vite rendu compte que cet enseignement n'a pas donné les résultats attendus. On a alors recherché les raisons de cet échec ; l'enseignement et le matériel scolaire étaient pourtant gratuits, et les immigrés manifestaient une très forte envie d'apprendre le suédois. L'une des raisons est qu'ils effectuent la plupart du temps les travaux les plus lourds et, de ce fait,

y consacrant toute leur énergie, ils n'ont donc plus la force d'étudier une nouvelle langue.

La « Mission d'Etude concernant les Immigrés » (Invandrarutredningen) a été mise en place par le gouvernement en 1968 afin d'élaborer une politique d'intégration à long terme des immigrés. Sa première proposition consistait à permettre aux travailleurs étrangers de profiter de l'enseignement du suédois pendant les heures de travail et sur une durée maximale de 240 heures.

C'est ainsi qu'a été votée une loi autorisant les immigrés à suivre l'enseignement du suédois, tout en étant rémunérés. L'employeur ne peut en aucun cas diminuer le salaire de ses employés pour ces périodes de cours de langue. Le salarié est également protégé de tout éventuel licenciement, ou de mutation professionnelle (à un salaire inférieur), pendant cette période. Au cas où l'employeur dérogerait à cette loi, il serait alors condamné à verser des indemnités au plaignant.

Cet enseignement est diffusé par les cercles d'études agréés par l'Etat et subventionnés par le Ministère de l'Education Nationale. L'employeur ne peut donc organiser lui-même des cours à l'intention des immigrés.

L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE MATERNELLE

La liberté donnée aux immigrés de choisir leur identité culturelle implique la possibilité pour les enfants de poursuivre l'apprentissage de leur langue maternelle. Ces enfants, bien que vivant dans la même société que les enfants suédois, ont souvent de très grands problèmes d'adaptation au système scolaire : leur apprentissage de la langue est rendu très difficile par l'absence de bases solides dans la langue maternelle. L'enfant, ayant des difficultés d'accès à un certain niveau d'abstraction, acquiert difficilement une nouvelle langue et oscille donc entre deux langues sans jamais posséder ni l'une ni l'autre correctement.

Il apparaît donc indispensable que les enfants d'immigrés apprennent correctement leur langue maternelle. C'est pourquoi, depuis 1966 les communes obtiennent de

l'Etat des subventions destinées à un enseignement de la langue maternelle à ces enfants, qui consiste en deux heures hebdomadaires d'enseignement inclus dans les horaires scolaires, où ils étudient leur langue, leur culture et l'histoire de leur pays d'origine.

VERS UNE POLITIQUE PLURICULTURELLE

En conclusion, on peut remarquer que la Suède s'est efforcée d'offrir aux immigrés des conditions identiques à celles du reste de la population dans les domaines économique et social et, tout récemment, dans celui de la politique communale. Les pouvoirs publiques ont pris, en 1975, les premières décisions tendant à transformer la Suède en une collectivité multinationale, sans pourtant avoir défini clairement les objectifs de cette politique d'intégration. On comprend difficilement l'ampleur considérable des moyens mis en œuvre pour mener à bien cette politique d'intégration, alors qu'au contraire très peu de crédits sont consacrés aux possibilités d'expression et d'identité culturelle des groupes d'immigrés.

Jusqu'à présent, la politique suédoise de l'immigration a été axée presque exclusivement sur les problèmes liés immédiatement à l'entrée dans le pays (enseignement du suédois, information sociale, travail, logement) au détriment des aspects à long terme tels que les questions relatives à la culture et à l'éducation et aux relations avec la population majoritaire.

On peut constater qu'il y a une tension croissante dans les relations entre Suédois et immigrés. Le gouvernement s'est récemment vu obligé de désigner un nouveau comité d'étude, chargé de proposer des mesures pour combattre la xénophobie qui ne cesse de croître dans le pays.

L'origine de ce conflit ne se trouve donc pas dans un effort insuffisant des Suédois en matière de politique d'immigration. Il faut plutôt la situer dans une perspective historique plus lointaine. La Suède a d'abord été pendant très longtemps une société homogène, marquée par les jugements de valeur d'une culture unitaire. D'autre part, au début des années 60, la collectivité a défini la qualité d'immigrés comme un handi-

cap ; ces immigrés sont arrivés désemparés, donc passifs vis-à-vis d'une politique de bien-être. On a, à ce moment-là, oublié de souligner que les immigrés n'étaient pas seulement une masse de main d'œuvre, mais aussi des gens qui avaient comme bagage leur culture et leurs jugements de valeur et de ce fait contribuaient à enrichir la culture suédoise.

Un récent débat public qui, cette fois, concerne l'identité culturelle des immigrés et non plus seulement leur intégration sociale, a permis d'éclaircir les relations des minorités avec la société suédoise ainsi que les conflits sociaux engendrés par ces types de relations. D'importantes recherches ont été entreprises au sujet des problèmes rencontrés par les minorités dans la vie quotidienne, mais n'ont pu encore déboucher sur des résultats précis.

On regrettera enfin que ce récent intérêt envers les immigrés n'ait pas vu le jour dès les premières vagues d'immigration, mais mieux vaut tard que jamais.

BIBLIOGRAPHIE

Cremnitzer, B. — *Invandrardebatten i Sverige*. Rapport de Maîtrise, 1975, Paris IV. (Le débat sur l'immigration en Suède). 110 pages.

Gedin-Erixon. — *Invandrar i Sverige*. Uddevalla 1970. (Les immigrés en Suède).

Institut Suédois. — *La politique d'immigration en Suède*. Feuille de documentation sur la Suède.

Redemo A. — *De nya svenskarna. En debattskrift om de svenska invandrarförarna*. Raben & Sjögren Stockholm, 1968. (Les nouveaux Suédois. Un livre-débat sur les questions d'immigration en Suède).

Schwarz, D. — *Svensk invandrar-och minoritetspolitik 1945-1968*. Prisma 1971. (La politique des immigrés et des minorités en Suède 1945-1968).

Schwarz, D. — *Kan invandrar bli svenskar?* Lund 1973. (Les immigrés peuvent-ils devenir Suédois?)

Schwarz, D. — *La Suède des immigrés telle que je la vois*. Actualité suédoise. Institut suédois, 1979.

Oberg, K. — *Swedish Immigration Policy*. Stockholm 1974.

A propos de quelques bijoux lapons de Norvège

par Venke SLETBAKK *

Les brèves notes qui vont suivre n'ont d'autre but que d'attirer l'attention sur l'originalité de la joaillerie laponne traditionnelle. Elles ne constituent que le préambule d'une étude plus approfondie consacrée à ce sujet et qui devrait paraître prochainement dans Boréales.

Autrefois, surtout aux siècles précédents, les Lapons portaient davantage de bijoux en métal précieux (surtout en argent) faits par des orfèvres des villes norvégiennes et suédoises. Parfois, ils achetaient directement les parures créées pour les costumes paysans suédois et norvégiens, parfois, ils passaient une commande en apportant le modèle de ce qu'ils voulaient, soit taillé dans l'os ou dans le bois, soit présenté sur un croquis.

LA BRODERIE D'ETAIN

Bien des Lapons n'avaient pas les moyens de s'acheter de beaux bijoux en argent. Pour eux, les métaux de « substitution » étaient l'étain et le cuivre jaune. Ce dernier venait de l'extérieur, mais quant à l'étain, les Lapons ont su le travailler d'une façon originale.

Ainsi, pour « couler » le fil d'étain, il fallait scier une branche de bouleau dans le sens de la longueur, retirer la moelle et refixer les deux moitiés ensemble. Dans ce « tuyau » on coulait un mélange d'étain et de plomb fondus ; on le laissait refroidir et on obtenait ainsi des « bâtons » d'étain.

Puis on transformait ces bâtons en fils : en forçant, on les faisait passer dans des trous de différentes largeurs que comportait une plaque en os de renne, de plus en plus petits — jusqu'à la finesse souhaitée.

Ensuite ce fil d'étain était tourné en spirale autour de fins tendons de renne et finalement fixé en motifs rigoureusement géométriques sur le tissu à broder, généralement du drap de couleurs vives, ce qui formait un joli contraste avec la teinte grise du métal (1)..

On brodait surtout le col montant rigide, la partie de l'encolure des tuniques et un peu les chapeaux et les ceintures. Les Lapons ont même coulé des bijoux en étain à l'aide de moules en os (2).

LE MICA

Au siècle dernier il existait également une autre façon de décorer les costumes — à l'aide de mica :

Sur le tissu on plaçait de fines lanières de bure en croisillons. On remplissait de mica chaque petit carré ou triangle formé par l'entrecroisement de ces lanières.

Les hommes portaient le mica autour du col de la tunique et autour de la fente d'encolure devant. Les femmes se servaient surtout de mica comme décoration sur les ceintures.

Cet usage, disparu bien avant 1890, paraît surtout avoir été une caractéristique des anciens Lapons de mér (ces semi-nomades se tournaient en partie vers la mer pour en exploiter les ressources). Depuis 60 à 80 ans cette partie de la culture laponne a été dominée et complètement submergée par la civilisation industrielle norvégienne. Ce type de décoration — le mica — est probablement parvenu jusqu'à Kautokeino via Alta (3).

EVOLUTION ET RE-NAISSANCE

Au cours du siècle dernier, la plupart des paysans norvégiens et suédois abandonnèrent le port de costumes régionaux. En conséquence, la fabrication des bijoux pour les costumes s'arrêta également. Les différents travaux en étain, surtout les broderies, disparurent aussi. Il a fallu que les Lapons trouvent une compensation, une autre façon de décorer le costume. Selon Gjessing, c'est une des raisons pour lesquelles la décoration faite de rubans et de bandes de couleur a pris de l'importance (4).

Actuellement on porte à nouveau beaucoup de bijoux, surtout depuis que les orfèvres

* Docteur en Ethnologie.

vres Juhls et Dunker se sont installés respectivement à Kautokeino et Karasjok. Le plus connu est sans doute l'orfèvre en argenterie, Frank Juhls, d'origine danoise et établi à Kautokeino depuis une vingtaine d'années. Il a acquis maintenant une certaine aisance et une grande notoriété.

Une de mes informatrices m'a rapporté, qu'à ses débuts, en 1959, il travaillait dans un vieille étable où il copiait d'anciens bijoux lapons, en argent, avec son associé, un Allemand nommé Dunker. Par la suite, ils se brouillèrent et Dunker créa son propre atelier à Karasjok. Juhls porta plainte devant les tribunaux en affirmant être le seul habilité à copier les anciens modèles lapons, ceux-ci lui appartenant en exclusivité. Le tribunal a tranché en affirmant que ces modèles n'appartenaient à personne d'autre qu'aux Lapons eux-mêmes et que Juhls n'avait aucun droit sur eux.

Ellen Utsi Mattson, une Lapone de Kautokeino, âgée de 70 ans, m'a montré, au mois d'août 1972, une ceinture tissée, fermée par une belle boucle en argent. Dunker lui avait fait cette boucle sur commande. Elle lui avait dessiné la boucle qu'elle avait toujours en tête. Quand elle est venue la chercher, Dunker lui dit qu'il la lui offrait si elle acceptait qu'il se serve du modèle par la suite.

Ni Juhls ni Dunker n'ont dû faire des mauvaises "affaires, car tous les deux sont actuellement installés dans des villas magnifiques, l'un à Kautokeino, l'autre à 90 km de là, à Karasjok, où ils fabriquent et vendent leurs bijoux lapons. Ces bijoux ont d'ailleurs obtenu un très vif succès en dehors du milieu lapon et se vendent très bien partout en Scandinavie.

LE PORT DE CERTAINES PIECES ET LEUR SIGNIFICATION

Dans l'atelier de Juhls j'ai vu une très belle collection d'anciens bijoux lapons qu'il copie, avec ses collaborateurs, pour la vente. Les Lapons eux-mêmes achètent leurs bijoux de costume chez Juhls, chez Dunker à Karasjok et aussi à la Siida de Kautokeino — la coopérative artisanale lapone — où travaillent des orfèvres en argenterie, lapons.

Parmi beaucoup d'autres, j'ai rencontré deux jeunes Lapones de Kautokeino, elles portaient toutes les deux des *broches* en argent achetées chez Juhls. La première avait fermé son foulard avec deux grandes broches : l'une au dessus de l'autre et la deuxième avait une petite broche tout à fait en haut du foulard, une grande broche en-dessous. Les broches sont souvent identiques à celles portées sur les costumes folkloriques norvégiens et disposées de la même manière.

Anna Smuk de Varanger m'a fait voir une broche tout à fait différente — dite de « deux couronnes ». Sur l'un des côtés était inscrite l'année 1906, sur l'autre le texte « Norges Uafhængighet gjennomfört - 1905 » (« l'indépendance de la Norvège réalisée - 1905 »). Quand elle était jeune, un amoureux lui en avait fait cadeau. Elle a bien précisé qu'il ne s'agissait pas de son mari, la broche était achetée chez un commerçant connu de Vadso.

Ces broches faites à partir des pièces d'argent de « deux couronnes » avaient une importance bien particulière en relation avec les demandes en mariage :

Quand un jeune Lapon s'intéressait à une jeune Lapone, il commençait sa cour en lui offrant un cadeau — par exemple un foulard de soie. La jeune fille ne se considérait pas comme engagée en acceptant un tel cadeau, elle pouvait avoir plusieurs prétendants qui lui offraient tous des cadeaux qu'elle acceptait. Aussi longtemps qu'elle ne s'était pas liée plus particulièrement à un seul, elle gardait toute sa liberté. Si elle se décidait pour l'un d'entre eux et que sa famille s'était mise d'accord avec lui pour le mariage, elle devait restituer tous les cadeaux reçus par les autres prétendants. Ceci était considéré comme un devoir moral et juridique (5).

Si un des prétendants de la jeune fille s'engageait avec une autre jeune fille avant que la première ait fait son choix, il n'avait guère le droit de réclamer ces cadeaux auprès de la première.

Par contre, si la demande en mariage était acceptée, le jeune homme continuait d'offrir des cadeaux : souvent, c'était tout simplement une certaine somme pas sous forme de billets, mais de pièces d'argent de deux couronnes de préférence (6).

Voilà donc les broches en question.

Toutes les vieilles Lapones avec qui j'ai pu entrer en contact, étaient bien d'accord sur une chose : il ne fallait accrocher qu'*une seule broche* en haut de l'encolure de la tunique. On en mettait plusieurs uniquement à l'occasion d'un mariage. Mais actuellement les jeunes en mettent jusqu'à trois ou quatre.

Une informatrice m'a raconté qu'en voyant une jeune Lapone, avant la guerre (1940/45), on pouvait tout de suite dire si elle était mariée ou non. Seules les personnes mariées des deux sexes avaient le droit de porter par exemple des boutons carrés en argent sur la ceinture ; en outre les épouses, uniquement, portaient la bague de femme. « Maintenant même les gamins portent la bague de femme ».

Elle se souvenait encore du scandale provoqué par la fille d'un commerçant lapon. Celle-ci, non-mariée, était un jour apparue portant une ceinture avec des boutons carrés en argent. Les vieux de la communauté avaient été profondément choqués et la nouvelle s'était répandue comme le feu dans l'herbe sèche. On était convaincu que si une femme portait une telle ceinture sans être mariée, elle aurait tôt ou tard « un bâtard ». Et cette jeune femme a eu effectivement un enfant sans être mariée, longtemps après, mais elle l'a eu !

Actuellement presque tous portent des ceintures à boutons carrés, d'argent ou de vermeil. Si on devait se fier au costume, presque toutes les jeunes filles apparaîtraient comme des femmes mariées.

Ces *ceintures* ont pour une grande part une origine commune : elles sont faites par un vieux Lapon du Varanegr, qui m'a fourni toutes les explications sur les modèles d'apparat, couleurs d'anneaux en émail le long des bords et richement garnies de petites plaques « en or » (vermeil) carrées ou rondes (18 à 23 plaques par ceinture).

Leur largeur varie entre 4 et 10 cm, la plus demandée étant de 8 cm. Les couleurs de base sont le plus souvent le rouge et le blanc pour les filles, et le rouge et le noir pour les garçons.

Les petites plaques carrées se font avec deux motifs différents : celui dit « des trois bougies », et « la croix » aussi appelé le motif des fleurs. Selon cet artisan, les Lapons nomades préfèrent avoir des « boutons d'or » sur leurs ceintures que des plaques carrées.

Ces « boutons » — ou plaques rondes — utilisés comme décoration sur les ceintures, ne sont pas un élément nouveau. Pendant la visite que je lui rendis à Kautokeino en 1972, Ellen Utsi Mattson me montra une vieille ceinture avec un bouton d'argent comme ornement. L'origine de ce bouton était la suivante :

Dans sa jeunesse, en migration avec les Lapons nomades, Ellen cherchait une pierre plate à poser sur le feu pour faire cuire le pain. Elle vit alors un petit morceau de cuir dans la terre et le prit. C'était le fragment d'une ceinture avec 3 boutons d'argent dessus. Elle avait par la suite cousu ces boutons sur différentes parties du vêtement.

Les Lapons enterraient parfois leurs biens dans la terre par temps difficiles, en cas d'hostilités etc., pour les déterrer ensuite. Ce morceau de ceinture faisait probablement partie d'un tel « trésor ».

La manière de porter les bijoux a donc bien changé. Il y a un *relâchement très net* des anciennes règles qui ne sont plus ou seulement très peu respectées. Je n'ai pu constater aucune différence d'une région à l'autre en Norvège du Nord quant à ceux portés actuellement.

OUVRAGES CITES

- (1) Fjellström (Phebe) : « Tuodje » (« l'Artisanat »), pages 20/21.
- (2) Idem.
- (3) Gjessing (Gjertrud et Gutorm) : « Des vêtements arctiques en fourrure de l'Eurasie et l'Amérique », 1940, pages 23/24.
- (4) Idem, page 69.
- (5) Solem (Erik) : « La conception de droit parmi les Lapons ». 1920, pages 17/18.
- (6) Idem.

D'étranges animaux vermiformes habitent les mers froides : Les Priapuliens

par Alain Aubert

Les Priapuliens comptent parmi les animaux les moins connus du règne animal. Ces Métazoaires marins, dont le corps vermiforme est divisé d'avant en arrière en deux régions successives, habitent les fonds sableux et vaseux (25). On les rencontre surtout dans les mers froides, bien qu'une espèce un peu aberrante, étudiée depuis peu, vive dans les contrées tropicales. C'est leur préférence pour les mers arctiques et antarctiques qui en fait un sujet de choix pour les personnes intéressées par la faune des régions polaires de notre globe.

Leur tronc a la forme d'un cylindre. Il porte à son extrémité antérieure une trompe plus ou moins subconique ou piriforme, rétractile. Par sa morphologie extérieure, autant que par le caractère rétractile de sa trompe, l'animal évoque curieusement la forme et l'aspect de l'organe copulateur masculin. C'est cette ressemblance avec la verge humaine qu'a voulu rappeler J.B. LAMARCK lorsqu'il attribua à ces êtres, en 1916, la désignation latine de *Priapulus* (20). Pour les Anciens, Priape était le dieu des jardins, de la fécondité et de l'amour physique (8). Vénéré dans la ville de Lampasque, ce fils de Dionysos et d'Aphrodite protégeait les vignes, les troupeaux, les abeilles et les pêcheurs (25). Les Grecs l'appelaient *Priapos*, les Latins *Priapus*. Au cours de l'histoire romaine, il devint le symbole de la virilité. Sous l'Empire, ce fut un personnage du théâtre populaire. On a parfois confondu Priapus avec Pan (31).

Longtemps, les véritables affinités des Priapules (angl. Priapuloids ou Priapulids ; all. Priapswürmer) demeurèrent une énigme pour les zoologistes. En 1885, parut une des premières études quelque peu sérieuses sur leur anatomie (1). En 1897, DELAGE et HEROUARD les incluent dans leur grand traité de « Zoologie concrète », sans toutefois discerner leurs affinités réelles (11). Plus près de nous, BALTZER (3), qui s'est

rendu célèbre pour ses recherches sur la sexualité de la Bonellie, leur consacre une étude approfondie dans le fameux traité de Zoologie de KUKENTHAL (3).

Depuis les premiers travaux de ces auteurs, nos connaissances relatives aux Priapuliens ont progressé de façon notable. Nous voudrions en quelques pages présenter l'essentiel des données acquises sur ces animaux.

UNE ANATOMIE TRES PARTICULIERE :

La morphologie externe et l'anatomie interne des Priapuliens vont retenir, tout d'abord, notre attention. Remarquons bien avec C. DAWYDOFF (10) que ces animaux ne sont nullement métamérisés. La striation transversale que l'on observe sur le tronc ne traduit nullement l'existence de somites successifs qui se suivraient régulièrement d'avant en arrière. La vaste cavité générale n'est compartimentée en aucune façon et les annulations bien visibles à la surface du corps résultent tout simplement d'un plissement de la paroi, produit par la disposition des muscles sous-cutanés. On peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'aucune segmentation vraie, comparable à celle des Néréides, des Vers de terre, des Crustacés ou des Insectes, n'affecte le corps des Priapuliens. Le fait est d'importance et il nous faudra le garder présent à l'esprit lorsque nous discuterons des affinités de ces animaux.

Le corps d'un Priapulien se compose donc d'une trompe antérieure rétractile, d'un tronc cylindrique sillonné superficiellement et, selon le cas, d'un ou de deux appendices caudaux. La bouche s'ouvre à l'extrémité de la trompe, l'anus au bout du tronc, à la naissance des lobes caudaux. Bien que l'on ne puisse, bien entendu, établir la moindre homologie entre un Vertébré et un Priapule, il faut bien reconnaître que le terme de queue, appliqué souvent à tort et à travers

à des organes situés à l'extrémité du corps, convient fort bien ici pour désigner des formations placées en arrière de l'anus.

Selon VAN DER LAND (39), la taille oscille, pour les différentes espèces, entre quelques millimètres et plus de 20 centimètres. DAWYDOFF (10) assigne une moyenne de 3 cm à l'*Halicyrpte* épineux, *Halicyrpus spinulosus*, espèce bien connue en Mer Baltique. D'après le même auteur, le *Priapulus caudatus*, le Priapule à queue, que l'on peut considérer comme le « chef de file » de la famille, mesure 8 centimètres, et le Priapule hérissé, *Acanthopriapulus horridus*, des mers du sud ne dépasse pas 6 cm. La couleur des Priapuliens n'est pas très variée. Le plus souvent la peau est d'un brun intense, avec de brillants reflets métalliques (14). Une incrustation de couleur grise, noire ou rouille, peut, aux dires de VAN DER LAND (39), recouvrir le téguiment. La teinte de l'incrustation dépend, de toute évidence, de la nature du sédiment dans lequel vit le ver. Les plus petits spécimens se font remarquer par leur transparence. Même chez les espèces de taille moyenne, comme le Priapule à queue, *Priapulus caudatus*, on peut, au travers du téguiment, observer le cordon nerveux ventral.

Examinons plus en détail les différentes parties du corps. C'est en vain que l'on chercherait dans la publication de HERUBEL (19), des données intéressantes concernant la forme ou la structure de nos animaux. Dans une courte note, traitant, en principe, de leur morphologie, l'auteur se contente d'aligner quelques tableaux de chiffres... Exemple typique d'une publication ne présentant pas le moindre intérêt. Trop souvent, dans ce pays, l'académisme ou les recommandations ont favorisé la médiocrité ! Fort heureusement nous devons à la plume du célèbre zoologiste nancéen CUE-NOT (7) d'excellentes descriptions des Priapules. Pour sa part, le biologiste belge BRIEN (5), apporte une intéressante contribution à la connaissance de cette classe animale. Sa diagnose succincte, mais claire et précise, peut aider de façon certaine l'amateur qui se sentirait attiré par ces animaux. On trouve également chez SALFI (34) une étude concise des principales caracté-

ristiques des Priapuliens. HARTWICH (17), de son côté, présente dans un texte aisément compréhensible pour le non spécialiste, une bonne synthèse de nos connaissances relatives tant à la structure qu'au mode de vie des Priapules. On ne saurait trop recommander la mise au point très détaillée due à DAWYDOFF (10). Le célèbre embryologiste russe se livre à une description exhaustive des Priapules. Morphologie externe et anatomie interne y sont traitées avec un soin minutieux qui n'exclut en aucune façon la clarté. On consultera aussi avec intérêt le texte très précis de STORER et USINGER (36).

La trompe constitue la partie antérieure du corps chez tout Priapulien. Cylindrique ou plus ou moins piriforme elle s'orne à sa surface de 25 rangées méridiennes d'épines reposant sur des papilles (17). Sa striation longitudinale contraste de façon absolue avec la striation transversale du tronc. Grâce à la possession de puissants muscles rétracteurs, le Priapule peut rentrer complètement sa trompe — ou *introvert* — dans son tronc. Bien distincte de ce dernier, la trompe porte la bouche à son extrémité antérieure. Une forte armature, constituée de crochets cuticulaires puissants, entoure la bouche. Ces crochets, disposés selon une symétrie d'ordre 5 par rapport à l'axe longitudinal du corps, ont fait croire aux anciens naturalistes que les Priapuliens représentaient une sorte de transition naturelle entre les « Vers et les Echinodermes. On passait avec la plus grande facilité des Priapules aux Holothuries... Ces dernières qui doivent leur nom populaire de Cornichons ou Concombres de mer à leur forme allongée, constituaient à leur tour un lien parfait entre les Priapules, vermiformes comme elles, et les autres membres de l'embranchement des Echinodermes : Oursins, Ophiures, Etoiles de Mer ! De telles opinions font aujourd'hui sourire. On sait maintenant que les Priapules et les Echinodermes s'insèrent chacun respectivement sur un des deux gros trones évolutifs principaux du règne animal...

L'*introvert* loge un pharynx bulbeux, musculeux et puissant, pourvu d'une armature complexe en continuité avec la cuticule extérieure. C'est dans la trompe égale-

ment, que se trouve l'anneau nerveux qui tient lieu plus ou moins de cerveau.

La séparation entre la trompe et le tronc est plus ou moins marquée. Les annulations circulaires transversales du tronc portent de petites épines disposées de manière irrégulière. D'une façon générale, toute la surface du corps est rugueuse et piquante (17).

La queue se présente comme un panache très contractile situé à l'extrémité du corps, après l'anus. Elle ressemble plus ou moins à une grappe. Chez le Priapule hérissé, *Acanthopriapulus horridus*, elle se divise en 4 sections successives recouvertes de très nombreux crochets. Lorsqu'on examine cet organe, on se convainct aisément que l'animal mérite bien son nom !

Le panache caudal, simple chez la plupart des espèces, est double chez le Priapule à deux queues, *Priapulopsis bicaudatus*. Dénominations savante et populaire s'accordent bien ici. Ce n'est malheureusement pas toujours le cas !

Les appendices caudaux sont extensibles et leur aspect de grappe de raisin provient du fait qu'ils portent de nombreuses évaginations en forme de vésicules. Chacune d'elles communique avec la cavité caudale et cette dernière avec la cavité générale. De chaque côté de l'anus, et légèrement en position ventrale par rapport à lui, s'ouvrent les deux orifices uro-génitaux droit et gauche.

La paroi du corps se montre constituée en coupe transversale, et du dehors au dedans, par la cuticule, le derme et la musculature sous-cutanée. Selon DAWYDOFF (10), on trouve toujours sous la cuticule en service une seconde cuticule très mince en cours de formation. La seconde prendra la place de la première au moment de la mue.

Les papilles renferment les cellules du tact. Les crochets des papilles de la trompe peuvent être unis — ou bidentés.

C'est peut-être l'anatomie interne qui nous réserve les plus grands sujets sujets de stupefaction. L'état fort primitif du système nerveux attire de suite l'attention. Ce système nerveux ne se sépare pas des téguments

(10). D'un strict point de vue embryologique, cela ne saurait trop nous surprendre. On sait, en effet, que le système nerveux, formé à partir du feuillet externe, ne provient jamais de la différenciation d'une ébauche profonde. Tout de même, un tronc nerveux principal qui demeure inclus dans la peau, voilà certes un caractère primitif qui empêche d'accorder aux Priapuliens un rang trop élevé dans l'arbre généalogique du règne animal ! Le collier péri-oesophagienn, que l'on a comparé à un cerveau, entoure la partie antérieure du tube digestif et se poursuit dans le tronc, à la face ventrale de l'animal, par un cordon nerveux longitudinal. Cet axe nerveux, qui fait penser à notre moelle épinière, par sa disposition axiale, se renfle légèrement à sa partie terminale, tout près de l'anus. Mis à part ce renflement, l'axe nerveux principal conserve un diamètre constant sur toute sa longueur. On décelle cependant de loin en loin sur son trajet des groupes de cellules ganglionnaires à disposition segmentaire. Tout primitif qu'il soit, ce névraxe aurait-il induit quelque métamérisation archaïque ? A intervalles réguliers, il émet des branches latérales symétriques. Chaque paire de nerfs latéraux forme comme un anneau intracutané autour du corps. Il existe, de plus, un système nerveux pharyngien quelque peu différencié et un système nerveux périphérique. Des nerfs spéciaux desservent les cellules sensorielles contenues dans les papilles de la peau.

D'un façon générale — bien que non absolue — les animaux qui vivent enfouis dans le sable ou la vase ne possèdent pas un appareillage sensoriel compliqué. C'est bien le cas des Priapules dont les principales formations sensorielles sont les cellules des papilles cutanées dont nous avons déjà parlé.

Le tube digestif, presque toujours bien rectiligne, amorce parfois de très légères sinuosités. Il comprend trois parties principales : le pharynx, l'intestin et le rectum. On a vu que le pharynx, logé dans l'introvert, possédait une puissante armature. Celle-ci se compose d'un ensemble de crochets articulés. On peut présumer, à la vue de ce dispositif, que les Priapules ne se nourrissent pas uniquement de miettes, les anciens auteurs, toutefois, voyaient en eux des micro-

phages caractérisés ! Nous aurons l'occasion de revenir sur leur alimentation. Lorsqu'un Priapule rentre sa trompe, le pharynx s'enfonce automatiquement dans l'intestin moyen.

Chacun sait combien la paroi de notre tube digestif est complexe dans sa structure intime. Celle des Priapules, tout au contraire, se caractérise par une grande simplicité. Le canal lui-même est délimité par un épithélium cilié. Celui-ci se double vers l'extérieur de deux couches musculaires, l'une circulaire, l'autre longitudinale.

L'interprétation de la structure de la cavité générale a donné lieu à de vives discussions. Chez la plupart des animaux pluricellulaires, cette cavité se double d'un mésentère, feuillet de deux couches cellulaires qui en tapisse primitivement les parois et enveloppe les viscères. Les Vers ronds (Nématodes), les Vers à tête épineuse (Acanthocéphales), les Vers filiformes (Gordiens) et quelques autres petits embranchements du règne animal sont toutefois dépourvus d'une cavité de ce genre. L'espace creux qui contient leurs viscères ne mérite donc pas le nom de « coelome ». Ce dernier existe, plus ou moins développé, plus ou moins réduit chez les animaux supérieurs, comme les Annélides, les Echinodermes, les Arthropodes, les Vertébrés. Les Vers plats (Platodes), sont littéralement bourrés d'un tissu de remplissage, le parenchyme, qui ne laisse aucun espace libre entre la peau et les différents organes internes. La cavité générale du corps est très spacieuse, par contre, chez les Priapuliens. Le tube digestif la parcourt d'un bout à l'autre et quelques bandes musculaires issues du pharynx la traversent dans sa partie antérieure (10). Une membrane, qui n'a nullement la structure d'un mésentère, recouvre les organes internes, à vrai dire peu nombreux, et sépare la musculature sous-cutanée de la cavité du corps (17).

UNE PHYSIOLOGIE SURPRENANTE :

Les cellules de l'épiderme sont traversées de cavités emplies d'un liquide et la cavité générale, elle aussi, contient un fluide pour-

vu de globules blancs et de globules rouges. FANGE et AKESSON (13) ont étudié ce liquide de couleur rose et de consistance laiteuse. Ils ont mesuré son indice de réfraction chez le Priapule à queue, *Priapulus caudatus*. Cet indice qui diffère assez peu de celui de l'eau de mer, indique une faible teneur en protéines. Il est particulièrement intéressant de constater la présence de globules rouges dans le fluide interne des Priapules, lorsque l'on se rappelle que les Invertébrés, d'une façon générale, n'en possèdent pas, les Annélides constituant, toutefois, une notable exception. Si l'on élimine les globules rouges — ou érythrocytes — du liquide interne d'un Priapulien, ce liquide devient incolore. Alors qu'un millimètre cube de sang humain renferme 5 millions de globules rouges, un millimètre cube du liquide interne des Priapules en contient seulement de 45.000 à 160.000 !

Alors que les hématies humaines ont la forme de disques légèrement biconcaves, les érythrocytes du Priapule présentent une forme discoïde à faces convexes. Leur diamètre mesure de 10 à 19 microns. Leur taille l'emporte donc sur celle des hématies humaines dont le diamètre atteint 7 à 8 microns. Certains érythrocytes contiennent des inclusions biréfringentes, qui résultent peut-être de la décomposition du pigment rouge.

Les globules blancs des Priapules se déplaceent comme les globules blancs des autres animaux, en émettant des prolongements visqueux temporaires, les pseudopodes. Par cette façon de faire, qui rappelle à tous le mode de locomotion de l'Amibe, ils méritent à coup sûr leur nom d'amibocytes. Chez les Priapules, à l'inverse de ce que l'on connaît chez l'homme, les globules blancs sont plus petits que les globules rouges. Des prélevements effectués chez l'*Halicryptus spinulosus*, ont montré que ce dernier ne possédait que 40.000 globules rouges par mm³. Il n'y a aucun vaisseau sanguin. Le « sang », que n'endigue aucun vaisseau, que ne propulse aucun cœur, circule grâce aux mouvements du corps. Il assure la distribution des substances nutritives à tout l'organisme (17).

Comment respirent les Priapuliens ? On a longtemps considéré la queue comme une

branchie. De fait, lorsque l'animal s'enfouit dans le sable ou dans la vase, il laisse toujours flotter dans l'eau son panache caudal. Remarquons toutefois que l'ablation expérimentale de cet organe n'empêche nullement l'animal de vivre encore fort longtemps (10). Il paraît certain, d'autre part, que le transport de l'oxygène dissous peut s'effectuer au travers des canalicules qui parcourent la peau. Ajoutons que les exigences respiratoires des Priapuliens, et plus spécialement des Halicryptes, semblent parfois bien minimes. L'Halicrypte épineux se plait dans les fonds marins à boues noires, pauvres en oxygène, génératrices de sulfure d'hydrogène (10).

Nous avons vu plus haut que la musculature sous-cutanée, responsable des principaux mouvements de l'animal, se composait de fibres circulaires externes et de fibres longitudinales internes. Elle forme comme une gaine tout autour du corps, tout comme cela existe chez les Vers ronds (*Ascaris*, *Anguilles*, etc...) et les formes apparentées. Une fois de plus, les affinités des Priapules et des Nématodes se précisent. Nous savons que les bandes musculaires sous-cutanées plissent la peau et déterminent son annulation superficielle.

Chez les Halicryptes, la musculature longitudinale interne reste d'épaisseur uniforme, alors qu'elle différencie dans sa masse des bandes plus puissantes chez les priapules au sens restreint. Les fibres musculaires pharyngiennes, tant radiales que longitudinales, se font remarquer par leur puissance.

Les muscles rétracteurs de l'introvert s'étendent dans toute la moitié antérieure de l'animal et se fixent à la peau. Au nombre de 10 de longueur égale chez les Halicryptes, ils sont plus nombreux chez les vrais Priapules où l'on en distingue des longs et des courts. Un sphincter existe à la base de la trompe, un autre à la base de la queue.

Chacun sait que des connexions intimes s'établissent chez les Vertébrés entre les appareils excréteur et génital. Chez les Invertébrés, par contre, ce n'est pas la règle générale. Une fois de plus, les Priapuliens font preuve d'originalité en associant de façon

étroite leurs organes excréteurs et leurs glandes génitales. Chez toutes les espèces de Priapuliens, les sexes sont séparés, portés par des individus différents. Chez les mâles, comme chez les femelles, les deux organes uro-génitaux s'allongent à droite et à gauche du tube digestif. Chacun d'eux se fixe à la paroi ventrale du tronc par une lame qu'on ne saurait considérer comme un vrai mésentère. Chaque canal évacuateur, droit ou gauche, sert aussi bien à conduire les déchets de l'excrétion et à rejeter les cellules sexuelles. Les deux canaux débouchent chacun par un pore, de chaque côté de l'anus, en position légèrement ventrale par rapport à ce dernier. L'étroite connexion qui s'établit entre le système excréteur et l'appareil reproducteur se comprend bien à la lumière de la recherche embryologique (26). La partie excrétrice se localise à la face dorsale du conduit, la partie génitale, testicule ou ovaire, selon le cas, à la face ventrale. Le biologiste russe MOLTSCHANOFF (28) a montré que l'excrétion des déchets faisait appel à un système de cellules-flammes, ou solénocytes. Chaque cellule excrétrice comporte une « flamme » faite de cils vibratiles qui battent de façon rythmique. Leurs mouvements donnent naissance à un courant de liquide chargé de substances d'excrétion. Les solénocytes acheminent de la sorte vers sa destination ultime un fluide plein de déchets, sorte d'urine évacuée par ces reins très primitifs. Un système excréteur de ce type existe chez les Planaires de nos eaux douces et chez les autres Vers Plats, mais pas chez les *Ascaris*. On le retrouve, par contre, chez les animaux ayant des affinités avec les Vers ronds proprement dits : Vers à tête épineuse et Echinodères.

Des recherches effectuées en 1915 ont montré qu'il existait un système excréteur accessoire, formé de cellules dites exérétophores. Ces cellules absorbent les particules de déchets. Véritables phagocytes, elles contribuent à maintenir constantes les conditions physico-chimiques internes indispensables à la vie de l'animal. L'existence de mécanismes internes d'auto-défense et de régulation apparaît bien comme une règle générale dans le monde vivant.

UNE EMBRYOGENESE PEU CONNUE :

La connaissance des affinités mutuelles des différents groupes zoologiques doit beaucoup à l'embryologie comparée. Pendant longtemps l'étrange anatomie des Priapuliens a posé plus d'un problème aux zoologistes, et l'embryologie ne leur apportait guère de données décisives. Pour trancher sur la position des Priapuloïdes par rapport aux autres embranchements d'animaux il aurait fallu pouvoir disposer de tout un ensemble de renseignements circonstanciés concernant leur organogénèse. Malheureusement, la classe des Priapuliens demeurait l'une des moins bien connues à ce propos (9). Essayons d'exposer à grands traits ce que l'on connaît de nos jours sur le mode de développement de ces êtres. Un des plus anciens travaux sur cette question est dû au Suédois HAMMARSTEN (16) qui étudia dès 1915 le développement de l'Halicrypté épineux. Plus tard, EGgers (12) s'intéressa à l'organogénèse des Priapuliens et PURASJOKI (30) reprit l'étude embryologique de l'Halicrypté. En 1939 et 1948, respectivement, K. LANG se pencha sur l'embryogénèse et le développement larvaire du Priapule à queue (23). En 1953, le même auteur discuta des affinités des Priapuliens sur la base des données embryologiques (24). Les travaux de GINKINE (14), de GINKINE et KORSAKOVA (15) projettent une vive lumière sur l'embryologie des Priapuliens. GINKINE démontre que la segmentation de l'œuf s'effectue selon le mode bilatéral, et non spiral comme dans le cas des Siponcles et des Echiures, gros animaux vermifores proches des Annélides, mais que les anciens naturalistes s'obstinaient à réunir aux Priapuliens en un groupe tout à fait artificiel des « Géphyriens ». Dans la segmentation dite « spirale », chaque nouvelle cellule produite par mitose se décale légèrement par rapport à sa voisine. Les Annélides polychètes présentent une division de l'œuf qui obéit à ce schéma. La découverte de GINKINE est d'importance, elle nous montre bien, que, par la dynamique de son embryogénèse, le groupe des Priapuliens s'écarte de façon considérable des Vers annelés.

Les œufs sont de forme sphérique, leur diamètre mesure de 0,06 à 0,08 mm. Pondus

et fécondés en pleine eau, hors du corps de la femelle, ils subissent une segmentation totale et égale. Toutes les cellules primordiales — où blastomères — issues par divisions successives de l'œuf fécondé conservent, avant de se spécialiser, la même taille. L'observation de l'œuf en cours de développement permet de voir, sous le microscope, la formation d'une blastule creuse, germe sphérique constitué d'une masse périphérique de cellules limitant une cavité centrale. L'invagination du futur tube digestif à l'intérieur du corps transforme la blastule en gastrule. La larve, découverte par HAMMARSTEN (16), dès 1913 chez l'Halicrypté, suffit, selon DAWYDOFF (9) à prouver qu'aucune parenté n'existe entre Priapules d'une part, Siponcles et Echiures de l'autre. « La larve n'a rien de commun ni avec celle des Sipunculiens, ni avec celle des Echiuriens » nous dit l'illustre embryologiste. Nous devons à PURASJOKI (30) une étude détaillée de la larve de l'Halicrypté épineux de la Mer Blanche. DAWYDOFF (9) fait remarquer la grande ressemblance de l'adulte et de la larve. L'un et l'autre ont le corps composé d'une trompe et d'un trone. La trompe larvaire est armée de crochets très forts à son extrémité antérieure. La larve ne présente pas de lobe caudal. Sa grande originalité vient du fait qu'elle possède une cuirasse, formée de deux plaques allongées et transparentes, l'une ventrale, l'autre dorsale. La surface des plaques s'orne d'étranges sculptures au tracé complexe. Deux membranes latérales souples permettent aux deux plaques d'accomplir facilement des mouvements l'une sur l'autre. La cuirasse, qui n'existe jamais chez l'adulte, enclôt le tronc dans sa totalité.

L'anatomie larvaire préfigure celle de l'adulte : le tube digestif est rectiligne, la bouche et l'anus s'ouvrent aux deux extrémités du corps et le pharynx, tout au moins chez l'Halicrypté, possède déjà une puissante musculature. L'ample cavité générale contient les organes uro-génitaux, le système nerveux et les muscles se différencient graduellement. Fait curieux, il arrive que les rétracteurs de la trompe soient plus nombreux chez la larve que chez l'adulte.

La métamorphose consiste surtout en une régression progressive suivie d'une dispari-

tion totale de la cuirasse. La queue, dont il n'existe aucun trace au début du développement, apparaît et se couvre de papilles.

UN REGIME ALIMENTAIRE FORT DISCUTE :

Les anciens naturalistes pensaient que les Priapuliens se nourrissaient surtout de débris végétaux divers et d'algues marines. Il faut bien reconnaître que leur tube digestif montre, à la dissection, nombre de fragments de plantes. La considération attentive de la structure de leur région bucco-pharyngienne fait cependant douter qu'ils soient de purs végétariens, voire d'authentiques microphages ! En fait les analyses des contenus du tube digestif ont prouvé que les Priapuliens se comportaient en véritables carnassiers. Pour VAN DER LAND (39), les plantes trouvées dans leur intestin proviendraient, soit du substrat, soit de la proie elle-même. Divers chercheurs ont trouvé dans le tractus digestif du Priapule à queue, *Priapulus caudatus*, du sable, des spores, des algues, des débris d'animaux divers, des vers Polychètes comme les *Nephthys* et les *Spionidés*. Il paraît intéressant de signaler que SCHULZ (35) a réussi à nourrir avec des Moules des Priapules à queue gardés en aquarium. De même OLIVIER et ses collaborateurs ont trouvé des Polychètes dans l'intestin du *Priapulus tuberculatospinosus* (29) et ils ont pu nourrir ce dernier avec des Vers de terre. VAN DER LAND (39) a découvert des Holothuries, appelées encore « Concombres de Mer », dans l'intestin d'un Haliertype. D'une façon générale, l'auteur hollandais attribue aux Priapuliens un régime essentiellement carné. Les Priapuliens adultes capturent des proies lentes, en particulier des Polychètes. Ils ingèrent, en même temps que leur victime, des débris de plantes et de la vase. Les larves de Priapules, par contre, se nourrissent de détritus.

Quels sont, à leur tour, les ennemis des Priapuliens ? VAN DER LAND (39) fait remarquer que tous les animaux qui mangent des Invertébrés sur le fond de la mer peuvent capturer des Priapules. En bien des endroits les Priapuliens se rencontrent en quantité insuffisante pour alimenter de ri-

ches populations de Poissons. Il n'en demeure pas moins vrai qu'ils pullulent en certains lieux inhabitables pour bien des Invertébrés, les fonds vaseux putrides et réducteurs par exemple. Dans ce cas, ils fournissent une abondante nourriture aux Poissons plats et aux Gadidés (18). Ceci s'avère particulièrement vrai pour certaines des parties les plus profondes de la Mer Baltique où la faune benthique est très pauvre en espèces, constituée surtout par le Priapule à queue et l'Haliertype épineux. Dans de tels milieux que fuient beaucoup d'autres invertébrés, le Priapule et l'Haliertype prospèrent. D'autre part, au large de l'Ecosse, les Poissons consomment souvent le Priapule à queue. Les pêcheurs anglais utilisent parfois comme appât le *Priapulus caudatus*, qu'ils nomment « sea mushroom » c'est-à-dire « champignon de mer ». Ils obtiennent l'animal en bêchant la plage entre deux marées. Les pêcheurs allemands capturent dans le même but l'Haliertype épineux, qu'ils appellent « Rutenwurm » (17).

On connaît l'importance prise par les Gadidés dans les mers nordiques (2). De nombreuses espèces de poissons appartenant à cette famille y figurent parmi les principaux prédateurs des Priapules. Les Morues, *Gadus morhua*, et leurs proches parents, les Haddocks, *Melanogrammus aeglefinus*, se nourrissent de Priapules à queue dans les eaux islandaises. Le Colin, ou Lieu noir, *Pollachius virens*, fait de même au large de la Norvège. Au Danemark, ce sont les Gobies, *Gobius niger*, et les Anguilles, *Anguilla anguilla*, qui consomment *Priapulus caudatus*. Sur les côtes de Groenland, le Priapule à queue sert de proie aux Chabots, du genre *Cottus*. Dans les mers australes vivent les poissons de la famille des Congiopodidés, apparentés à la fois aux Rascasses et aux Grondins. Au large des îles Macquarie, le Zanclothyphne épineux, *Zanclothyphus spinifer*, qui fait partie des Congiopodidés, se nourrit de *Priapulus tuberculatospinosus*. Dans les mers du sud également, cette dernière espèce sert de nourriture aux Notothénies, comme *Notothenia rossi*, Poissons que l'on classe au voisinage des Vives. Au large de Danemark, selon BLEGVAD (4), les « Blennies vivipares », *Zoarces viviparus*, dévorent les *Priapulus caudatus*.

La Plie ou Carrélet, *Pleuronectes platessa*, et la Limande, *Limanda limanda*, mangent des *Priapulus caudatus* dans les eaux irlandaises, islandaises et danoises. Les Phoques et les Morses comptent aussi parmi les prédateurs des Priapuliens. Le Phoque barbu, *Erignathus barbatus*, capture le Priapule à queue le long des rivages du Groenland, et le Morse, *Odobaenus rosmarus*, fait de même tant au Spitzberg qu'au Groenland.

DES ETRES PEU EXIGEANTS :

Nos connaissances relatives à l'écologie des Priapuliens sont restées longtemps insuffisantes. Au début du siècle, THEEL (37) l'un des premiers, s'intéresse à leur habitat. Il fait remarquer combien les milieux fréquentés par les Priapules à queue peuvent différer entre eux : vase, argile, pierres et argile, gravier et argile, etc... Dans la Baltique, *Halicryptus spinulosus* se rencontre aussi bien dans l'argile que dans le sable, parmi les graviers ou au milieu de la vase. D'une façon générale, les Priapuliens préfèrent toutefois les sédiments vaseux ou argileux. VAN DER LAND insiste sur le fait que ces animaux ne craignent pas d'habiter les argiles bleues malodorantes, où des fermentations bactériennes anaérobies libèrent du sulfure d'hydrogène. Les Priapules à queue se rencontrent depuis les abords immédiats du littoral jusqu'à des profondeurs de 7.500 m. Les *Priapulopsis*, par contre, ne se trouvent jamais, ni dans la zone littorale, ni dans la zone abyssale. Le Priapule hérissé, *Acanthopriapulus horridus*, vit à des profondeurs d'environ 80 m. L'Halicrypte épineux, *Halicryptus spinulosus*, fréquente de préférence les eaux très peu profondes. Dans la Baltique, toutefois, il peut descendre jusqu'à 220 m. Si les Priapuliens dans leur ensemble caractérisent avant tout la faune des mers froides, il en existe une espèce, le *Tubiluchus corallicola*, dans les mers tropicales. Le *Tubiluchus* habite la zone proche du rivage, jusqu'à une profondeur de 13 m. Les Priapuliens recherchent donc les eaux froides. On connaît surtout les exigences écologiques du *Priapulus caudatus* (22). Dans la Baltique, le Priapule à queue se trouve seulement dans les eaux dont la température ne dépasse pas + 8°C. Pour sa part, l'Halicrypte fuit des températures su-

périeures à + 11°C. Le Priapule à deux queues, *Priapulopsis bicaudatus*, se cantonne le plus souvent dans des eaux encore plus froides, de -1,1°C à + 3,5°C. Remarquons toutefois qu'il fréquente, au large du Japon, des eaux plus chaudes.

Le *Tubiluchus*, seul Priapulien nettement tropical, se rencontre, entre autres, en Mer Rouge. Aux Bermudes, il supporte des températures de + 17°C. en hiver et de + 27,5°C. en été.

Vis à vis de la salinité les différentes espèces ne présentent pas toutes le même comportement. Les genres *Priapulopsis*, *Acanthopriapulus* et *Tubiluchus* préfèrent un haut degré de salinité, tandis que les *Priapulus* et les *Halicryptus* manifestent une tolérance beaucoup plus grande. Les Halicryptes font preuve d'une remarquable euryhalinité. Ils peuvent habiter des eaux tellement saumâtres qu'elles ne présentent plus tellement les caractères d'un véritable biotope marin.

Les Priapuliens se contentent d'une eau relativement pauvre en oxygène et leur adaptation aux milieux réducteurs leur permet d'occuper, nous l'avons vu, des emplacements... peu enviables !

La trompe, très contractile, joue un rôle déterminant lors du fouillage et de la repartition. Nous savons qu'elle s'invagine grâce à la contraction de puissants muscles rétracteurs. Elle s'étend, par contre, sous la pression du fluide de la cavité du corps, pressé par la musculature sous-cutanée. Lors du creusement des galeries, dans les fonds sableux ou vaseux, l'animal maintient sa trompe rigide. Il se pourrait que les Priapuliens soient des animaux plus actifs qu'on ne le pense généralement. Il ne semble pas qu'on ait beaucoup étudié le tracé de leurs galeries. La connaissance plus précise de leur éthologie pourrait bien redonner un regain d'intérêt à leur étude !

On s'est parfois demandé si les Priapuliens pouvaient, sur le fond de la mer, s'associer de préférence à d'autres espèces benthiques déterminées. Les conditions écologiques paraissent jouer ici un rôle de premier plan. Les Halicryptes épineux de la Baltique se rencontrent en compagnie de Crustacés amphipodes sur les fonds sablo-vaseux, au fond des eaux saumâtres.

UNE FAMILLE PEU ETENDUE :

Un des meilleurs connasseurs des Priapuliens, le zoologiste hollandais VAN DER LAND (39) suppose que ces animaux ne sont que les survivants d'un groupe beaucoup plus important autrefois. Un fossile du Cambrien moyen des Montagnes Rocheuses se place sans trop de difficultés parmi les Priapuliens, à moins qu'il ne s'agisse d'une extraordinaire convergence. De nos jours, l'embranchement des Priapuliens qui ne comprend qu'une classe et une dizaine d'espèces compte parmi les *phyla* les moins étendus du règne animal. Il est aisément de distinguer les deux familles qui le constituent : l'introvert des *Priapulidés* compte 25 rangées méridiennes de papilles, celui des *Tubiluchidés* en possède seulement 20. Toutes les espèces de Priapuliens caractéristiques des mers froides entrent dans la première de ces deux familles.

Les *Priapulidés* comprennent 4 genres : *Priapulus*, *Priapulopsis*, *Acanthopriapulus* et *Halicryptus*, les *Tubiluchidés* ne renferment que le genre *Tubiluchus*.

Le Priapule à queue, *Priapulus caudatus*, a fait l'objet de multiples recherches anatomiques et biologiques. Il habite principalement les mers boréales froides, mais aussi la Méditerranée, le Japon et la Nouvelle Angleterre. Il lui correspond dans les mers antarctiques l'espèce voisine *Priapulus tuberculatospinosus*, le Priapule à tubercules et à épines.

Le Priapule à deux queues, *Priapulopsis bicaudatus*, abonde en Mer de Barentz. Commun dans les eaux côtières du Groenland et du Spitzberg, il montre une préférence pour les zones profondes (40). Le Priapule austral, *Priapulopsis australis*, se rencontre au large de la Nouvelle-Zélande, de l'Amérique du Sud et de l'Afrique du Sud, mais on ne l'a jamais trouvé dans les mers antarctiques.

L'Acanthopriapule, ou Priapule hérissé, *Acanthopriapulus horridus*, se caractérise au premier coup d'œil, par la segmentation de sa queue en 4 parties successives. De fortes épines garnissent son panache caudal. Le Priapule hérissé habite les mers antarctiques.

Les Halicryptes genre *Halicryptus*, n'ont pas de queue. Leur nom (de halo = mer, cryptos = caché) traduit le caractère discret de leur présence... L'Halicrypte épineux, *Halicryptus spinulosus*, a une distribution nettement circumpolaire. Il habite les mers froides de l'hémisphère nord, y compris la Mer Baltique et les côtes septentrionales de l'Alaska et du Canada (6). THEEL (38) et WESENBERG-LUND (41) ont étudié la répartition géographique des Priapuliens des mers froides. Selon le dernier de ces auteurs, l'Halicrypte épineux a disparu de la région de Göteborg en 1939. Il se serait éteint à une époque récente dans les eaux du Kattegat. Nous avons parlé de l'adaptation des Priapuliens aux conditions de vie difficiles. Il n'en demeure pas moins vrai que la pollution marine, sans cesse croissante, menace maintenant toute vie en bien des endroits. De petits vers fouisseurs, aveugles et discrets, nous rappellent de façon cuisante nos responsabilités !

La famille des *Tubiluchidés*, dont nous devons la diagnostiquer à VAN DER LAND (39), ne renferme qu'une espèce : *Tubiluchus corallicolus*. Son nom générique signifie « porte-tube ». L'animal, typiquement benthique, vit à moyenne profondeur dans les mers chaudes. C'est le seul Priapulien nettement tropical. Original dans son anatomie comme dans son habitat, il possède des dents pharyngiennes pectinées d'un type inconnu chez les autres Priapuliens. La queue, au maximum de son extension, mesure 4 fois la longueur du corps. REMANE et SCHULZ ont découvert la larve du *Tubiluchus* dans la Mer Rouge (32).

LE PEUPLEMENT DES MERS FROIDES

Comment expliquer la singulière distribution géographique des Priapuloïdes ? Déjà en 1912, MARELLI (27) s'était penché sur ce curieux problème de biogéographie. La question de la bipolarité a été reprise plus récemment par OLIVIER et ses collaborateurs (29). Pour RIETSCHEL (33) deux hypothèses peuvent expliquer la bipolarité. Selon la première, les Priapulides, qui recouvriraient autrefois une aire beaucoup plus vaste, auraient disparu, par la suite, des

mers équatoriales devenues trop chaudes pour eux. Selon la seconde supposition, une ceinture climatique froide se serait étendue entre les deux zones à Priapulides. Il y a de cela 450.000 ans, les Priapuliens originaires des latitudes moyennes ou nordiques auraient colonisé l'hémisphère sud, à la faveur de la deuxième glaciation, dite de Mindel. VAN DER LAND (39) fait remarquer que plusieurs groupes zoologiques ont une répartition bipolaire. Plusieurs théories cherchent à rendre compte de ce fait. Selon la théorie des espèces « relictées », les Priapuliens occupent les restes d'une aire géographique autrefois beaucoup plus étendue. Certains auteurs ont cru voir dans l'Halicrypte épineux de la Baltique une « relicté » de l'époque glaciaire. L'Halicrypte se serait établi depuis longtemps dans l'Océan Glacial Arctique, et, grâce à son euryhalinité, il aurait pu coloniser la Baltique. Cela se serait produit lorsque le Kattegat possédait encore une faune de type arctique. Pour VAN DER LAND, une telle conception paraît bien discutable. Les Halicryptes, « relictées » de la Mer à Yoldies (7500/7000 avant J.C.), auraient peut-être survécu dans le Kattegat pendant la période du lac à Anycles (7000 à 5000 avant J.C.). Mais il ne faut oublier que d'un strict point de vue physiologique, l'Halicrypte épineux ne se comporte pas comme un véritable animal d'eau saumâtre. On l'a parfois trouvé dans les eaux à très forte salinité. Il se restreint, malgré tout, surtout aux eaux saumâtres. De nos jours, son principal habitat est la Baltique où l'aurait relégué la concurrence vitale. En résumé, VAN DER LAND se refuse à considérer *Halicryptus spinulosus* comme une relictة glaciaire. Il s'agirait d'un animal typiquement marin qui n'aurait pénétré dans la Baltique qu'à une époque récente.

Pour VAN DER LAND (39), la distribution des Priapuliens dépend avant tout de facteurs écologiques. Il leur faut des sédiments dans lesquels ils puissent creuser et trouver les proies qui leur conviennent. Or des milieux de ce type sont très répandus dans les mers. Si les Priapuliens se limitent à certaines zones bien définies, au lieu d'occuper un habitat plus grand, c'est qu'ils trouvent dans certains milieux aux condi-

tions de vie difficiles une absence totale de concurrence vitale. Ils peuvent supporter de basses concentrations en oxygène dissous et un certain empoisonnement par l'hydrogène sulfureux. De plus, *Priapulus* et *Halicryptus* ne craignent pas les très faibles salinités, et les *Priapulopsis*, tout comme les *Priapulus*, se sont depuis longtemps adaptés aux fortes pressions hydrostatiques des mers profondes. En outre, les Priapuliens sont susceptibles de rester sans manger pendant de longues périodes. Leur grande fécondité et leur cuirasse larvaire leur confèrent d'indéniables possibilités de survie.

A une époque récente, d'après VAN DER LAND, les facteurs d'ordre historique à eux seuls ne sauraient rendre compte de la répartition géographique des Priapuliens. Ce serait cependant le cas, même à une époque relativement récente, pour le *Priapulopsis bicaudatus* dont une population isolée habite les côtes du Japon. Quoiqu'il en soit, et sans vouloir minimiser le moins du monde les facteurs écologiques, il semble bien qu'on puisse attribuer aux causes d'ordre paleogéographique une importance non négligeable pour expliquer la distribution encore énigmatique de nos animaux.

LA RECHERCHE DES AFFINITÉS :

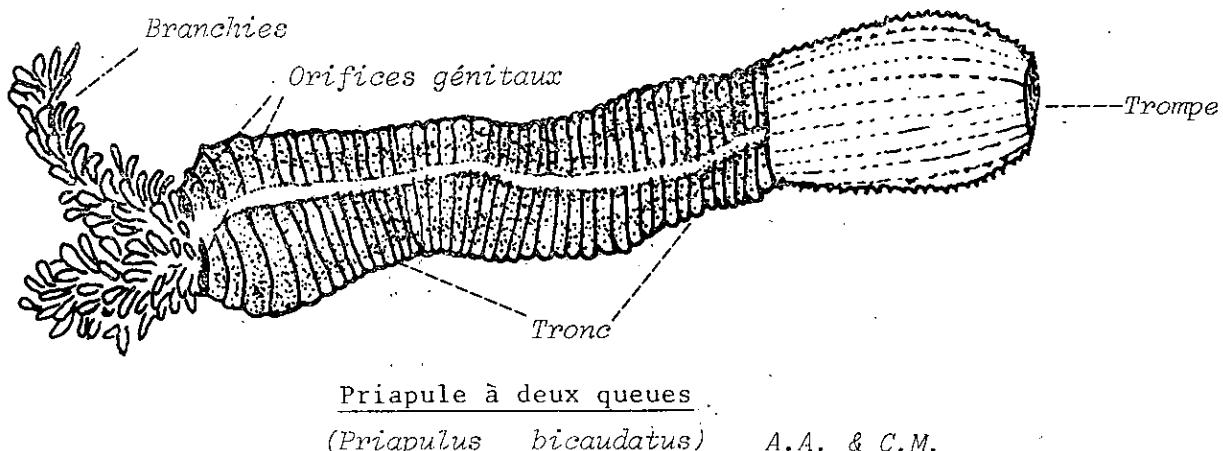
La recherche des affinités des Priapuliens a préoccupé depuis longtemps les naturalistes. L'ancien groupe, tout à fait factice des « Géphyriens », établi en 1848 par DE QUATREFAGES, (cité par DAWYDOFF, 10), groupait les Siponcles, les Echiures et les Priapules. Il n'a plus aucune raison d'être. Cessant de se fier aux « apparences trompeuses », les zoologistes contemporains ont reconnu l'existence des deux rameaux évolutifs majeurs à l'intérieur du monde si multiforme des animaux pluricellulaires. Si l'on excepte les Spongiaires et les Coelentrés, l'ensemble des Métazoaires se scinde — assez facilement — en deux trones principaux. Les uns présentent un axe nerveux ventral, les autres sont dotés d'un névraxe dorsal. Aux premiers, dits « Hyponeuriens » se rattachent les Vers Plats et formes affines, les Vers Ronds et leurs classes satellites, les Vers annelés, les Mollusques et les Arthropodes. Aux seconds, dits « Epineuriens », il

faut assigner les Echinodermes, les Tuniciers, les Vertébrés. De toute évidence, l'existence d'un seul cordon nerveux ventral place d'office les Priapules parmi les Hyponeuriens. Mais les difficultés commencent lorsqu'on veut préciser davantage. De quels Hyponeuriens se rapprochent-ils le plus ? Des Vers Plats, des Vers Ronds, des Vers Anneélés ? L'existence d'une vaste cavité du corps tout à la fois libre de parenchyme et dépourvue de mésentère plaide en faveur d'une réunion avec les Vers Ronds ou Nématodes, et leurs alliés. La structure du tégument et la façon dont se font les mues confirment ces affinités. L'anatomie larvaire rapproche les Priapules des Echinodères ou Kinorhynques, minuscules animaux vermiformes et marins, munis d'une trompe épineuse rétractile et d'une épaisse cuticule annelée. Les Gordiens, ces étranges vers filiformes que l'on rencontre parfois dans les abreuvoirs et les fontaines présentent aussi, à l'état larvaire seulement, un introvert épineux. On rencontre souvent chez le porc un parasite dépourvu de tube digestif mais muni, lui aussi, à l'avant du corps, d'une trompe armée de crochets. Les zoologistes ont également beaucoup discuté sur la parenté de ces vers parasites à tête épineuse qu'ils ont nommés Acanthocéphales. De nos jours, sur la base de données précises fournies à la fois par l'anatomie comparée, l'embryologie descriptive et l'étude du développement larvaire, la plupart des auteurs admettent une réelle parenté entre Vers Ronds ou Néma-

todes, Vers filiformes ou Gordiens, Vers à tête épineuse ou Acanthocéphales, sans oublier les minuscules Echinodères et les Priapuliens. Il n'est pas interdit de considérer tous ces types d'animaux comme les différentes classes d'un même embranchement ou, si l'on préfère, comme un ensemble de petits embranchements très voisins les uns des autres. Les Rotifères et les Gastrotriches, animalcules d'eau douce à l'aspect insolite, ne sont pas sans présenter, eux aussi d'importants traits en commun avec tous les animaux cités plus haut. Il se pourrait même qu'à l'intérieur de ce vaste ensemble, ce soient les Priapules qui se tiennent le plus à l'écart des autres, tant est grande l'originalité de leur organisation !

La répartition géographique discontinue des Priapuliens prouve leur grande ancien-
neté. WALCOT (cité par DAVYDOFF, 10) a découvert dans le Cambrien du Canada un fossile d'aspect priapuloïde. La position systématique exacte de cet animal a été fort discutée. S'il s'agit d'un authentique Priapuloïde, on peut dire que la paléontologie confirme pleinement les données si sugges-
tives de la biogéographie.

S'il faut attribuer à la seule convergence évolutive les ressemblances constatées, nous avons pour le moins la preuve de l'existen-
ce, dès les débuts de l'Ere Primaire, d'un animal comparable en bien des points à nos Priapules actuels. Depuis ce lointain passé, des êtres vermoïdes et fouisseurs ont fait des



parties les plus inhospitalières des fonds marins leur domaine d'élection. Les plus anciens ancêtres des Priapules ont dû se différencier depuis fort longtemps d'une souche commune avec les Vers Ronds et les formes apparentées.

Menant une existence discrète au fond des mers froides, insolites par leur aspect, énigmatiques par leur structure et leurs affinités, les Priapules nous ont conduits à réfléchir sur un certain nombre de sujets fondamentaux : évolution, adaptation, peuplement des mers. Leur raréfaction, constatée par des auteurs sérieux et dignes de foi, aura peut-être réveillé notre conscience écologique... Il y a déjà quelques siècles de cela, le poète Terence disait « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ».

Instruits au contact des réalités multiformes du monde animal nous pouvons certainement affirmer « nous sommes issus de la Nature et rien de ce qui en fait partie ne doit nous être étranger ».

BIBLIOGRAPHIE

1. APEL (W.) — 1885 — Anatomie und Histologie der *Priapulus* und *Halicryptus*. *Zeit. Wiss. Zool.* vol. 42 : 459-529.
2. AUBERT (A.) — 1977 — Des Poissons typiquement nordiques : les Morues. *Boréales*, n° 3-4 — (2^e année) : 120-127.
3. BALTZER (F.) — 1934 — Priapulida. in. W. KÜKENTHAL. *Handbuch der Zoologie*. 2 (2) — 9 : 1-14.
4. BLEGVAD (H.) — 1917 — On the food of fishes in the Danich waters within the Shaw. *Rep. dan. biol. Stat.* 24 : 17-72.
5. BRIEN (P.) — 1966 — Eléments de zoologie et notions d'anatomie comparée. *Desoer. Liège*. vol. II : 45-46.
6. CARTER (J.C.H.) — 1966 — A relict priapulid from northern Labrador. *Nature*, London. 211. 438-439.
7. CUENOT (L.) — 1922 — Sipunculiens, Echiuriens, Priapuliens. *Faune de France*. 4 : 1-31.
8. DAUZAT (A.), DUBOIS (J.), MITTERAND (H.) — 1968 — Nouveau dictionnaire étymologique. Larousse.
9. DAWYDOFF (C.) — 1927 — Traité d'embryologie comparée des Invertébrés. Masson : 375-377.
10. DAWYDOFF (C.) — 1959 — Classe des Priapuliens. *Traité de zoologie de P.P. GRASSE*. Masson 5 (1) : 908-926.
11. DELAGE (Y.) et HEROUARD (E.) — 1897 — *Traité de zoologie concrète*. vol. 5. Schneider.
12. EGGLERS (F.) — 1925 — Die Entwicklung der einiger Organe bei den Priapuliden. *Verk. deutsch. Zool. Ges.* vol. 30 : 170-173.
13. FANGE, AKESSON (B.) — 1951 — The cells of the coelomic fluid of *Priapulidids* and their content of haemerythrin. *Ark. f. Zool. nouv. sér. vol. 3* : 25-31.
14. GINKINE (L.) — 1949 — Stades initiaux du développement de *Priapulus caudatus*. *Dokladi Acad. Sci. URSS*. vol. 65 (en russe). Cité par DAWYDOFF (C.).
15. GINKINE (L.), KORSAKOVA (G.F.) — 1953 — Stades initiaux du développement d'*Halicryptus spinulosus*. *Dokladi Aca. Sci. URSS*. vol. 88 n° 3 (en russe).
16. HAMMARSTEN (O.) — 1915 — Zur Entwicklung Geschichte von *Halicryptus spinulosus*. *Zeit. Wiss. Zool.* vol. 112 : 527-571.
17. HARTWICH (G.) — 1967 — Priapulida. *Priapswürmer*. *Urania Tierreic*. Leipzig, Iena, Berlin. t. 1 : 316-318.
18. HERTLING (H.) — 1928 — Untersuchungen über die Ernährung von Meeresfischen. I. Quantitative Narhungsuntersuchungen an Pleuronektiden und einigen anderen Fischen der Ostsee. *Berichte. deutsch. Wiss. Komm. Meeresf.* (n. ser.), H. : 21-124.

19. HERUBEL (M.A.) — 1904 — Sur quelques points de la morphologie comparée des Priapulides. Bull. soc. zool. France. 29 : 126-129.
20. LAMARCK (J.B.) — 1816 — Histoire naturelle des animaux sans vertèbres. 3 : 1-586.
21. LANG (K.) — 1939 — Über die Entwicklung von *Priapulus caudatus*. Kgl. Fysiogr. Selsk. Lund. Förhandl. vol. 9 : 80-87.
22. LANG (K.) — 1948 — A contribution to the ecology of *Priapulus caudatus*. Ark f. zool. vol. 41.
23. LANG (K.) — 1948 — On the morphology of the larvae of *Priapulus caudatus*. Ark f. zool. id.
24. LANG (K.) — 1953 — Die Entwicklung des Eies von *Priapulus caudatus* und systematische Stellung der Priapuliden. Ark. f. zool. vol. 5 : 321-348.
25. LAROUSSE (éd.) — 1963 — Grande encyclopédie en dix volumes. vol. 8.
26. LULING (K.) — 1940 — Über die Entwicklung des Urogenital-systems der Priapuliden. Zeits. f. Wiss. Zool. vol. 153 : 136-180.
27. MARELLI (C.A.) — 1912 — Notas sobre los Priapulides y la teoria de la bipolaridad de las especies. Bol. soc. phys. Buenos Ayres - I : 139-143.
28. MOLTSCHANOFF (L.) — 1909 — Beitrag zur Morphologie und Physiologie der Priapuliden. Bull. Acad. Sc. St Petersbourg. vol. 2.
29. OLIVIER (S.R.), RAPOPORT (E.H.), GARCIA (R.) — 1961 — Nuevos aportes al problema de la bipolaridad con la descripción de una nueva subespecie de *Priapulus tuberculatospinosus*. Bair. 1886. Actas Trabajos primer. Congr. sudamer. Zool. I : 259-270.
30. PURASJOKI (K.) — 1944 — Beiträge zur Kenntnis der Entwicklung und Okologie der *Halicryptus spinulosus* Larve. (Priapuloïde). Ann. zool. soc. Bot. Fenniae. vol. 9 : 1-14.
31. QUILLET (éd.) — 1970 — Dictionnaire encyclopédique.
32. REMANE (A.), SCHULZ (E.) — 1964 — Die Strandzonen des Roten Meeres und ihre Tierwelt. Kieler Meeresf. 20 : 5-17.
33. RIETSCHEL (P.) — 1973 — Priapuliens, Sipunculiens, Echiuriens. Le monde animal en 13 volumes. t. I, ch. XI : 357-362.
34. SALFI (M.) — 1965 — Zoologia. Valardi : 527-528.
35. SCHULZ (E.) — 1931 — Kurze Notiz zur Biologie von *Priapulus caudatus*. Lam. Zoologischer Anzeig. 96 : 61-63.
36. STORER (T.I.), USINGER (R.L.) — 1957 — General Zoology. Mc Graw Hill. : 242 ; 336-337.
37. THEEL (H.) — 1906 — Northern and arctic invertebrates in the collection of the Swedish State Museum. (Riksmuseum). II (Priapulids, Echinides Kungl. Svenska Vet. Akad. Handl. 47 (1) : 3-36.
38. THEEL (H.J.) — 1911 — Priapulids and Sipunculids of the Swedish Antarctic Exped. 1901-1903. K. Svenska Vet. Akad. Handl. vol. 47.
39. VAN DER LAND (J.) — 1970 — Systematics — Zoogeography and Ecology of the Priapulida. Zoologische Verhandelingen. Leyden. (112) : 1-118.
40. WESENBERG-LUND (E.) — 1937 — Gephyreans. The zoology of East Greenland. Meddelelser Gronl. 121 (1) : 1-25.
41. WESENBERG-LUND (E.) — 1939 — Gephyreans from Swedish waters in the Museum of Natural History of Gothenburg. Göteborgs kungl. Vetensk. Vitterh. Samh. Handl. (5, ser. B). 6 (6) : 1-35.

Une ombre qui naguère hantait les terres nordiques : LA LEPRE

par Christian MALET

Le regretté Raoul Follereau (), celui que l'on avait surnommé « le Vagabond de la Charité » et qui consacra sa vie à la réhabilitation sociale des lépreux avait souvent abordé lors de nos entretiens du lundi, le problème de la permanence de la lèpre dans les régions les plus froides du globe jusqu'à une date relativement récente. Par la suite il m'encouragea vivement à écrire cet article que je dédis à sa mémoire.*

LA LEPRE ET LE FROID... voilà une rencontre qui peut paraître bien insolite et pourtant « le terrible mal qui n'espargne ne roya ne comte » sévissait encore, il y a moins d'un siècle en Norvège et en Islande avec une extrême virulence ; de plus, vers la même époque, on observait des foyers endémiques dans les pays baltes (14) (Estonie et Lettonie), en Sibérie (8) (chez les Yakoutes et les Ghiliaks), au Canada (Nouveau Brunswick) et aux Etats-Unis (Minnesota). Un regard attentif posé sur ce passé point trop éloigné peut nous aider à comprendre la persistance d'une affection habituellement synonyme de sous-développement, de saleté et de malnutrition. Si l'on s'arrête au seul cas de la Scandinavie, dont le standard de vie peut de nos jours constituer un modèle, ceci ne laisse pas de nous surprendre ; or, c'est oublier les efforts renouvelés de quatre générations d'hommes qui l'ont hissée au niveau que nous lui connaissons. Il faut lire les rapports de Hjaltelin, d'Ehlers (32), d'Eichmüller (11), les traités de Danielssen, de Leloir (12) pour pénétrer une réalité tragique : la condition misérable des paysans et des pêcheurs dans la Norvège et l'Islande du XIX^e siècle. Existe-t-il vraiment un mystère ou bien n'est-ce, là encore, qu'un aspect obscur d'un problème épidémiologique complexe que notre ignorance se plaît à mystifier ?

**LA LEPRE, UNE ORIGINE
QUI SE PERD DANS LA NUIT
DES TEMPS !**

Il est toujours malaisé de retracer de manière précise la progression d'une maladie, et ceci d'autant plus qu'il s'agit de remonter haut dans le temps. L'écriture, seul témoignage relativement fiable et précis, étant un épisode récent et limité de l'histoire de l'humanité, on peut être tenté d'interroger l'archéologie, mais les vestiges des léproseries sont postérieurs aux premiers textes mentionnant la maladie. Quant aux données ostéologiques fournies par la paléomédecine, dont Möller-Christensen fut le précurseur dans le domaine de la lèpre, elles sont sujettes à caution et n'intéressent que les formes malignes (lépromateuses), restant muettes sur les formes bénignes (tuberculoïdes). (17)

On peut admettre que la lèpre est née en Extrême-Orient, Inde et Chine, qu'elle a gagné le Moyen-Orient, puis le Proche-Orient, d'où les légions de Pompée l'auraient importée en Italie, et en Gaule. Pour comprendre sa propagation dans le nord, il convient d'avoir présent à l'esprit les différentes phases de sa progression dans le reste de l'Occident car elle n'atteignit que tardivement la Scandinavie, longtemps après avoir conquis le bassin méditerranéen. Tout en sachant qu'il existe nécessairement un retard du texte sur la réalité et donc, en postulant l'antériorité de la maladie, on peut tenter de dresser la carte de sa pénétration, à partir des citations qui jalonnent son apparition dans les différentes contrées de la chrétienté médiévale.

(*) Raoul Follereau était membre d'honneur du C.R.I.N. (et de Boréales) depuis sa fondation,

L'EGLISE SE PREOCCUPE DU SORT DES LEPREUX

Ainsi, les Annales Ecclésiastiques nous apprennent qu'il existait une léproserie en France, vers 460 (16), près de l'Abbaye de Saint Oyan. Face au nombre croissant des lépreux et devant l'incurie de l'autorité civile en ces périodes troublées, l'Eglise se voit contrainte à prendre des mesures. En 549 (13), le Concile de Lyon, dans le « *De sustandis leprosis* » précise notamment « *les devoirs spéciaux* » que tout évêque doit remplir en faveur de ceux de ses diocésains qui souffrent de la lèpre, tant en ce qui concerne leur nourriture que leur habillement. Mais, en 583, le Concile d'Orléans, dans son sixième canon, interdit aux lépreux de voyager afin de ne pas répandre leur mal et ordonne aux évêques de construire un logement pour eux dans chaque ville et de « *les séparer des (autres) hommes comme s'ils étaient morts* » (16). On constate que trente-quatre ans se sont écoulés et que les dispositions humanitaires du Concile d'Orléans ont fait place à des mesures ségrégatives qui préfigurent les « *Défenses* ». Cette attitude nouvelle du clergé traduit sans doute un révirement de l'opinion : dès lors que la contagiosité de la maladie a pu être observée (et sans doute l'a-t-elle été, à cette époque), la société entend se protéger en isolant ceux de ses membres qui en sont atteints. En l'absence de toute thérapeutique efficace, l'exclusion demeurait la seule prophylaxie — on ne peut donc contester le bien-fondé de cette pratique généralisée : ce qui, par contre, est plus criticable c'est la manière cruelle dont on en usa souvent : le lépreux, soumis à des rites inhumains, subit une véritable exécration sociale et fit, presque toujours et partout, figure de paria.

UNE PROGRESSION INSIDIEUSE : LA LEPRE S'ETEND VERS LE NORD

Peut-être est-ce à l'issue de ces conciles que l'on vit s'élever les premiers établissements charitables comme la maladrerie de Châlons-sur-Saône fondée par l'évêque Saint Agricole ? (14). Quelle était d'ailleurs, l'influence réelle de l'Eglise dans cette Europe

naissante (16), en majeure partie non encore christianisée et morcelée en une poussière de féodalités peu soucieuses de se soumettre à une quelconque autorité qu'elle fût laïque ou religieuse ? Il semble que curieusement, l'apparition des léproseries marque la progression du christianisme. Ainsi, après la France (15), l'Angleterre (maladrerie de Notthingam), l'Irlande et les Pays-Bas (Maastricht - 636) bâtissent des maladreries dès le VII^e siècle. Tandis que le fléau s'étend progressivement vers le nord, les mesures prises à l'encontre des lépreux se succèdent : les Actes de Clotaire (630), les Capitulaires de Pépin (757) et de Charlemagne (789) — dont seules les têtes de chapitre nous sont parvenues — renouvellent en les complétant, les dispositions canoniques relatives à la séquestration. Dans le même temps, fondation de léproseries en Suisse (Saint Gall - VIII^e siècle), puis en Allemagne (Aix-la-Chapelle - 840, Brême - l'Ecclesia Leprosorum de l'Évêque Rembert) et à nouveau en Irlande (Innisfallen - 869) (14).

LES VIKINGS COMME AGENTS VECTEURS ?

En 851, un Viking, le prince Olaf le Blanc venu de Norvège fonda le royaume de Dublin (19). Les Annales Ecclésiastiques Irlandaises rapportent que l'un de ses descendants, le Roi Gudrød, ravagea Armagh en Ulster, soixante ans plus tard en s'y livrant à un sac effréné mais qu'il épargna « *the house of prayer where the men of God and the lepers stayed* » (22). Ceci constitue la première allusion à la lèpre en relation avec la Scandinavie. On s'accorde à reconnaître aux Vikings le rôle d'agents vecteurs dans la transmission de la maladie au même titre que les invasions diverses, les bagaudes, les guerres et plus tard, les Croisades et tous les brassements de populations qui parcoururent le Moyen Age. Il est probable qu'au retour de leurs expéditions dans des contrées contaminées — non seulement l'Irlande, l'Ecosse, l'Angleterre mais aussi, les littoraux méditerranéen et atlantique — ils aient introduit sur le sol nordique un mal qu'ils avaient eux-mêmes contracté ou que celaient les esclaves qu'ils ramenaient captifs (14).

LES PREMIERS TEXTES

La « Spedalskhet » (6), (11), est mentionnée pour la première fois dans les anciennes codes norvégiens que sont le « *Gulathinglov* » et le « *Borgarthinglov* » et qui disposent que la lèpre est un cas d'exception du service armé. Ils précisent en outre, les rapports entre époux ayant contracté la maladie avant ou après le mariage :

« *S'il est attesté que le mari ou la femme ait été infecté de la maladie spedalsque et que cette affection n'ait pas été déclarée avant leur mariage, l'un des deux ayant été ensuite contaminé, son conjoint alors ainsi trompé est autorisé à se séparer de l'autre* » (11).

Dans la Saga d'Olaf Tryggvesson, composée en 1200 mais qui relate des faits vieux de deux cents ans, il est question d'un « *homme de bonnes moeurs quoique païen, très maltraité et tourmenté de lèpre* » (11). La spedalskhet est également mentionnée dans la Ljosrethinga Saga ainsi que dans un ouvrage norvégien écrit vers 1250, le *Konung skuggsja* — que l'on a traduit par : « *Speculum regale* » — recueil composé à la manière des « Miroirs » que l'on trouve à la même époque en France (et qui l'inspirèrent) (11).

LES PREMIERES LEPROSERIES

Le Danemark comptait 31 léproseries et cela, dès le XII^e siècle, les plus célèbres à Kalundborg et à Copenhague (maladrerie Saint Georges) (7). La plus anciennement connue en Norvège, aurait été fondée dans le même temps à Nidaros (actuellement Trondheim) et annexée à la cathédrale (21) (23).

Il semble qu'il y ait eu ici, comme dans toute l'Europe, une recrudescence épidémique et, à cet égard, le XIII^e siècle peut être considéré comme le plus enlité de l'histoire. L'Occident se couvre de léproseries ; il y en a 2.000 en France (14), 300 en Angleterre, 200 en Suisse et en Bavière, etc.

En 1248, après l'incendie qui ravagea Bergen, le roi Haakon Kaakonsson fit reconstruire l'église de Tous les Saints (Alle-

helgenskirke) à laquelle il rattacha l'hôpital du même nom : « *Ospitale pauperum apud omnes sanctos* » (21) et l'église Sainte Catherine à laquelle il adjoignit une léproserie : « *Ospitale Sanctæ Catharinæ Leprosorum* ». Les deux établissements reçurent des lépreux mais le premier fut détruit en 1552 (21). Le second est mentionné dans le testament du roi Magnus Haakonsson Lagaböter (« Le Législateur ») : (11) (16) « *Item Ospitale Sanctæ Catharinæ Leprosorum Bergis centum marcos sterlingorum contulimus* ».

En fait, les premières mentions ne permettent en aucun cas d'affirmer l'antériorité d'un établissement. Les dates signalées font plus allusion à des reconstructions d'édifices qu'à des véritables fondations, ce qui n'a rien de surprenant, les villes scandinaves étant alors construites en bois et régulièrement détruites par des incendies. Ainsi, l'hôpital Saint Georges de Bergen (« *Sankt Jørgen* ») brûla plusieurs fois et fut rebâti en 1400 notamment et si l'on mentionne cette léproserie très fréquemment à partir de 1411 (21), rien ne prouve qu'elle n'exista pas antérieurement tout comme les maladreries de Stavanger, de Tönsberg, de Hamar et d'Oslo.

On peut remarquer que les léproseries nordiques se placèrent plus particulièrement sous le vocable de Saint Georges ou de Sainte Catherine alors que dans le reste de l'Europe Saint Lazare et Sainte Madeleine étaient plutôt invoqués. On a prétendu que le dragon vaincu par Georges de Cappadoce pouvait symboliser à la fois le mal, la maladie et la lèpre. Il serait plus plausible d'y voir une allusion à « *la fontaine dont l'eau guérit tous les malades* » et qui coulait sous l'autel que le roi de Sileha, en Lybie, fit bâtir en l'honneur du Saint pour le remercier d'avoir sauvé sa fille comme le rapporte la légende apocryphe de Jacques de Voragine (27). Quant à Catherine, il peut s'agir de la fille du roi Costus, martyre à Alexandrie, car, toujours selon la Légende Dorée, après sa mort, les anges portèrent son corps sur le Mont Sinaï et l'y ensevelirent et « *de ses ossements découle sans cesse une huile qui a la vertu de guérir les membres de ceux qui sont débiles* » (27).

DECLINS ET REVEILS : LA MARCHE HESITANTE DE LA LEPRE EN ISLANDE

Le XIV^e siècle est marqué dans toute l'Europe par le déclin progressif de la lèpre alors qu'en Scandinavie elle va subir des phases régressives, suivies de réveils qui vont aboutir au maintien de foyers endémiques (15) jusqu'au début du XX^e siècle et ceci, principalement en Norvège et en Islande.

La Suède et la Finlande furent semble-t-il moins atteintes que les autres contrées nordiques. L'Islande de son côté, colonisée par des émigrants venus en majorité de Norvège, a dû être frappée précocelement ; pourtant, il faut attendre le XVI^e siècle pour trouver la première mention de la maladie (5). On sait, en effet, qu'un projet de construction de quatre léproseries islandaises avait été formulé en 1555 (11) ; il ne fut réalisé qu'en 1651... Ces établissements furent construits sur les terres de la couronne ; leur subsistance était assurée par des contributions en nature imposées aux pêcheurs qui percevaient en retour une rétribution pour chaque lèpreux ainsi que la jouissance des terres dépendant de la léproserie, exonérée d'impôts.

Que penser de la tenue et de l'organisation de ces fondations charitables à l'époque où elles furent créées ? Hjateltin qui eut l'occasion de les visiter deux siècles plus tard, en 1839-40, n'hésita pas à les comparer à des étables à cochons : (11)

« La puanteur et la sordidité qui régnaient dans ces misérables huttes de terre étaient si affreuses que seuls ceux, qui avaient été habitués à une saleté pareille pouvaient y supporter un séjour prolongé sans être pris de malaise. »

L'estimation, même approchée, du nombre des lépreux n'est guère aisée. Il est un élément dont on doit tenir compte c'est que la progression insidieuse et tenace de la lèpre se trouva à plusieurs reprises entravée par les épidémies qui décimèrent la population et auxquelles les lépreux durent payer un tribut particulièrement lourd.

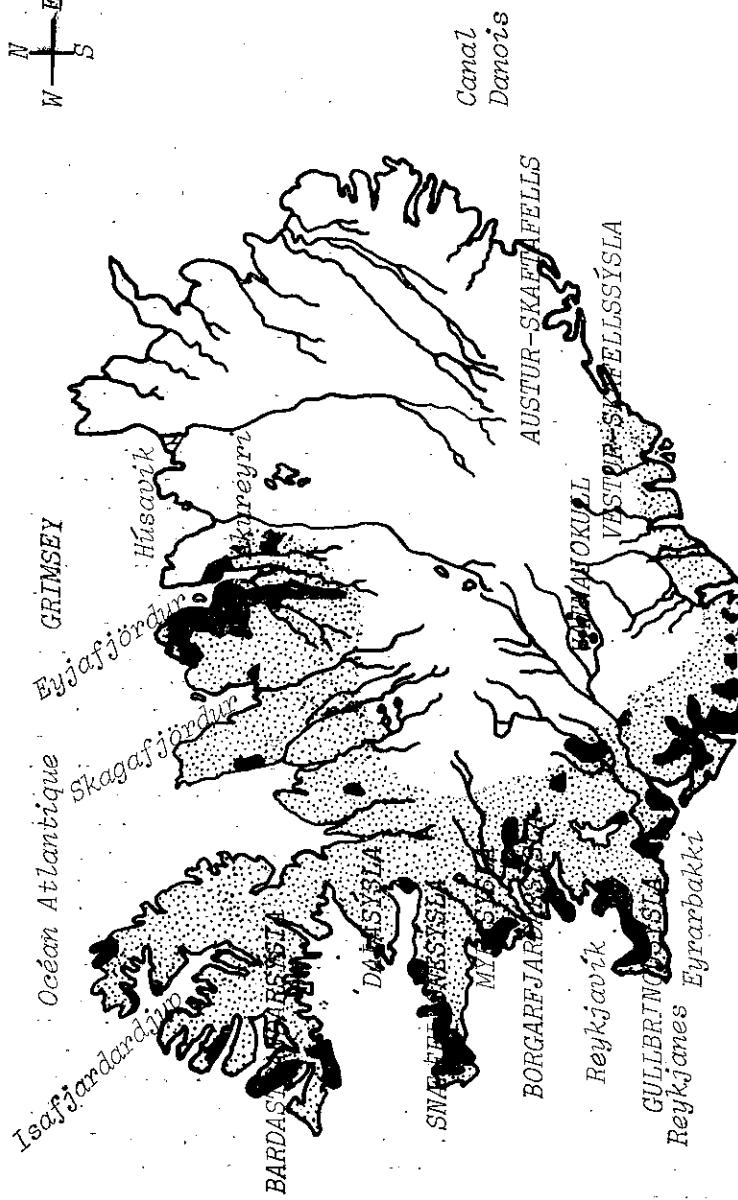
Citons, à titre d'exemples, les principales épidémies de variole : celle de 1707, qui fit

20.000 morts, emporta plus du tiers des lépreux d'Islande. En 1768 selon Schleisner, leur nombre atteignait 280 et huit ans plus tard, il avait dû encore augmenter car un réscriit royal, en date de 1776 interdit aux lépreux de se marier. Mais de nouvelles épidémies de variole en 1784 et 1785, jointes à l'éruption volcanique qui survint au cours de cette dernière année, les ramenèrent à 99 ; ils n'étaient plus que 37 en 1800, selon Hjateltin.

La maladie nous a accoutumés à ces oscillations, aussi n'avons-nous pas lieu d'être surpris des nouvelles offensives qui se déclenchèrent dans les décennies suivantes. Ceci conduisit l'évêque Johnsson à inviter les pasteurs de son diocèse à procéder au recensement des cas de lèpre de l'île en 1838. Le chiffre de 128 alors obtenu, semble très insuffisant à Hjateltin. Pourtant, Schleisner constitue lui-même une liste qui n'en compte que 80 et le recensement effectué par les médecins en 1846 n'en relève que 50, total pas trop éloigné de celui de la nouvelle liste de Schleisner, dressée un an plus tard et qui aboutit à 66 cas... Au demeurant, l'opinion publique et l'autorité paraissent rassurées quant à la l'évolution du fléau puisque, en 1848, on décide de fermer les léproseries. Par la suite, la morbidité semble stationnaire avec 43 lépreux pour 69.763 habitants au recensement de 1872 contre 48 en 1889. Pourtant, nouveau coup de théâtre, à la suite de l'enquête dont l'avait chargé le ministère pour l'Islande, Ehlers recueille 122 observations et obtient des renseignements sur 36 cas ce qui porte à 158 le nombre des lépreux pour 1895 (33) mais il va plus loin, estimant avec raison que ce chiffre est inférieur à la réalité, qui doit se situer aux alentours de 200, les malades répugnant à se faire connaître pour le cas où l'isolement serait obligatoire. En 1896, on avance 236 cas (5) ce qui fait un taux élevé de morbidité, soit 3,1/1000 ! Une léproserie est créée en 1898, avec internement obligatoire et à partir de cette date, la lèpre va décliner progressivement.

LA CONDITION SOCIALE DU LEPREUX

La lèpre est une maladie sociale. Raoul Follereau sut admirablement résumer ce fait



REPARTITION DES CAS DE LEPRE EN ISLANDE

D'après G. Eichmüller 1896

Foyers lépreux

Régions indemnes

Districts où l'on peut rencontrer la lèpre

(K. Wong)

dans une formule : « *Tout lépreux a deux maladies : il a la lèpre et il est lépreux* ». Il peut toujours y avoir ça et là des exceptions mais il reste que l'horreur inspirée par les déformations monstrueuses auxquelles aboutit la maladie livrée à sa propre évolution (il suffit pour s'en rendre compte, de consulter les quelques photographies prises en Norvège au siècle dernier que nous présentons ici) ont suscité chez les bien-portants un sentiment de dégoût, de répulsion qui s'est traduit par une réaction de rejet du corps social. Exclu — selon les prescriptions mosaïques « *déclaré impur, sa demeure sera hors du camp* ». Or, précisément, dans le cas de la Scandinavie, il semble bien que les malades de la lèpre n'aient pas subi cette excommunication avec autant de rigueur que dans le reste de l'Occident (en France en particulier).

Si nous prenons le cas de Bergen, ville où la lèpre sévit, aussi loin que l'on puisse remonter, avec une particulière acuité, nous apprenons que la léproserie qui comptait 120 malades à la fin du XVIII^e siècle, n'avait rien à envier pour la saleté, l'inconfort et la pauvreté des soins aux pires maladreries médiévales. Les cellules où logeaient les malades n'étaient jamais chauffées, elles comportaient deux lits séparés par une étroite ruelle. L'établissement se composait en

outre d'un réfectoire qui servait de salle de séjour et d'un atelier dans lequel les lépreux fabriquaient des objets de bimbeloterie ; ils allaient ensuite les vendre sur les foires ou au porte à porte, pour subvenir à leurs besoins car ils n'étaient ni nourris, ni habillés. Ce colportage, qui eut certainement sa part dans la diffusion de la maladie, fut interdit en 1891 seulement. On ne peut guère s'élever avec véhémence contre une absence d'hygiène, qui était générale à l'époque et sévissait autant chez les bien-portants ; elle était renforcée par une croyance populaire tenace qui affirmait que la spedalskhet se développait moins vite dans une atmosphère viciée et putréfiée (6).

Si l'on a présenté à l'esprit le contexte historique du début du XIX^e siècle (la Norvège, affaiblie par les guerres napoléoniennes et le blocus anglo-danois, traverse une ère de marasme économique et de famine), on peut comprendre que la lèpre ne constitue qu'un des nombreux problèmes auxquels elle doit faire face ; aussi les malades qui en sont affligés, n'ayant guère à compter sur la sollicitude des autorités, fuient-ils les hôpitaux où ils sont mal soignés et mal nourris, pour se mêler au reste de la population et gagner leur pitance comme ils le peuvent, accroissant encore les risques de contagion.

CAS DE LEPRE LEPROMATEUSE OBSERVES PAR LELOIR EN NORVEGE EN 1884.



Olver Harvig, 46 ans, lépreux depuis l'âge de 21 ans. « Lèpre tropho-neurotique. Pleiestifelsen N° 1 (Bergen). Une sœur morte de la lèpre.

(H. Leloir, op. cit.)



Herman Thomansen, 55 ans, lépreux depuis l'âge de 21 ans. (Léproserie Saint Georges).

(H. Leloir, op. cit.)



Niels Søethre, 54 ans, lépreux depuis l'âge de 13 ans. Père et cinq frères lépreux. (Pleiestifelsen N° 1 (Bergen)).

(H. Leloir, op. cit.)



Ole Grove, 21 ans, lépreux depuis l'âge de 10 ans. Mère et un frère lépreux. « Lèpre tuberculeuse ». (Pleiestifelsen N° 1 (Bergen)).

(H. Leloir, op. cit.)

LES DEBUTS DE L'ERE SCIENTIFIQUE DE LA LUTTE CONTRE LA LEPRE

Il faut attendre 1830 pour voir apparaître la première assistance médicale efficace grâce aux premières études du Docteur Hjort qui au terme d'un voyage effectué dans l'ouest de la Norvège préconise les mesures d'évitement. En 1836, les statistiques révèlent l'importance du fléau et sur proposition du Storting (Parlement) par les représentants de Bergen on décide de créer des hôpitaux en faveur des lépreux. Hjort est chargé d'une mission à l'étranger afin de prendre connaissance des dernières acquisitions dans le traitement de la maladie (6).

En 1840, c'est au tour de W. Boeck, professeur de dermatologie à la Faculté de Christiania, d'être envoyé en mission à l'étranger pour y étudier la thérapeutique, l'étiologie et la prophylaxie.

UN VALEUREUX PIONNIER : DANIEL CORNELIUS DANIELSEN

L'ancienne cité hanséatique, jadis florissante, de Bergen traversait une ère de marasme économique lorsque naquit, dans les premières années du XIX^e siècle, celui qui devait être le pionnier de la léprologie moderne : Daniel Cornelius Danielsen. Les temps étaient durs, et l'argent fort rare au foyer, où le père exerçait la profession

d'horloger. Aussi, dès qu'il eut atteint sa treizième année, à son grand regret, on lui fit quitter l'école pour le placer comme préparateur dans une pharmacie. Il occupait cet emploi depuis quatre ans déjà, lorsque survint un événement qui devait bouleverser sa vie : une coxalgie se déclara chez cet adolescent chétif, le contraignant à abandonner toute activité. Cloué au lit pendant de longs mois, il se mit à étudier avec acharnement, rattrapant les années perdues au milieu des bocaux de l'officine. Il avait vingt ans lorsqu'il fut admis à l'examen d'entrée de la faculté de médecine de Christiania. En 1838, à vingt-trois ans, il quitta l'université, nanti du diplôme d'*examinatus medicinæ* qui, tout en lui donnant le droit d'exercer la médecine, lui interdit de porter le titre de docteur. Une fois encore, la pauvreté l'a conduit à interrompre des études qu'il eut préféré poursuivre. Pourtant, il s'estima assez heureux d'avoir réussi à vaincre ce double handicap social et physique — au prix d'une importante boiterie — et regagna sa ville natale, il ne devait jamais plus la quitter.

A Bergen, pendant son absence, le nombre des lépreux n'avait cessé de s'accroître. Il se sentit aussitôt attiré par les problèmes que posait la maladie. Sans doute avait-il eu souvent sous les yeux le spectacle pénible qu'offraient ces malheureux marchands exhibant leurs moignons sur la place du marché les jours de foire et qui proposaient d'une voix rauque, enhifrenée, leur pac-

tille de canifés, de peignes et d'allumettes. Ce qui devait le frapper par la suite, c'était le caractère menaçant que revêtait l'affection. En neuf ans, le total des cas connus avait presque doublé, passant de 650 en 1836, à 1.122 en 1845 (cf. tableau).

Avec ténacité et méthode, il entreprend une action « tous azimuts », s'attaquant aussi bien aux problèmes psychologiques, sociaux, qu'étiologiques, cliniques ou anatomo-pathologiques.

Affecté à l'hôpital St Georges, il est frappé par l'état lamentable de l'établissement et la promiscuité dans laquelle vivent les lépreux ; hommes, femmes et enfants vivent entassés, dans la même chambre, partagent le même lit à plusieurs. Leur saleté est telle, qu'ils sont porteurs outre de vermine, d'une gale qui revêt des aspects monstrueux au point qu'on en vint à lui concéder une identité propre : le terme de gale norvégienne date de cette époque, Danielssen qui l'avait remarquée, la décrivit sous le nom de « scabies crustosa ».

Danielssen entreprit de réformer les conditions de l'hospitalisation, séparant hommes et femmes et classant les malades selon la gravité de leur atteinte. Au début les lépreux le haïssaien car, le voyant pratiquer des autopsies, ils s'imaginaient que le plus grand intérêt des savants était d'avancer leur fin pour se livrer à leurs recherches. Il n'en continue pas moins ses travaux, de 1840 à 1847, date à laquelle il publie, en collaboration avec Carl Wilhelm Boeck, professeur de dermatologie à la Faculté de Christiania, son œuvre maîtresse : « Om spedalskhed » qui peut être considérée comme le premier traité de léproserie scientifique (9).

LES CORPS JAUNES ET VIRCHOW

En 1847, au cours de ses recherches, son attention fut retenue par la présence, sur la quasi-totalité des coupes histologiques, de granulations jaunâtres groupées en amas. Il fit aussitôt part de sa découverte à ses collaborateurs, allant jusqu'à affirmer que ces formations devaient être considérées comme caractéristiques de la lèpre (22). Pour son malheur, Rudolf Virchow avait été invi-

té par le gouvernement norvégien, à venir étudier la lèpre à Bergen. Le célèbre professeur allemand était une personnalité hors du commun. Ce Poméranien au caractère intraitable est le père d'une théorie qui voit dans l'altération des cellules, l'origine de la maladie (10). Il a publié, l'année précédente son œuvre princeps « *Die Cellularpathologia in ihrer Begründung auf physiologische und pathologische Gewelehre* ». C'est à lui que l'on doit l'adage qui fit fortune « *Omnis cellula e cellula* ». Génie encyclopédique il se passionne pour tout : la Politique révolutionnaire, ses idées lui ont coûté son poste à l'Hôpital de la Charité en 1848 et il sera élu à la diète de Berlin en 1861, l'Archéologie il est l'ami de Schliemann et fonde avec lui la Société Berlinoise d'Ethnologie, d'Anthropologie et de Préhistoire. Il a créé l'importante revue qui portera son nom « *Archiv für pathologische Anatomie und Physiologische* ». Mais cette apparente ouverture d'esprit n'exclut pas un certain dogmatisme qui en rétrécit le champ. C'est ainsi qu'au nom de sa doctrine, il nie farouchement l'hypothèse d'une quelconque intervention d'un germe infectieux dans les maladies contagieuses.

Lorsqu'eut lieu l'entrevue historique entre Danielssen et Virchow, on était en 1859. À cette époque, l'influence des universités germaniques sur l'intelligentsia scandinave était considérable. Aussi, Danielssen devait-il se sentir très honoré d'être présenté au maître incontesté de la cytologie. Il s'empressa de lui montrer les curieuses granulations qu'il avait découvertes douze ans auparavant. Virchow, condescendit à étudier les coupes que lui présentait le fils du petit horloger de Bergen. On peut imaginer la scène : d'un côté, l'éminent professeur « *aus Berlin* », de l'autre — le modeste « *examinatus* » norvégien. Il ne faut pas croire que Danielssen ait manqué d'envergure, son œuvre est là pour témoigner du contraire ; sa réputation, à l'époque, avait depuis longtemps franchi les frontières de la Norvège. Un an après sa parution, « *Om Spedalskhed* » a été traduit et publié en français (9) et l'Académie Française (12) lui a décerné le prix Monthyon en 1855. Pourtant, intimidé, anxieux, il accueillit le verdict de l'Allemand avec résignation lorsque

ce dernier lui affirma que ce n'étaient que des cellules graisseuses dégénérées, rien de plus ! Il acquiesça encore quand Virchow lui conseilla d'abandonner cette voie de recherche : il devait le regretter amèrement par la suite (30).

DANIELSEN S'INOCULE LA LEPRE !

Danielssen fut sans doute un peu déçu du peu de cas que Virchow avait fait de sa découverte mais, dans un premier temps du moins, il s'en consola d'autant mieux que les expérimentations qu'il avait entreprises depuis 1840 pour mettre en évidence la nature contagieuse de la lèpre avaient tourné court. Dès 1844 (12), avec un courage qui force l'admiration, il s'était inoculé à lui-même des fragments de nodule, puis quelques mois plus tard, du sang provenant d'un lépreux. Ultérieurement, il répéta l'opération sur deux volontaires, mais là aussi le résultat fut négatif. Sans se décourager, il tenta de s'inoculer une seconde fois la maladie en 1846, en pratiquant une incision sur son bras gauche et en y introduisant un nodule lépreux fraîchement prélevé, puis en suturant le tout. Mais il se déclara un abcès qu'il fallut débrider par crainte de l'infection qui devenait inquiétante. Il pratiqua une inoculation sur la personne d'un de ses collaborateurs, sans aucun succès. Le courage et l'enthousiasme avec lesquels il poursuivait ses recherches séduisirent son entourage. Des volontaires s'offrirent comme cobayes et en 1856, il injecta à l'économie, à deux gardiennes de l'hôpital et à lui-même, du sang, du liquide pleuro-tique et des lépromes d'un malade porteur d'une forme nodulaire, sans résultat. Il poursuivit l'expérience l'année suivante, négativement. En 1858, il tenta une fois encore de s'inoculer la lèpre à l'aide d'une lancette, ainsi qu'à un volontaire, nouvel échec ! Onetti, un médecin italien avait bien publié, en 1846 dans la « *Gazetta Medica di Milano* » un cas de lèpre survenu à la suite d'une vaccination anti-variolique mais ce pouvait être une coïncidence ! Danielssen avait, au total, inoculé 20 sujets sains mais aucun ne contracta la maladie. Le résultat de ces expériences, connu du corps médical et du grand public, en Norvège du moins, contribua, comme le dit Leloir « à

répandre l'opinion que la lèpre n'est ni contagieuse, ni inoculable » (12).

Ainsi Danielssen, fort des assertions de Virchow qui semblaient corroborées par ses expériences personnelles, en conclut que la lèpre ne pouvait être une maladie contagieuse provoquée par un agent extérieur puisque toutes les tentatives d'inoculation avaient échoué. Ceci était toutefois, singulièrement démenti par les faits : la progression de la lèpre devenait de jour en jour plus menaçante, inspirant un sentiment d'effroi à la population. Le nombre de cas connus était passé de 650 en 1836, à 2.858 en 1857, les nouveaux cas annuels oscillant entre 210 et 242 de 1856 à 1859. Seule une maladie contagieuse pouvait expliquer une telle progression.

Il commit une seconde erreur en voulant donner un support doctrinal à ses échecs. La théorie humorale étant à la mode, il l'accomoda à sa façon et affirma que la lèpre devait être rangée parmi les affections héréditaires en rapport avec une « *dyscrasia sanguinis, avec augmentation de l'albumine, le sang essayant de se débarrasser de cette quantité nocive d'albumine en la déposant, en partie dans la peau et les muqueuses constituant de cette manière la forme nouleuse ou tuberculeuse de la lèpre, en partie dans le système nerveux — surtout dans les parties centrales — ce qui donne comme résultat la forme nerveuse et anesthésique de la lèpre ces transformations dans le sang étant en relation avec des circonstances défavorables de certains milieux sociaux* » (6).

DES MESURES SPECIALES SONT PRISES POUR ENRAYER L'ENDEMIE

On a vu que devant la progression de la maladie, l'inquiétude, puis la peur gagnèrent la population ce qui n'a rien de surprenant, la Norvège ne comptait alors que 1.500.000 habitants et pour certaines régions, le taux de morbidité atteignait ou dépassait 3/1000 !

De 1850 à 1855 des mesures énergiques sont prises par le gouvernement :

— Nomination de médecins - inspecteurs chargés de surveiller les lépreux.

— Institution de commissions sanitaires spéciales dans les zones où la lèpre sévit, pour étudier les moyens pouvant la faire régresser.

— La déclaration obligatoire de la lèpre est inscrite dans la législation norvégienne.

— Propagande largement menée par le gouvernement pour améliorer l'hygiène individuelle et sociale (6).

A partir de 1856, les médecins de chaque département sont tenus d'établir une statistique précise des cas de lèpre qui y sont recensés. Par ailleurs, sur le plan hospitalier, des efforts sérieux furent consentis. En 1840, il existait seulement 3 léproseries en Norvège :

— Sankt Jørgen et Lunegaarden à Bergen ;

— Reknaes à Molde.

En 1856, sont créées, le Pleiestiftelsen n° 1 à Bergen et le Reitgjaerdet à Trondheim. A partir de 1860, 800 malades étaient en traitement dans les léproseries, les pauvres étaient soignés gratuitement et progressivement, on observa une diminution du nombre des cas nouveaux. C'est à cette date que les commissions sanitaires sont désormais étendues à la totalité du pays et non plus seulement réservées aux zones où prévaut l'endémie. Huit ans plus tard, un jeune médecin, nourri d'idées nouvelles, allait faire définitivement entrer la léprologie dans son ère scientifique, il se nommait :

GERHARD HENRIK ARMAUER HANSEN

Comme Danielssen, Hansen naquit à Bergen. Huitième de quinze enfants, il était le fils d'Elisabeth Concordia Schram dont la famille établie de longue date dans la cité hanséatique jouissait d'une solide réputation dans la corporation des menuisiers. Son père, Claus Hans fut négociant en gros et connut une situation prospère jusqu'à la récession qui suivit le resserrement du crédit (1848-1851) et qui le conduisit à la faillite ; il entra alors comme caissier dans une banque (1).

Son enfance et son adolescence furent studieuses. En 1859, il commence ses études de médecine à l'université de Christiania.



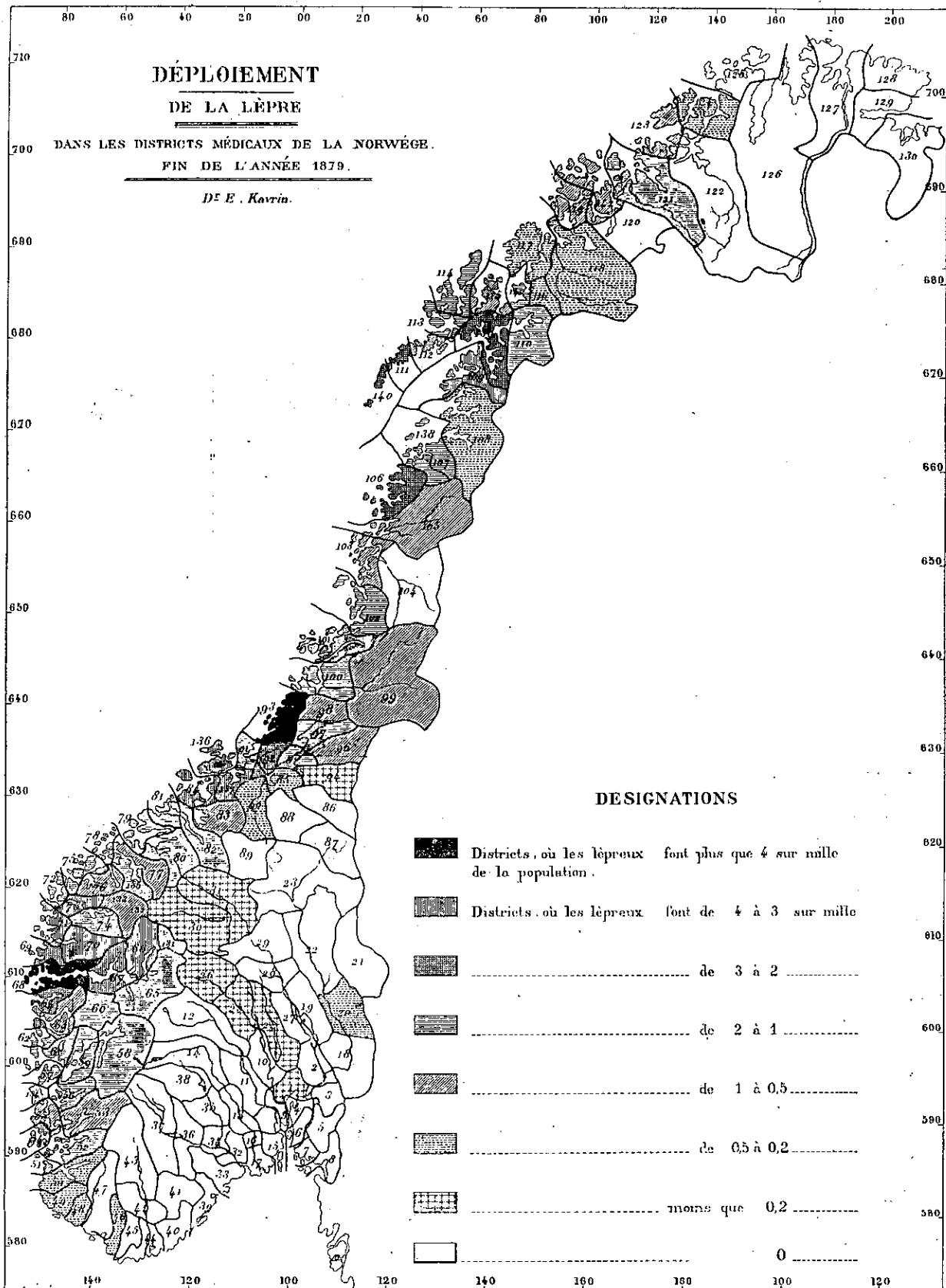
*Gerhard Henrik Armauer Hansen
(1841 - 1873 - 1912)*

Comme il est peu fortuné, il est contraint de gagner sa vie en donnant des leçons dans une institution de jeunes filles, puis comme suppléant du procureur d'anatomie. Il avait un goût très vif pour cette discipline et la précision, la patience, la rigueur que supposent les soigneuses dissections, exercèrent une profonde influence sur sa formation de chercheur. Il ne connaissait pas la fatigue qu'elle fût physique ou intellectuelle ; levé à six heures, il s'adonnait à l'étude avec passion.

En 1866, il obtient son diplôme avec « Honneurs » et termine son internat à l'Hôpital National de Christiania. Il exerce d'abord parmi les pêcheurs des îles Lofoten dans une communauté de 6.000 âmes.

LES PREMIERES RECHERCHES...

Deux ans plus tard, il est nommé médecin à la nouvelle léproserie de Bergen, l'Hôpital Pleiestiftelsen N° 1 dont le patron n'est autre que Danielssen lui-même ! Il était inévitable que des dissensions s'élevassent entre les deux hommes que tout opposait. Alors que l'ancien soutenait une théorie héréditaire, le jeune avait rapidement conclu sur la base de simples constatations épidémiologiques que la lèpre était une affection contagieuse qui devait avoir une cause spécifique.



A l'appui de ce qui n'est encore qu'une présomption, il y a d'abord ses expériences de terrain. Il effectue des enquêtes épidémiologiques pour son propre compte. Ainsi, un jour il arrive dans un fjord sur les deux rives duquel se dressent six fermes. D'un côté, vivent 3 familles, apparentées et parmi lesquelles il découvre 6 cas de lèpre : on serait tenté de voir ici la confirmation du caractère héréditaire de la maladie. Or, sur l'autre rive, les familles qui vivent dans les 3 fermes ne sont en aucune manière apparentées et pourtant il y observe 8 cas de lèpre. Ceci tend bien à prouver qu'il ne peut s'agir que de contagion.

Parallèlement, la lecture du livre de Drognat-Landré sur la contagion de la lèpre (1869) ne fait que confirmer ses doutes. En 1869, il se voit décerner une médaille d'or par l'université de Christiania pour son mémoire sur « *l'anatomie normale et pathologique des ganglions lymphatiques* ». L'année suivante, il reçoit une bourse pour poursuivre ses études à l'étranger. Il se rend à Bonn, puis à Vienne où il étudie l'anatomie pathologique. Mais la guerre franco-allemande le constraint à regagner la Norvège, sans avoir, selon ses dires, suffisamment profité de son séjour en Allemagne. Toutefois, il a eu vent des théories de Pasteur, notamment du célèbre « *Mémoire sur les corpuscules qui existent dans l'air* » publié en 1861 en réponse aux travaux de Pouillet sur « *l'hétérogénéité ou Traité de la Génération spontanée* » paru deux ans plus tôt. Les découvertes de Pasteur ont secoué le monde scientifique, enfermé dans son dogmatisme universitaire, en donnant la primauté à la méthode expérimentale (10).

« DES STRUCTURES PARTICULIERES EN FORME DE BATONNETS... »

La Société Norvégienne de Médecine pour l'Etude de la Lèpre, avait chargé Hansen de poursuivre ses études anatomopathologiques, or celui-ci, dès 1869, avait été frappé pendant ses recherches par la présence constante dans les ganglions lymphatiques prélevés chez les lépreux, de « *granulations jaunâtres* » identiques à celles que Daniellsen avait observées le premier vingt-deux ans auparavant... (1) (28).

Poursuivant ses investigations, il constata

que ces mêmes éléments se retrouvaient dans des lésions lépreuses intéressant d'autres organes. En opérant sur préparations fraîches et sans coloration préalable, il finit par découvrir l'existence de « *structures particulières en forme de bâtonnets* » qui apparaissaient au sein des granulations jaunâtres. Leur constance lui suggéra qu'il ne pouvait s'agir que de lésions caractéristiques et spécifiques de la lèpre, écartant les assertions de Virchow, puisqu'elles n'apparaissaient que dans cette maladie. Il se garda, au début, de toute affirmation quant à leur nature, sans repousser complètement l'idée d'une dégénérescence cellulaire graisseuse comme l'avait affirmé le maître de pathologie cellulaire. Dès qu'il eut découvert les bâtonnets, il entreprit l'étude systématique, précisant leur morphologie, leurs affinités tinctoriales et leurs propriétés chimiques.

En fait, une zone d'ombre persiste : quand Hansen découvrit-il exactement le *Mycobacterium leprae* ? On peut avancer la période située entre 1870, son retour de l'étranger, et 1874, date de sa publication. Il est certain qu'en 1873, il avait déjà réussi à colorer le bacille puisqu'il le montra même à H.V. Carter, chirurgien-major de l'armée des Indes, en garnison à Bombay, qui avait effectué un voyage en Norvège et à l'issue duquel il avait publié cette communication « *Report on leprosy and leper-Asylum in Norway* » où l'on en trouve la première mention (12), (28).

Il nota que ces formations résistaient à l'action de la potasse ; qu'elles étaient faiblement colorées par l'acide acétique. Jour après jour une idée s'imposait à lui : ces structures étranges devaient avoir une signification, pourquoi ne serait-on pas en présence d'une de ces affections « *zymotiques* » dont on parlait beaucoup depuis les travaux du médecin militaire français Jean-Antoine Villemin ; ce que cet auteur avait dit à propos de la tuberculose pouvait fort bien s'appliquer à la lèpre, on était peut-être en présence d'une maladie inoculable et contagieuse ?

UNE COLORATION DIFFICILE

Doué d'une réelle intuition scientifique, Hansen, se fondant sur les travaux de Koch

concernant la tuberculose et notamment sur son traité intitulé : « *Über die Untersuchung der Atiologie der Wundkrankheiten* » s'acharne dès lors à mettre au point une technique de coloration satisfaisante. Nous avons vu qu'il avait essayé l'acide acétique qui ne donnait que de piètres résultats. Avec l'acide osmique, il remarque que des échantillons de léprose conservés un à deux jours en solution, présentent des bacilles faiblement colorés. Bien que mal récompensé de ses efforts — il n'est pas parvenu à découvrir les affinités tinctoriales des bâtonnets — il se résoud à faire part de ses travaux à un comité scientifique : ce sera la première description officielle du *Mycobacterium leprae* (26), (25).

L'année suivante, le résultat de ses recherches est publié dans le « *Norsk Magasin for Lægervidenskaben* » (Revue Norvégienne des Sciences Médicales N° 9/1874 pp. 1-88 et I-LIII) sous le titre « *Undersøgelser angaaende Spedalskhedens* » (Recherches concernant l'étiologie de la lèpre). Ce long rapport, qui ne compte pas moins de 141 pages, accumule les preuves de la nature contagieuse de l'affection, du rôle joué par « les corps bruns » — agents pathogènes. Toutefois, sa démarche est modeste, prudente, scientifique et s'il argumente c'est en toute honnêteté, émettant des réserves sur les points de son travail qui lui paraissent insuffisamment éprouvés, comme dans le passage qui suit :

« *Puisque les résultats des examens sont encore incertains, j'ai l'intention de poursuivre mes recherches. Je ne veux pas, pour l'instant, mentionner dans ce rapport le détail de mes observations. Beaucoup de choses manquent encore pour la démonstration directe de la spécificité de la lèpre, mais j'ai pensé que je pourrai, dans ce rapport, donner un compte-rendu de mes observations, ce que j'ai l'intention de faire* » (28).

Le succès ne tourna point la tête à ce nordique austère et froid. Il faut y voir peut-être un trait de caractère et aussi, l'indice d'une grande douleur car, sa jeune femme vient de mourir d'une tuberculose pulmonaire, ils seront restés unis un peu plus de neuf mois. Elle était la fille de Danielssen. Le labeur forcené qu'il s'imposa lui permit sans doute de surmonter sa peine et avec

calme, méthode, ténacité, il reprit ses recherches. C'est alors que Neisser, un jeune médecin allemand, élève de Koch, décida de se rendre à Bergen pour y étudier la lèpre. D'une nature fondamentalement différente de celle du Scandinave, il se passionnait avec fougue et déployait une activité fébrile. Dès que Hansen lui eut montré « les structures en forme de bâtonnets », Neisser fut d'emblée convaincu que l'on se trouvait en présence du « *parasite responsable* ». Pendant toute la durée de son séjour en Norvège, il ne parvint pas à mettre au point une technique de coloration valable en dépit de nombreux essais. Hansen fut très désappointé par ces échecs et Neisser dut s'en retourner à Breslau, emportant toutefois dans ses bagages quantité de pièces anatomiques qu'il se proposait d'examiner dans son laboratoire.

En 1879, il réussit à colorer les bacilles par la fuschine et le violet de gentiane. Dans une communication intitulée : « *Zur Atiologie des Aussatzes* », Neisser fait part de l'intense émotion qu'il a ressentie en constatant que tous les bâtonnets contenus dans le matériel lépreux qu'il avait emporté de Bergen, avaient pris la coloration, qu'il s'agisse de fragments de peau, de nodule, de ganglions lymphatiques, de foie, de rate, de testicule ou de cornée (26).

Les expériences sont reprises dans tous les pays et vérifiées. La nature bactérienne de la lèpre étant admise, une étape capitale de son histoire vient d'être franchie : une ségrégation bien comprise va pouvoir être opposée à la progression du fléau.

Comme l'a fait remarquer Rokstad : l'identification par Hansen du *Mycobacterium leprae* doit être retenue comme une date marquante de la bactériologie ; il fit sa découverte en 1873 alors que cette science était dans l'enfance. C'est en 1882 que Koch mettra en évidence le bacille tuberculeux et qu'Eberth identifiera celui de la typhoïde. Il est juste de reconnaître qu'avant Hansen, la nature contagieuse de la lèpre avait été admise par de nombreux auteurs anciens et même par certains de ses contemporains comme Mac Namara (1866), Lochmann (1868) et Drognat-Landré (1869, déjà cité), mais il s'agissait d'hypothèses : le Norvégien, lui, démontra (14).

Mouvement des Lépreux en Norvège de 1836 à 1957
(D'après HANSEN, LIE, et VOGELSANG)

Année	Total au début de l'année	Nouveaux cas	Année	Total au début de l'année	Nouveaux cas
1836	650	---	1892	1005	63
1845	1122	---	1893	957	34
1853	1695	---	1894	884	24
1856	---	238	1895	814	28
1857	2858	242	1896	766	26
1858	2766	210	1897	725	28
1859	2769	239	1898	697	38
1860	2790	219	1899	662	9
1861	2757	219	1900	614	23
1862	2739	211	1901	577	23
1863	2707	196	1902	548	20
1864	2696	201	1903	525	25
1865	2695	201	1904	516	21
1866	2682	203	1905	495	23
1867	2674	200	1906	474	16
1868	2663	206	1907	445	19
1869	2653	187	1910	438	?
1870	2607	181	1915	326	?
1871	2526	170	1920	235	?
1872	2428	129	1922	134	6
1873	2335	137	1923	123	?
1874	2264	137	1924	114	1
1875	2209	129	1925	107	3
1876	2125	122	1926	100	1
1877	2058	126	1927	93	1
1878	1966	85	1928	80	3
1879	2007	94	1929	71	2
1880	1883	85	1930	71	2
1881	1804	85	1931	69	2
1882	1712	74	1932	62	1
1883	1631	89	1933	59	0
1884	1579	68	1934	53	2
1885	1495	87	1935	53	0
1886	1415	62	1940	28	?
1887	1317	75	1945	22	?
1888	1276	62	1950	11	?
1889	1230	53	1951	?	3
1890	1176	46	1957	7	0
1891	1091	27			

HANSEN COMMET UNE FAUTE !

Après sa découverte, Hansen fut nommé médecin-chef du service de la lèpre, en 1875. Sous sa direction, des mesures prophylactiques furent mises en place. En 1877, le 26 mai, est promulguée « *La loi sur la lægd* » (6). La « *lægd* » est un service pour les indigents : ainsi, le pauvre va de ferme en ferme et y reste le temps nécessaire ; il est nourri et logé en échange de services. Désormais, les lépreux ne pourront y être envoyés. Ils auront à occuper une habitation isolée et les objets personnels, vêtements, literies leur ayant appartenu ne pourront être cédés à des tiers sains avant d'avoir été désinfectés etc. On pourrait énumérer les dispositions prises sur l'initiative de Hansen : elles rendent compte des services inestimables qu'il rendit là encore, dans le domaine de l'hygiène individuelle et sociale.

Pourtant, Hansen n'était pas satisfait. Il considérait, en toute rigueur, que la découverte du bacille dans les lésions lépreuses ne constituait qu'un argument de présomption en faveur de la contagiosité de la maladie. La certitude ne pouvait être acquise que par la reproduction expérimentale de l'affection à partir de l'administration de produits pathologiques. Aussi, dans un second temps, s'attaqua-t-il à cette tâche. Il ignorait alors les déboires qui l'attendaient !

Toutes les tentatives d'inoculation à l'animal échouèrent.

Toutes les tentatives de culture in vitro échouèrent.

Il répéta inlassablement ses expériences sur le lapin sans succès.

Alors, désespérant d'obtenir jamais un résultat positif, il décida de passer à l'homme ! (1).

Mais contrairement à ce qu'avait fait Danielssen (et à ce que devaient faire quelques années plus tard des médecins italiens, le Docteur Profeta et ses collaborateurs), il n'expérimenta pas sur lui-même, ni sur des sujets sains mais sur des lépreux. Curieuse démarche dont on suit mal le cheminement. Ainsi, il essaya de greffer un nodule lépreux chez un malade atteint d'une forme nerveuse : premier échec. Pensant que le siège et

le sujet étaient sans doute inadéquats, il eut l'idée de reprendre l'expérience en changeant, et d'organe, et de patient. Son choix tomba sur une lépreuse également porteuse d'une forme anesthésique à laquelle il se proposait de greffer un léprome sur la conjonctive ! C'était une pauvre femme, un peu débile, mais qui conservait juste assez de bon sens pour s'opposer à une intervention dont l'issue ne pouvait être que mauvaise pour elle, quel qu'en fût le résultat. Lorsqu'il lui fit part de ses intentions, elle refusa tout net (25). Il revint à la charge, la harcelant sans cesse, tant et si bien qu'elle finit par donner son accord. Les conséquences furent catastrophiques pour les deux parties : la greffe ne prit pas et la malade souffrit tellement qu'elle alla porter plainte contre Hansen. Il avait enfreint les lois fondamentales de la médecine, pratiquant l'expérimentation humaine sur la personne d'une malade confiée à ses soins, la sanction fut implacable : il fut relevé de ses fonctions de médecin résident à la léproserie de Bergen. Toutefois, eu égard à ses travaux, il conserva son poste de médecin-chef du service de la Lèpre où il continua de rendre de grands services. À côté de son œuvre léprologique, il se passionna pour la biologie et fit des conférences pour vulgariser l'œuvre de Darwin. Il mourut, couvert d'honneurs à soixante-et-onze ans d'une crise cardiaque. On était en 1912, il restait environ 400 lépreux, soit sept fois moins que lorsqu'il débutait comme médecin à la léproserie de Bergen quarante-quatre ans plus tôt.

L'ERE POST-HANSENIENNE

Il n'est pas exagéré de dire qu'après Hansen, l'histoire de la lèpre est réellement entrée dans une autre phase, et rien ne peut plus être comme avant. Un rapide survol des régions nordiques d'Eurasie et d'Amérique à l'époque contemporaine de la découverte du *Mycobacterium lepræ*, montre à quel point celle-ci a pu bouleverser la stratégie élaborée pour l'éradication du fléau.

En Scandinavie, au XIX^e siècle, la lèpre n'est plus qu'un lointain et mauvais souvenir au Danemark où elle a complètement disparu. Au XVII^e déjà, le roi Christian III

a décidé de faire admettre les rares malades à l'hôpital général, la Léproserie Saint Georges ayant été détruite. Hormis l'Islande et la Norvège, qui eurent le triste privilège d'être les plus frappées, on retiendra que la Suède n'est pas épargnée avec 412 malades recensés en 1892 et 891 en 1903 (31). Cette augmentation fut suivie d'une régression progressive. La Finlande, alors constituée en grand-duché et annexée à l'empire de Russie, ne compte qu'une cinquantaine de lépreux en 1893.

Les Etats Baltes, sont le théâtre de petites épidémies qui vont se propager par vagues intéressant surtout la région littorale. On pense que la lèpre aurait été introduite dans ces contrées par des cosaques (originaires du Don sans doute) au cours des guerres de l'Empire, en 1812. Mais c'est seulement en 1848 qu'on signale le premier cas apparu chez une domestique originaire de Russie et qui était placée à Klaipeda (alors appelée : « Memel »). Vers la même époque on rapporte d'autres cas en Courlande. En Estonie, la Société de lutte contre la lèpre est fondée à Tartu sur l'initiative de von Wahl. Vingt ans plus tard, en Lettonie, à Riga, le nombre des lépreux a atteint 80 et l'on se préoccupe de construire des léproseries dans tout le pays mais notamment à Bauska, Cesis, Tukums. En Courlande, une société analogue à celle de Tartu est créée en 1892 (14).

L'empire russe n'est pas indemne et si la région de Rostov sur le Don et la Crimée sont particulièrement atteintes, elles sortent du cadre géographique de notre étude. Plus intéressante, pour le sujet qui nous préoccupe, est la présence de la lèpre en Sibérie parmi les peuples aborigènes. Ainsi, Czaplicka (8), citant Sieroszewski, nous apprend qu'on la rencontrait communément chez les Yakoutes vers 1900. Or cette ethnie vit dans les régions les plus froides de l'hémisphère boréal (rappelons que c'est en Yakoutie à Oimiakon que l'on a situé le pôle du froid). La région du Bas-Amour, est également infectée et l'on en rencontre de nombreux cas chez les Ghilyaks (Nivkhi) qui redoutent la maladie au point qu'ils n'osent en prononcer le nom ; persuadés de sa grande contagiosité évitent tout contact avec

ceux qui en sont atteints. De même, ils attribuent à la consommation d'une certaine espèce de saumons affligée d'une « certaine maladie » un rôle déterminant dans la contamination. Pilsudski, qui vit plusieurs lépreux Ghilyaks et Toungouzes, a observé des chamans qui soignaient deux de ces malades, alors que traditionnellement les chamans seraient, dans ces ethnies, peu enclins à traiter ce genre de maladie. Toujours cité par Czaplicka, Talko-Hryncewicz, qui passa seize ans en Sibérie, assurait en 1911, que les Mongols qui se nourrissaient de poisson étaient plus prédisposés à contracter la lèpre que ceux qui consommaient de la viande. On retrouve là cette vieille croyance, quasi-universelle (et sur laquelle reposera la Théorie de Hutchinson et Ashmead), de l'ichtyophagie à l'origine de la maladie de Hansen.

Les cas de lèpre recensés tant au Canada que dans le nord des Etats-Unis au cours du XIX^e siècle avaient tous pour origine des sujets originaires de régions d'Europe où la maladie était encore endémique.

C'est le Canada qui aurait été infecté le premier, en 1815, par une malade originaire du Québec. La mère de cette lépreuse venait de Normandie et eut 19 enfants, dont les deux ainés et le 16^e devinrent malades (28). Il est possible mais non prouvé qu'il s'agisse d'une lèpre d'importation, les grands-parents de la malade chez laquelle l'affection a été constatée, étaient des immigrants français. Klingmüller prétend que (31) le premier cas remonterait en fait à 1758. Une seconde épidémie, celle du Capbreton (12), eut pour origine une malade native du Lincolnshire (Angleterre) qui présentait les premiers symptômes apparents en 1864. On rapporte aussi le cas d'une famille de Tracadie dans laquelle apparut un cas de lèpre en 1817 après qu'elle eut hébergé deux marins norvégiens qui y avaient relâché pendant l'hiver. Après 1844, 330 malades furent traités au leprosarium de Tracadie, dont 291 étaient originaires du Nouveau-Brunswick. Des hôpitaux spéciaux furent construits à Darcy Island et à Bentinek Island, en Colombie britannique (20).

Aux Etats-Unis (29), ce sont des immigrants scandinaves et principalement nor-

végiens, qui importèrent la maladie dans la haute vallée du Mississippi. En 1825, 52 natifs du district de Stavanger furent amenés par un sloop et se répandirent dans l'Illinois, le Wisconsin et le Minnesota. C'est dans ce dernier Etat que la lèpre fut diagnostiquée pour la première fois en 1864. Sur douze lépreux, dix avaient contracté leur mal avant leur départ pour l'Amérique. Les travaux de Danielssen faisant alors autorité aucune mesure hygiénique ne fut prise et la ségrégation, ignorée. Quand furent connues les théories contagionnistes par une lettre de Hansen en date de 1887, l'émotion fut vive, d'autant que le nombre des malades avait alors décuplé. Lors de sa visite en Amérique, en 1888, le médecin de Bergen recensa effectivement 160 cas. Une loi disposant l'éviction obligatoire des lépreux fut promulguée. De 1890-1900, le nombre des cas connus s'éleva de 34. Nous ne tiendrons pas compte ici des Etats du Sud, comme la Louisiane ou la Caroline, pour des raisons évidentes. Il faut remarquer par ailleurs, que la côte Pacifique a été contaminée par des immigrants chinois. Enfin, parmi les cas récents, on est souvent en présence de sujets qui ont contracté leur mal dans des régions où la lèpre est encore endémique (Extrême-Orient, Australie, etc...)

LA LEPRE A-T-ELLE DEFINITIVEMENT FUI LES TERRES NORDIQUES ?

L'étude des cas isolés, sporadiques que l'on observe encore là et là empêche de répondre d'une manière catégorique par l'affirmative à cette question car on ne peut jamais préjuger de l'avenir en matière de pathologie. Il existe des brusques réveils, des phénomènes de mutation ; on peut assister à l'apparition de souches résistantes (à tel ou tel antibiotique) ; en outre, le progrès comme les civilisations qui le véhiculent, peuvent subir des phases d'éclipses et l'on sent aujourd'hui mieux qu'hier combien l'équilibre sera difficile à maintenir. Quoiqu'il en soit, la lèpre a à ce point régressé qu'il faut faire des efforts sérieux pour relever quelques cas dans des contrées naguère hantées par elle. Ainsi, en Norvège (24), depuis 1951, où trois nouveaux cas furent enregistrés [pour la dernière fois, de 2.858 en 1857, le nombre des lépreux est

passé à 7 en 1957 ! En Islande (4) (5), de 236 cas en 1896, à 1 nouveau cas en 1956. En Suède, au Danemark et en Finlande on n'observe plus de cas autochtone. L'U.R.S.S. (2) comptait encore 6.000 cas en 1961, la plupart sous des latitudes qui les excluent de notre étude. Le Canada (3) a bien présenté 2 nouveaux cas en 1963, mais il s'agissait de lèpres d'importations (sujets ayant vécu l'un en Chine, l'autre au Paraguay). Quant aux Etats-Unis, si l'on excepte les Etats du Sud, il n'existe plus trace de cas originaire d'Europe (en particulier chez les descendants des colons norvégiens).

INTERROGATIONS EN GUISE DE CONCLUSION

Le positivisme un peu court est responsable de bien des erreurs d'interprétation. Les idées claires, simples sont malheureusement détachées de la réalité, comme flottant au-dessus des faits qu'elles ne font qu'effleurer.

Prenons le cas de la lèpre : apparemment, *tout est clair*. Il s'agit d'une maladie infectieuse, contagieuse dont l'agent pathogène est maintenant connu. On peut imaginer que *tout est simple* à partir de là, et que *tout peut être expliqué*. Or voici une affection, dont le germe, découvert depuis plus d'un siècle n'a encore livré aucun secret en ce qui concerne son écologie. On ne sait toujours pas comment le cultiver *in vitro* et de ce fait il a été impossible de préparer un vaccin. Il est prouvé qu'il s'agit bien d'une maladie contagieuse, mais les tentatives d'inoculation à l'homme ont échoué dans la quasi totalité des cas. On est loin d'avoir réussi à reproduire la même affection chez l'animal. On a pu constater que la ségrégation entraînait une régression de l'endémie surtout si elle était assortie d'une hygiène rigoureuse. Le traitement dont on dispose actuellement, est efficace : les sulfones et leurs dérivés, les sulfamides et certains antibiotiques donnent des résultats spectaculaires, surtout dans les formes bénignes (les formes malignes, lépromateuses posant des problèmes plus sérieux). De plus, des associations se sont créées un peu partout dans le monde sous l'égide d'organisations confessionnelles ou laïques, qui peuvent apporter une aide morale et matérielle aidant à

la réinsertion du lépreux (*). On lutte contre les déformations par la chirurgie réparatrice ou esthétique. Donc, tout semble s'articuler pour que la lèpre ne soit plus qu'un mauvais souvenir dans la conscience universelle. Or, elle ne cesse de s'étendre et les experts sont pessimistes, avançant le nombre de 15.000.000 de lépreux pour la totalité de la planète.

L'exemple des pays nordiques peut, sinon tout expliquer, du moins éclairer certains aspects du problème. Lorsque Leloir visita la Norvège en 1884, au cours d'une mission officielle, il fut frappé par l'hygiène détestable du paysan norvégien tant sur le plan corporel qu'alimentaire.

« La façon de vivre du peuple et de bien des familles nous explique comment... une maladie même très peu contagieuse peut se développer et s'étendre... Le paysan norvégien est très sale. La plupart des paysans n'ont jamais pris de bain. Ils se lavent bien parfois (une fois par semaine), la figure et les mains, et les pieds une fois par an, mais le reste de leur corps demeure indemne de tout lavage depuis leur naissance jusqu'à leur mort. Leurs effets qu'ils ne quittent pas toujours, sont en général des effets de laine. On ne les lave jamais, on laisse la crasse s'y accumuler et... lorsqu'ils ne sont pas trop pourris, (ils) se transmettent de génération en génération.

« Tout le monde habite pêle-mêle dans une petite maison... et quelle maison !... Le fumier, les immondices sont accumulés autour... »

« Leur eau est impotable... conservée dans un tonneau ou dans un trou creusé dans le sol. »

« Plusieurs personnes couchent dans le même lit... qui n'est autre chose qu'une espèce de caisse où se trouvent jetées des peaux de moutons ou de chèvres qu'on ne lave presque jamais... »

« Tout le monde mange au même plat ; souvent avec une cuillère commune et boit dans le même vase. »

« La nourriture laisse beaucoup à désirer à tel point qu'il n'y a guère un adulte qui

soit indemne de gastrite chronique dans les campagnes norvégiennes. Ce n'est pas uniquement (pour le tube digestif) qu'on se nourrit exclusivement de poissons et surtout de harengs à moitié pourris et conservés dans une saumure infecte... (Leloir op. cit. p. 278).

« L'indifférence du paysan norvégien à l'égard de la lèpre est quelque chose d'incrovable ; soit qu'il ne croie pas à la contagion ou qu'il ne veuille pas y croire, soit surtout par esprit de famille. La famille et l'entourage du lépreux continuent de vivre avec lui comme s'il était absolument sain. On couche dans le même lit que le lépreux, on se sert des mêmes ustensiles... »

On comprend d'après ce qui précède, les difficultés que rencontrèrent les autorités quand elles voulurent mettre en place les dispositions ségrégatives et hygiéniques. Hansen lui-même se heurta à l'hostilité des malades et de leurs familles qui lui reprochèrent ses théories contagionnistes, comme le rapporte toujours Leloir :

« ...Il est presque impossible à Hansen (comme me le disait en 1884 le docteur Rogge) d'examiner aucun lépreux dans les hôpitaux de Bergen, depuis que les malades ont appris qu'il était le partisan acharné de la contagiosité de la lèpre et partant de l'isolement des malades ». (Leloir op. cit. p. 290).

On serait tenté, d'après ce qui précède, de tout mettre sur le compte de l'hygiène et de la contagiosité. Or nous avons vu combien il était difficile d'inoculer la lèpre. D'ailleurs, si elle était très contagieuse, ce n'est pas quelques milliers de personnes qui auraient été touchées mais la quasi-totalité de la Scandinavie, voire de l'Europe. Leloir se scandalise de la situation des paysans Norvégiens, mais n'est-on pas en droit de s'interroger sur la propreté des paysans auvergnats et bretons vers la même époque ? Pourtant, la lèpre quoique faiblement endémique dans ces contrées depuis l'Anti-

(*) Soulignons ici le rôle considérable joué par les Fondations Raoul Follereau.

quité, n'y exerçait pas les ravages que nous avons observés en Scandinavie. Comment expliquer ces courants contraires ? On a invoqué entre autres causes, l'antagonisme lèpre-tuberculeuse. Des phénomènes de para-allergie connus ont été à l'origine de l'utilisation sur une grande échelle du B.C.G. dans la prévention de masse de la maladie de Hansen. On pourrait peut-être comprendre par là que Danielssen, qui fut atteint d'une tuberculose de la hanche n'aït réussi à s'inoculer la lèpre ?

Plus de cent ans se sont écoulés depuis la découverte de Hansen — et les interrogations demeurent.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) **. — *Hansen (Gerhard Henrik Armauer)*. « Dictionary of Scientific Biography. Charles Scribner's Son. N.Y. 1972, pp. 101-103.
- (2) **. — *Number of Leprosy cases in the USSR*. International Journal of Leprosy, vol. 29, p. 234.
- (3) **. — *New Leprosy cases in Canada*. International Journal of Leprosy, vol. 31, 1963, p. 375.
- (4) BENEDIKTSSON (G.). — *Epidemiology of leprosy in Iceland - since the beginning of the century and new leprosy cases*. International Journal of Leprosy, vol. 27, p. 296.
- (5) BENEDIKTSSON (G.) et BJARMARSON (O.). — *Leprosy in Iceland*. International Journal of Leprosy, vol. 28, 1960, p. 480.
- (6) BERMANN (Léopold). — *La lutte contre la lèpre en Norvège, du XIX^e siècle à nos jours*. Thèse Médecine, Paris, 1936.
- (7) BLANCHET (Yves-Joseph). — *Essai sur l'ancienne médecine scandinave*. Paris, Jouve & Cie. 1939. IN 8°. Thèse Médecine, Paris, 1939, 56 p.
- (8) CZAPLICKA (M.A.). — *Aboriginal Siberia, a study in Social Anthropology*. With a preface by R.R. Marett. First published 1914. Reprinted, 1969 Oxford, Clarendon Pres. (Oxford University Press, 389 p., 16 pl. hors-texte (en anglais).
- (9) DANIELSEN (D.C.) et BOECK. — *Traité de la Spedalshed ou Elephantiasis des Grecs*. Paris, 1848. Atlas.
- (10) DUMESNIL (René). — *Histoire Illustrée de la Médecine*. Plon, Paris, 1950. 195 p. 91 illustr. Index Biblio.
- (11) EICHMULLER (Dr. Georges). — *Notes sur la lèpre en Islande. Recherches sur l'étiologie*. Paris, G. Steinheil 1896. IN 8°, 147 p., 1 pl. Thèse Médecine. Paris.
- (12) LELOIR (Henri). — *Traité théorique et pratique de la lèpre*. Paris, Edit. A. Delahaye & Lecrosnier. 1886. 354 p. XXII planches HT, 43 fig. et 7 tableaux.
- (13) MALET (Christian). — *L'œuvre hospitalière de Saint Louis et ses fondations en faveur des lépreux*. In « Premier Colloque de Rocamadour » : St Louis pèlerin et le pèlerinage de Rocamadour au XIII^e S. Rocamadour 1/3 mai 1970. C.A.T. Imp. Boissor, Luzech 1973, pp. 67-95, Biblio.
- (14) MALET (Christian). — *Histoire de la lèpre et de son influence sur la littérature et les Arts*. Thèse Médecine. Paris. 1967. 310 p. Biblio.
- (15) MALET (Christian). — *Leprosy in the Middle Ages*. Image Roche. N° 57, 1973. Préface by Raoul Follereau. PP. 7-15. Ill. (9).
- (16) MALET (Christian). — *Les Maladreries de Touraine au Moyen-Age*. In « Actes du Colloque médiéval de Loches - 1973 ». Mémoires de la Société Archéologique de Touraine. Tome IX, pp. 49-56. Biblio.

- (17) MOLLER-CHRISTLNSEN. — *Evidence of Tuberculosis, Leprosy and Syphilis in Antiquity and the Middle Ages*. XIX Cong. Int. Hist. Bed. Bâle, 1964. pp. 229-237.
- (18) OKLAND (F.). — *Leprosy transmitted by fleas in Norway*. International Journal of Leprosy, 1957, T. 25 p. 424.
- (19) OXENTIERNA (Erie). *Les Vikings*. Payot, Paris 1962. Trd. de l'allemand par Maurice Lefèvre. 227 p. 54 fig. et plans.
- (21) VOGELSANG (T.M.). — *Old leprosy hospitals in Bergen*. International Journal of Leprosy, 1964, T. 32, p. 306.
- (22) VOGELSANG (T.M.). — *History of Leprosy in Norway*. International Journal of Leprosy 1957, T. 25, p. 347.
- (23) VOGELSANG (T.M.). — *Leprosy in Norway*. International Journal of Leprosy, 1966, T. 34, p. 95.
- (24) VOGELSANG (T.M.). — *Leprosy in Norway*. International Journal of Leprosy, W. 1958, T. 28, p. 175 seq.
- (25) VOGELSANG (T.M.). — *Gerhard Henrik Armauer HANSEN 1841-1912 «The discoverer of the leprosy bacillus. His life and his work*. International Journal of Leprosy, juillet-septembre. 1978, vol. 46 n° 3.
- (26) VOGELSANG (T.M.). — *Hansen-Neisser controversy, 1879-80*. International Journal of Leprosy, 31.1.1963.
- (27) VORAGINE (Jacques de). — *La légende dorée*. Trad. de J.B.M. Roze, Chronologie et introduction par le R.P. Hervé Savon. Paris 1967, Garnier, Collect. Garnier-Flammarion, texte intégral, 2 tomes : T.I. : 507 ; T. II ; 508 pages.
- (28) WADE (H.W.). — *Hansen's First Observation concerning the Bacillus of Leprosy*. International Journal of Leprosy, vol. 32, n° 3, 1964, pp. 325-329.
- (29) WASHBURN. — *La lèpre parmi les premiers scandinaves dans la haute vallée du Mississippi de 1863 à 1932*. Bull. Hist. Méd. 123-148.
- (30) WHITEHEAD (F.L.). — *Leprosy in New Brunswick, end of an era*. International Journal of Leprosy, vol. 36, 1968 p. 252.
- (31) KINGMULLER. — *Die Lepra* (J. Springer) Berlin 1930.
- (32) EHLERS (E.). — Semaine Médicale - 1844.
- (33) EHLERS (E.). — *2^e Rapport au ministère pour l'Islande*. Hospitalstiden 4 R. Bd III, p. 797. Kjöbenhavn, 1895.

Hagar Olsson : «CHITAMBO»

Le roman de Vega Maria

présenté et traduit par M.-M. Jocelyne FERNANDEZ *

HAGAR OLSSON

Pour le lecteur scandinave, le nom de Hagar OLSSON (1893-1978) est indissociable de celui d'Edith SÖDERGRAN (1892-1923). C'est Olsson qui, apprentie critique, découvrit la grande poëtesse en 1918 (elle venait de publier le deuxième de ses cinq recueils), la présenta au public finlandais — sarcastique, et aux écrivains suécophones et fennophones de sa génération — enthousiastes. Tout rapprochait les deux femmes écrivains : enfance merveilleuse en Carélie orientale, appartenance à la minorité d'expression suédoise de Finlande — avec ce que cela implique d'isolement, de tendances culturelles pro « continentales », en particulier germanophiles — désir passionné de renouveler la littérature nationale moins par esprit d'iconoclasme que pour poser les bases d'une communauté plus vaste, actuelle et responsable (1). Mais leur contemporanéité devait être de courte durée. C'est Olsson encore qui, trente ans plus tard, publiera les lettres d'Edith, prose fortuite, maigre complément aux poèmes.

Pourtant l'œuvre de Hagar Olsson n'est pas que d'exécution testamentaire : si Södergran donna en poésie l'impulsion, brève mais décisive, aux bouleversements du « Finlandssvenska modernismen » (Modernisme finno-suédois), lui-même composante essentielle du Modernisme scandinave de l'entre-deux-guerres, Olsson s'employa durant un demi-siècle à en expliciter en prose les principes par de nombreux Essais (le premier, « Nouvelle génération », parut en 1925), romans, nouvelles (le dernier recueil, « La chevauchée », date de 1970), pièces de théâtre (dont « S.O.S. », qui marque un tournant de l'audiodramaturgie).

Chitambo

Le plus remarquable de ses romans est *Chitambo* (1933), olssonien à plus d'un titre : c'est un roman d'Evolution (« utvec-

klingsroman ») qui se rattache à la tradition allemande du roman dit « de Formation », variante cultivée avec préférence en Suède par les écrivains prolétariens des années 30, tels Eyvin Johnson et Ivar Lo-Johansson (2). Le caractère partiellement autobiographique du roman (mis en valeur par le sous-titre « Le roman de Vega Maria » et par le récit à la première personne) est bien comme chez les Prolétariens suédois la condition nécessaire au développement de la personnalité du héros, qui se révolte contre son milieu familial et social, s'en affranchit par l'acquisition délibérée d'une instruction à la fois livresque et expérimentale. Mais le héros est ici héroïne, et l'intérêt de l'ouvrage réside dans une innovation qui traduit un double choix : comme nombre de ses consœurs (on pense à Ellen Key en Suède), l'auteur prend fait et cause pour la libération de la femme ; or chez elle cette libération est réalisée par le biais du mysticisme. Si les théories olsonniennes ne sont pas toujours aussi limpides et conséquentes que le souhaiterait le lecteur, si son argumentation en faveur d'une société plus ouverte, plus équitable, semble obscurcie par le foisonnement des abstractions dialectiques (individualisme / collectivisme, socialisme/ oligarchie nietzschéenne), c'est qu'elle n'est pas à la recherche comme d'autres modernistes d'une forme politique (communisme d'Elmer Diktonius) ou d'une expression artistique (dadaïsme de Gunnar Björling) immédiate, mais plutôt d'une conscience universelle plus profonde, dont le « fémi-

* Chargée de recherche au C.N.R.S., Paris.

1. cf. M.-M. J. Fernandez, *Edith Södergran et Nietzsche : à l'ombre de l'Avenir*, Boréales 1976 : 1, p. 9-14.

2. cf. Ph. Bouquet, *Réflexions sur le roman prolétarien suédois*, Boréales 1976 : 1, p. 20-24.

nisme » a vocation d'être, sinon le révélateur exclusif, du moins le médiateur privilégié.

Dans l'extrait ci-dessous, épisode central du roman, Vega Maria (partagée entre les deux sexes parentaux, symbolisés par deux prénoms : imposé par un père fantasque, le nom du navire de l'explorateur polaire Nordenskiöld ; choisi par une mère pieuse, le nom de la Vierge) prend conscience de sa condition de femme. Découvrant la solidarité avec son sexe, s'apprêtant à lutter pour conquérir sa liberté, elle entrevoit aussi l'existence d'une supraconscience, d'une harmonie avec les lois cosmiques du monde. Pressentant sans le savoir que l'oncle bien-aimé distingue son aura, elle comprend sans le vouloir que seule la foi en la réincarnation favorise une évolution équilibrée et constructive — autant de signes du destin. Plus tard, elle sera incitée à l'action par les paroles célèbres de la Nora d'Ibsen (à l'épilogue de *Maison de poupees*, abandonnant son mari et ses enfants : « Je ne crois plus à tout cela. Je suis avant tout un être humain »). Déçue par un frivole amour, elle serait prête à en finir avec la vie. Mais la mort (constamment présente dans l'œuvre de Hagar Olsson) n'a de sens que si elle est accomplissement : comme pour Livingstone, image murale de sa chambre d'enfant, pour Vega Maria le chemin de Chitambo passe par l'abandon total et la consécration à l'amour des autres. Amour impossible sans la connaissance de soi-même.

Nordiques ? Le sens de la mission, l'intervention du merveilleux. Finlandais (et södergraniens) ? L'épanouissement par la fusion avec les éléments (air, eau, feu), la clairvoyance, le refuge dans l'exil. Universel ? L'esprit, spirituel et spiritualiste.

Extrait de « Chitambo » (2^e éd.
Holger Schildts. Helsingfors 1959. 212 p.)

*Mon odyssée en Tavastland **

(Vega Maria Dyster, 15 ans, a quitté Helsinki et ses parents pour répondre, contre la volonté de son père, à l'invitation de son grand-père inconnu, fermier de Kangais.)

— Tu es la bienvenue, tu sais ! me dit le petit vieux en me donnant une tape sur le derrière.

Bien sûr, je croyais que maintenant il allait falloir entrer faire la révérence à grand-mère et à d'autres vieilles dames, s'installer pour prendre avec elles le café, répondre à tout un tas de questions sur la santé de mes parents, sur nos projets d'avenir et patati et patata, bref tout ce qui fait partie du rituel dans la société des femmes. Mais non ; rien de tel : il n'en fut même pas question ! Je suivis mon oncle Eberhard dans la cour d'écurie — ô délices du ciel ! dans un fourmillement incroyable de chevaux, de véhicules, de valets qui criaient à hue et à dia, j'aidai à dételer, on m'initia aux manœuvres compliquées avec harnais, sangles, collier, et en moins de deux Oncle Eberhard me souleva, me jucha à califourchon sur le dos du cheval, lui donna une claqué sur la crinière ; l'animal partit au petit trot, je n'en menais pas large ! Ça cahotait affreusement, j'étais ballottée violemment, secouée comme un sac de pommes de terre ; je me cramponnais à la crinière d'un mouvement convulsif. Terrorisée, je fermai les yeux et me dis : Ça y est, je tombe — mais je ne voulais pour rien au monde montrer à mon oncle Eberhard et aux valets que j'avais peur. Il n'aurait plus manqué que ça ! Je pressai mon buste contre le garrot, serrai très fort les mains autour des touffes de crins providentielles, puis rouvris les yeux d'un air crâne. A mon grand étonnement, j'étais toujours perchée là-haut et le cheval et moi étions parvenus sans encombre à notre lieu de destination qui était apparemment le bord de l'eau. C'est là en tous cas que nous nous arrêtabimes pour attendre, l'esprit glorieux, l'arrivée d'Oncle Eberhard.

Je n'en étais pourtant pas à mes dernières émotions de la journée. L'heure de la baignade du cheval était venue. Oncle Eberhard poussa le bateau à l'eau et prit les rames ; moi je tenais la longe. Et nous voilà partis. Le lac était lisse et poli comme

* Nom suédois de la province du Häme, au Sud-Ouest de la Finlande.

un miroir, le cheval se jeta à l'eau avec un formidable remous. Il nageait comme un animal préhistorique, d'étranges et terribles grognements s'échappaient de son estomac, autour de ses naseaux violement dilatés l'eau écumait, bouillonnait. Anxieuse et tendue, je sentais de grands frissons glacés me parcourir le dos — notre barque me faisait l'effet d'une minuscule coquille que ce monstre, en s'ébroutant, risquait à tout instant de faire chavirer. Contre toute attente, tout se termina bien, et celle qui jubilait, c'était moi, tandis que nous nous acheminions paisiblement vers l'enclos, Oncle Eberhard, le cheval et moi.

Avant de rentrer ce soir-là j'avais fait connaissance des valets, chevauché de nouveau jusqu'à la rive, cette fois à vive allure, en compagnie des autres. Hurlant de plaisir, j'avais vu comment les garçons, au péril de leur vie, se jetaient dans l'eau à bride abattue et faisaient de vastes bordées, loin de la rive, juchés sur leur monture qui nageait. Remontés sur la berge, ils se mirent à galoper et je vis rutiler les gouttes d'eau sur les flancs des chevaux et se contracter les muscles sur le torse nu et mor doré des garçons — cavalcade arrogante et superbe, chevauchée de la santé, de la jeunesse, de la beauté sensuelle sur la terre, par un soir d'été.

C'est ainsi que je fus entraînée dès le premier instant dans le rythme de cette vie de liberté — pulsations d'un sang brûlant, palpitations d'un cœur ardent, halètements d'une respiration fougueuse — et l'emprise qu'il exerçait sur moi était si totale durant ces fuyantes semaines d'été à Kangais, que je ne songeais pas un seul instant à la maison, à mes parents, à toute cette existence que j'avais laissée derrière moi. Je n'avais tout bonnement pas le temps d'y penser ! Les impressions toutes neuves me submergeaient, m'entraînaient irrésistiblement avec elles comme un torrent printanier qui arrache les ponts vermoulus. Mes mains, qui avaient été assujetties aux livres et à la couture prenaient soudain leur essor, rejetaient leur servitude pour entrer en possession d'un monde. Elles devinrent fortes, agiles, tendres, tandis qu'elles manipulaient instruments et outils, équipements de

pêche, fusils de chasse, auges à goudron, fourches, couteaux ; tandis qu'elles creusaient la terre, jouaient avec des chiens, donnaient la pâture aux cochons et aux poules, bridaient les chevaux hors des enclos et prenaient des poissons dans l'eau dormante à la lueur diffuse de l'aube. Mes sens fraternisaient avec les éléments — avec l'air et le soleil, avec la terre et l'eau et tout ce qui est eux. Comme un champ vite défriché, mon être fut en un tournemain déblayé pour accueillir un avenir en germes. Cette sensation de douloureuse flagellation dans mes membres, de cuisante brûlure sur ma peau, d'écoucheure à vif sur mes pieds nus — c'était notre mère la Terre qui, d'une main vigoureuse, me prodiguait ses premières caresses. Malgré toutes les extravagances d'une âme capricieuse, je n'ai au fond jamais oublié ses rudes caresses, jamais si totalement rompu avec elle que je ne puisse, au-delà de périodes de vide impie, me réconforter sur son sein en tétant le lait cosmique.

Je jouai bien sûr à l'indien sorti de sa réserve avec un enthousiasme qui défie toute description, j'enfilai le pantalon qu'Oncle Eberhard, complice infatigable de toutes mes polissonneries, m'avait déniché ; je fumai en cachette derrière les angles des communs et les piles de bois, enhardie par les rires des jeunes valets ; j'appris à cracher et à jurer comme il sied à un homme libre et à un homme tout court, un vrai de vrai. J'aurais bien voulu voir que quelqu'un osât me dire sous le nez : « Pour une fille, ce n'est pas correct ». Ou : « Une jeune fille ne fait pas ça ». Une humiliation secrète nourrissait en moi le besoin de revendiquer à n'importe quel prix ma dignité humaine pleine et entière — et ce besoin avait bien sûr l'éclat de la séduction derrière toutes les clôtures et toutes les barrières que je rencontrais sur le chemin de ma personnalité. Il suffisait que j'aperçoive une pancarte « Entrée interdite » — et Dieu sait que la route d'une fille en est bordée — et me voilà prête à franchir l'obstacle ! Et si quelqu'un m'avait dit « Bagatelles ! », je lui aurais ri au nez. Et qui sait, peut-être ce ricanement n'était-il pas si hors de propos. Les jurons, les bouffées de fumée, les magnifiques panta-

lons raides de crasse, les couteaux tranchants trouvés derrière les palis, les incursions au galop en territoire interdit secrètaient un sue qui profitait à ma personnalité tout entière : cette sève exerçait une influence imperceptible sur ma volonté, dégageait du chaos de l'existence mes fins et mes moyens. Libre, plus intrépide, je prenais du ressort un peu plus chaque jour — et avant même que j'aie pu réagir avait mûri en moi la décision irréfutable d'être coûte que coûte le seul maître à bord : une fois doublé le cap de la féminité traditionnelle avec tous ses écueils, je laisserais loin derrière moi popote, secrétariat et autres eaux stagnantes, pour cingler vers le large et ces horizons sans fin où l'homme, élément seul contre les éléments, remporte de haute lutte son destin.

La vie de Kangais intra-muros était au moins pour autant de nature à soulever en moi dégoût et mépris pour la condition de mon propre sexe. Pénétrer dans la chambre de mon grand-père, c'était comme aller tout droit au paradis. De l'étroite et longue pièce aux plafonds bas, avec ses vieux meubles sombres, on recevait un accueil affable et doux ; son arôme pénétrant, mélange indéfinissable de tabac à priser, d'épices et de fumée ancienne, créait un confortable sentiment de sécurité. Cela sentait la franchise, la joie de vivre, la générosité, une odeur forte et communicative de mâle ! Ai-je jamais franchi le seuil sans que le vieux bonhomme m'ouvre tout grand les bras ? Il adorait tenir dans ses bras quelque chose de doux et de chaud, et ne manquait jamais une occasion de serrer contre lui la petite personne grassouillette que j'étais. Et quand il m'avait bien caressée, j'avais le droit de m'approcher de l'étagère à pipes pour y choisir l'une des longues pipes cousues de perles et ornées de pompons. Je m'attardais longuement devant ce minutieux assortiment, je tripotais les fanfreluches, caressais les têtes de pipe ouvragées ; j'aspirais avec émerveillement l'odeur acrè qui se dégageait de leurs entravailles. C'était des jouets que j'aimais bien — des objets frustes où perçait la complicité secrète entre tous les hommes ! Quand j'avais choisi la pipe du jour, je la bourrais soigneusement de tabac odorant, puis je grimpais de nouveau sur

les genoux de grand-père et je l'allumais. Etranges délices que ces frémissements en cascade et ce gazouillis sourd dans la longue pipe, lorsque le vieil homme tirait ses bouffées : pour nous deux, c'était un instant de jouissance privilégié. Ça donne tout de même un certain piquant à la vie, pour un vieillard rougeaud et guilleret, de se faire allumer sa pipe par une suave main de femme ! Quant à moi, j'aspirais à grands traits les curieux effluves de l'être mâle.

Quand grand-père était d'excellente humeur, il ouvrait le tiroir du secrétaire et en retirait une pièce d'or qu'il me plaquait dans la main avec un sourire radieux. J'en étais tout ébloui ! Une pièce d'or ! Jamais de ma vie je n'en avais vu, encore moins reçu en cadeau. Ces pièces traînaient au fond du tiroir du secrétaire et le vieil homme les distribuait comme des jouets. A l'origine, c'était sans doute par méfiance extrême à l'égard du papier-monnaie que mon grand-père avait exigé de sa banque de l'or — mais maintenant il jouait avec ces pièces comme un gosse. Nous avons le goût de ce qui brille et jette des feux, nous qui avons le nom de Dyster*.

La chambre de ma grand-mère, au contraire, c'était une véritable tombe ! Je n'y pénétrais jamais sans sentir tout mon être se contracter, se raidir, se recroqueviller. Entrer chez elle comme on était, sale, excité, en pantalon ? Il ne fallait même pas y songer. Mais vêtu avec recherche, arborant un tablier tout frais repassé, les cheveux plats et serrés, les yeux prudemment baissés, c'est ainsi qu'on devait se présenter. Il fallait frapper à la porte avec délicatesse, entrer sur la pointe des pieds, faire une révérence gracieuse. Grand-mère était malade, la plupart du temps elle était étendue sur son lit ou assise sur son fauteuil à bascule ; elle ne supportait ni le bruit, ni les mouvements vifs, ni les éclats de rire ou de voix. L'égoïsme de l'enfant n'a pas le sens de la maladie, ni de la souffrance. Dès que j'entrais, je n'avais plus qu'une idée : comment ressortir au plus vite. Son ton

* En suédois l'adjectif « dyster » signifie « sombre, triste ».

dévote m'était insupportable ; les paroles de la Bible, sur les murs, me glaçaient d'horreur ; j'avais l'impression d'être assise sur des épingle, il ne me venait à l'esprit que des pensées blasphématoires. Quand son menu visage émacié d'oiseau, blème et pitoyable, se tournait vers moi, je ne songeais pas un instant qu'il ressemblait à celui de mon oncle Eberhard bien-aimé, je ne soupçonnais pas que c'était d'elle qu'il tenait son harmonie, sa bonté — je trouvais seulement que toute cette misère, toutes ces restrictions, cette angoisse et cet effroi de la vie portaient l'empreinte exécrable d'une profonde « féminité ». Ce qui avait réduit toutes les femmes que je connaissais — tante Mili, tante Emma, ma mère et ma grand-mère — à une condition aussi peu reluisante, ce qui avait fait d'elles des êtres si pitoyables, si malingres, si craintifs, si pâles et desséchés, ça ne me préoccupait guère. Je me contentai de prendre instinctivement le parti de l'opposition, prête à lutter jusqu'à la limite de mes forces pour conquérir ma propre liberté. Je me détournai avec amertume de la vie misérable que menaient ces pauvres créatures pour tourner mes regards vers l'existence noble de la race des seigneurs, mélange de liberté, d'audace de péché.

Parfois, grand-père laissait échapper par mégarde des mots qui blessaient ma fierté de femme et qui faisaient naître en moi, pour un bref instant, le sentiment de quelque chose que l'on pourrait peut-être appeler la solidarité avec mon sexe. Un jour, je subis un choc pénible. J'étais occupée à feuilleter l'almanach du vieil homme, où il notait les variations atmosphériques, la direction du vent, la position du baromètre et les événements les plus marquants de la journée — un veau qui était né, une truie qui avait eu des petits, un valet qui s'était blessé à la jambe — mais aussi quantité de pensées, parfois des plus fantaisistes. Je parcourais avec beaucoup d'amusement les pattes de mouche qu'il avait griffonnées d'une main tremblante, quand la remarque suivante me tomba soudain sous les yeux : « M. a fait le malheur de ma vie ». Je ressentis une douleur aiguë en pleine poitrine, comprenant aussitôt que « M. » désignait ma grand-mère Mathilde. Une série

d'images défila dans ma tête à cet instant, les rapports entre mon père et ma mère, la paysanne que j'avais vue recevoir des coups de son mari, dans la cour de la ferme, en plein jour — les investives des ivrognes sur les routes du village — la race grise et patiente des femmes, condamnée à la souffrance et au flétrissement, à une vie de seconde main. « A fait le malheur de ma vie ». Ma gorge se serra, je pressai mes mains crispées contre mes tempes, un éclair de douloureuse certitude me parcourut : eh oui, j'étais des leurs, mon appartenance au groupe des femmes était aussi enracinée que secrète ; un jour je serais terrassée par le même destin, je verrais ma vie s'écouler et se perdre dans le sable, je resterais là pieds et poings liés, rongée jusqu'à la moelle des os par une soif de bonheur inassouvie.

Mais l'amertume de ce pressentiment semi-conscient s'effaça aussitôt, telle une légère brise qui s'éveille soudain dans un bois tranquille puis disparaît, on ne sait où, tandis que les feuilles, lentement, continuent de vibrer. Quand le vieil homme trotinait vers moi pour me tapoter la tête, il n'y avait pas dans mon cœur le moindre ressentiment, au contraire, j'étais prête à tout lui pardonner. C'est qu'il avait fière allure, mon grand-père, avec sa stature élancée, son énorme crinière blanche, sa drôle de barbe où perçaient une bouche et des joues rouges comme d'allègres fruits sur l'arbre de vie ! On comprenait sans mal que dans la force de l'âge il ait eu besoin de mouvement, d'espace, besoin des périls de la passion ! J'en étais fière, moi, de ce vieux bonhomme, — au fond je devais me dire que « bon sang ne saurait mentir ».

Celui qui prit soin de mon esprit rebelle en effervescence et trouva pour toutes ces pensées belliqueuses une orientation déterminée, ce n'est autre qu'Oncle Eberhard, tout dénué, tout désemparé, tout ballotté au gré des vents et des marées qu'il fût. Sans que je puisse dire comment cela arriva, il prit en main la barre de mon frêle esquif, imprimant à mon ambition une direction que jusque-là je méprisais profondément. Il traversait la vie avec un tel détachement de toutes choses, il était si libre d'esprit, si indépendant de pensées, mon

oncle Eberhard, qu'il trouva sans peine le chemin d'un cœur solitaire qui, lui, nourrissait une méfiance si profondément ancrée et si bien fondée à l'égard de son entourage. Quand il posait sur moi l'azur léger de son regard diaphane, il voyait — je le sentais — qui j'étais vraiment et ce que me réservait l'avenir. Je me rendais bien compte que quelque chose en lui était défectueux : dans la maison de son père, il occupait la position d'une sorte de parasité toléré par charité, pour la distraction du vieux et le dépannage de tous les autres, y compris des filles de ferme. Il était le domestique de tout le monde, mais pour étrange que cela fût, personne — même pas le vieux — n'était son maître. J'eus vite fait de saisir la situation, et je fus d'autant plus flattée de la vive amitié qu'il me manifestait. Je lui vouai une foi profonde et immuable. Au début nous n'échangions pas de confidences, je courrais sur ses talons comme un jeune chiot. Ses journées étaient bien remplies, mais il n'avait pas d'obligations bien définies, c'est pour ça qu'on s'amusait tant. Avec lui, tout était plein d'imprévu. Tantôt on devait au pied levé se précipiter en ville, tantôt il fallait filer faire une course à l'usine, tantôt on était tiré en sursaut du doux sommeil matinal pour partir à la pêche ou grimper sur la charrette qui démarrait dans un tintamarre assourdissant de bidons de lait.

Parfois, on m'annonçait en grande pompe que nous allions partir à la chasse. J'ignore d'ailleurs quelle sorte de chasse nous étions censés entreprendre, mais les préparatifs étaient grandioses. La veille au soir, on établait tous les fusils de la maison au grand complet, avant de les inspecter et de les fourbir avec minutie. Quand nous avions frotté les crosses avec l'énergie du désespoir et réussi — moi surtout — à nous barbouiller jusqu'aux dents d'une couche homogène de cambouis, Oncle Eberhard se redressait de toute sa hauteur et, d'un geste majestueux, portait successivement chacun des fusils à la hauteur de ses yeux.

— Et voilà, disait-il, en me plantant son regard dans les yeux, comme si nous tenions déjà le gibier. Et c'est bien ainsi que le comprenait manifestement la vieille lice, Hupi. Chaque fois qu'il prononçait ce « Et

voilà » si lourd de sens, elle poussait un glapissement et tout son vieux corps trépignait d'impatience. Deux paires d'yeux scintillant de désir, ceux de la chienne et les miens, étaient fixés sur Oncle Eberhard, le Roi des Forêts.

De grand matin nous nous mettions en route, la mine patibulaire, harnachés de tous les attributs possibles et imaginables du chasseur. Je jétais avec superbe le fusil sur mon épaule — une petite carabine de salon qui au fond n'était autre qu'un jouet — et Oncle Eberhard se ceignait les reins d'un énorme fusil de chasse, d'une gibecière bourrée de victualles, d'un pukko* et d'autres engins dont les hommes des bois sont supposés avoir besoin dans la forêt vierge. Vaquant à ses occupations, la chienne gambadait de-ci de-là ; ses clabaudages résonnaient par intermittence dans le silence des bois. Moi, je me chargeais de l'accompagnement : caquetage étourdi, — rengaines qui, de fredonnées, devenaient de plus en plus sonores au fur et à mesure que nous avancions dans la forêt — ho hé laari laari la ! — excitation effrénée de ses mauvais instincts — Ks, Hupi, Ks ! On ne saurait blâmer les farouches hôtes de ces lieux de s'être tenus à l'écart et d'avoir évité de croiser la route de ce peloton de chasse. Parfois, Oncle Eberhard s'arrêtait, faisait un grand geste du bras et disait : « Tss. » Retenant notre souffle, immobiles, nous restions aux aguets, promenant un regard scrutateur de tous côtés, sur le sol, dans les fourrés, jusqu'au sommet des arbres.

— Tu vois quelque chose ? demanda demande Oncle Eberhard, à mi-voix.

— Il m'a semblé voir quelque chose, répondis-je d'une voix tendue, toute tremblante.

— Moi aussi, dit Oncle Eberhard.

La chienne, qui avait observé nos mimiques mystérieuses, poussa alors un véritable rugissement de colère et s'élança dans les broussailles — et nous à sa suite bien sûr, haletant, suffoquant, trébuchant

* Couteau à gaine.

sur mottes et branchages. Nous la découvrîmes sous un arbre, dans un paroxysme d'abolements et de hurlements en bonne et due forme. Comme nous nous approchions, une corneille, d'un coup d'ailes indolent, s'envola de la cime du sapin.

Pas l'ombre de la moindre déception ne se lisait sur le visage d'Oncle Eberhard. Il ôta sa casquette, s'épongea le front. Puis il se plongea dans une méditation silencieuse. Il me sembla alors que la forêt s'emplissait de solennité. Je m'assis au pied de l'arbre, m'efforçant de ne pas troubler son silence. Je ne sentais pas les fourmis me grimper sur les jambes, je n'entendais pas le bruissement des feuilles autour de moi ; un élan aurait-il surgi tout près que je n'y aurais même pas prêté attention. Quelle raison aurait-il eu d'ailleurs, cet élan, de s'enfuir ? Les créatures paisibles, indifférentes au spectacle environnant, que nous étions avaient si peu de commun avec l'homme. Pour aussi farouche que soit le génie auroral des bois, il aurait pu se poser sur l'étrange nez d'Oncle Eberhard ou sur mes paupières tremblantes à demi-closes, après être passé, de quelques légers battements d'ailes, au-dessus de l'élan à la tête couronnée.

Dans de tels moments, nous étions très proches l'un de l'autre, Oncle Eberhard et moi. Un autre aurait sans doute trouvé curieux qu'Oncle Eberhard restât planté là, la tête rejetée en arrière : sans rien voir de précis, son regard semblait s'arrêter sur tout à la fois, pour se perdre dans la voûte infinie de l'azur céleste. Moi, je trouvais cela solennel et émouvant. Plus solennel que tout ce qu'il m'eût jamais été donné de vivre.

Pour un fakir, le premier pas c'est de renoncer à la méditation, et de dresser la tête au-dessus de tous ses rivaux — dit le poète persan. Quand Oncle Eberhard se plongeait dans la méditation, je sentais qu'il dépassait d'une tête tous ses rivaux ; libéré de ses liens terrestres, majestueux, il confiait à Un Autre le soin de diriger ses pensées.

Sans modifier sa position, il se mit soudain à cligner des paupières, comme on le fait quand on a un débris dans l'œil, ou

du mal à retenir ses larmes. Il avait une idée et voulait me la communiquer.

— Garde-toi d'abandonner tes livres, Vega, dit-il de toute sa hauteur. Aime-les plus que tout, mon enfant, c'est d'eux que vient la lumière.

S'il m'était possible de m'immobiliser encore plus, ce fut aussitôt chose faite. Mais ce n'était pas l'immobilité de la détente — elle était mêlée de souffrance. J'étais rivée au sol, foudroyée par les paroles d'Oncle Eberhard. Je voyais devant moi les détestables livres de classe qui m'avaient torturée et terrorisée durant toutes ces années, alors que j'aspirais à la liberté et à la vie. « Aime-les plus que tout ». — Comment Oncle Eberhard pouvait-il parler ainsi ? Il ne voulait quand même pas que j'aille les retrouver, ces livres, que je retourne volontairement dans ma geôle, que je courbe le front sous le joug, que je mette aux fers mon esprit d'autonomie ?

— Tu n'es jamais allé à l'école, toi ; je dis ces mots avec difficulté, la gorge nouée de sanglots.

— Je ne manquerai pas d'y aller, dans la prochaine vie, dit Oncle Eberhard avec un hochement joyeux de la tête. Maintenant c'est trop tard, vois-tu.

Cette perspective fit naître en moi un intérêt si vif que j'en oubliai de continuer à me désoler. Ainsi, Oncle Eberhard aurait une vie de plus à vivre ?

— Mais oui, comme nous tous, même toi, dit Oncle Eberhard. Il y a tant de choses qui nous échappent faute de temps, cette fois-ci. Et puis tu comprends bien qu'on ne peut pas se séparer comme ça, tout doit avoir une vraie fin.

— Ah là là, fis-je, tu ne veux pas parler de ces histoires de ciel !

Il ne savait rien, ne voulait rien dire.

— Je crois que ça se passera ici-bas, dit-il d'un ton tranquille. Tout nous y est déjà si familier. Mais rappelle-toi ce que je te dis, fillette, nous devons noter soigneusement tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons, pour n'en rien oublier.

Quelle pensée vertigineuse. Elle me traversa comme l'éclair. Dans une certaine

mésure, elle rejoignait la plus fervente de mes aspirations — la grande chance, l'atout-maître qu'un jour on abattrait sur la table. Mais je compris instantanément que cette façon de penser signifiait un bouleversement complet, qu'elle donnait un autre point de départ. Des questions bizarres s'alignaient l'une après l'autre, je sentais qu'elles formaient cercle autour de moi, qu'elles surgissaient de l'obscurité pour me cerner de toute part. Le fil de ma pensée tournait, tournait, se mettait en pelote. Mais c'était un fil nouveau, dont jamais ne semblait venir le bout, un fil qui avait dû se mêler à l'écheveau de mes expériences sans que je m'en rende compte. « Noter avec soin tout ce que nous voyons et entendons » — c'était là le plus mystérieux de tout ! Peut-être est-ce à cet instant, tandis que, sous le coup de la stupeur, je restais là bouche bée devant l'oracle, Oncle Eberhard — que le premier rai de lumière parvint à mon œil extérieur et que je pris conscience du mystère profond de l'instruction.

L'esprit embrasé de cette idée nouvelle, mais incapable d'en venir à bout moi-même, je me jetai d'un bond dans les bras d'Oncle Eberhard ; il était à son poste, là où l'inspiration l'avait figé, noble et ferme comme un pin.

— D'où tiens-tu tout cela ? criai-je en le secouant violemment.

Alors Oncle Eberhard fit de son index bruni par le tabac, un geste solennel qui laissait entendre qu'il ne pouvait rompre le sceau du secret. Mon impatiente curiosité s'éteignit dans la forêt.

Mais elle ne s'éteignit pas dans mon cœur.

En toute hâte fut dressée la table d'un délicieux pique-nique d'explorateurs. On fit un tas de brindilles, la cafetièrerie y fut juchée ; quelle joie de découper d'un long couteau brillant d'énormes tranches de pain et de jambon fumé. Le soleil était au zénith, des aiguilles de pin et des feuilles montaient des effluves vivifiants. Un vieux sage, une lice aguerrie et une fillette folle savouraient les dons de la nature. Mais le feu qu'on avait allumé dans le but pratique de faire chauffer le café jetait des flammes inquiétantes, élément étranger dans ce

havre de confiance et de paix — feu de bivouac, veillée d'armes...

Oncle Eberhard entretenait le feu sans relâche, et tandis que nous suivions des yeux le ballet capricieux des flammes, il m'ouvrit son cœur. Il me raconta qu'il avait de toute son âme désiré lire, faire des études et de la recherche, satisfaire sa curiosité du monde — mais le vieux n'avait eu pour ces projets que dérision. Il en avait été si chagriné qu'il avait perdu tout esprit d'entreprise. Parfois une telle inquiétude le gagnait qu'il était contraint de partir sans but sur les routes. La première fois qu'il ressentit ce trouble, il en fut tout surpris, il ne comprenait pas ce qu'il lui arrivait. Il se trouvait par hasard au bord de la grand-route, il lui apparut qu'il lui fallait suivre cette route, marcher tout droit sans jamais se retourner. C'était étrange — où cela le mènerait-il ? — mais il était mû par une force intérieure, il ne pouvait faire autrement que de se mettre en route, tel qu'il était là. Il resta plusieurs mois absent, il vivait d'expédients, mendicité ou gagne-pains d'occasion. Mais aussi fort avait été son besoin de quitter la maison, aussi impérieux il le fut d'y retourner. Désormais, tout le monde était au courant, et personne ne s'étonnait plus de le voir disparaître de temps à autre, lui non plus d'ailleurs. Mais il était seul à savoir que bientôt il partirait pour ne plus revenir.

— Où vas-tu-t'en aller, Oncle Eberhard ? demandai-je d'une voix angoissée.

— Je ne le sais pas encore, dit Oncle Eberhard. Mais je ne tarderai pas à le savoir.

Enigmatique, le feu, cet étranger, brûlait entre nous.

— Dis donc — il pointa vers moi son index — toi, il ne faut pas qu'il t'arrive la même chose. Surtout, ne va pas te désaisir de tes livres, en t'imaginant que tu trouveras la paix ensuite !

Quand j'étais, bien des années plus tard, penchée sur des ouvrages philosophiques, aux prises avec différents systèmes de pensée et des conceptions du monde divergentes, Celui Qui Voit Tout a certainement pu

distinguer l'index d'Oncle Eberhard tremblant devant mon nez.

Par la suite, nous avons beaucoup parlé de ces choses, dès que nous avions un instant de libre. Plus nous étions intimes, plus nous avions envie d'être seuls : nous recherchions les endroits propices à l'échange de pensées tranquilles et profondes. Nous aimions surtout nous retirer dans la douce pénombre de l'étable, où en cette saison seuls un nouveau-né ou un rat grignoteur troublaient la sérénité des lieux ; ou bien nous gagnions le fenil où des hirondelles voletaient de tous côtés : les thèmes métaphysiques de nos rencontres se déroulaient sur le fond sonore de leurs gracieuses battements d'ailes. Si je pense à l'académie musicale de Lesbos tout embaumée de violettes, je ne saurais dire en vérité si je voudrais l'échanger contre le grenier et l'étable abandonnée de Kangais. Dans ces académies-là, l'odeur n'était pas aussi raffinée, — elle avait l'âcreté de mon pays et de mon peuple — mais un bon professeur, un être libéré, y a implanté dans mon cœur l'amour de l'illumination intérieure qu'est le savoir, amour qui devait être pour moi le phare d'une vie exposée aux bourrasques de l'âme.

— A chaque livre que tu lis, disait Oncle Eberhard, c'est comme un œil nouveau qui s'ouvre en toi. Et alors, à l'intérieur de toi, tout devient plus clair, tu comprends ? Ce sont tous ces yeux aveugles qui me mettent à la torture. Ils aspirent à la lumière du jour comme le cerf à l'eau fraîche du ruisseau. Garder toute une vie l'obscurité dans ses entrailles, c'est une atroce tourmente, vois-tu, l'homme est ainsi fait.

L'idéal qu'Oncle Eberhard dépeignait devant moi au cours de nos conversations, c'était celui de l'être libéré, et ce n'était pas sa faute si moi, consciente de ma dignité bafouée, j'y voyais le moyen et non le but — un moyen de braver mon entourage et de m'élever au-dessus de mon destin de femme. La position que j'adoptais me donnait en tous cas la force inébranlable du combattant. Grisée par la perspective d'une victoire, je pris la résolution de ne pas me laisser prendre au piège de la médiocrité que M. Dyster* avait froidement tendu ; au contraire, armée de courage et de téna-

cité, je conquerrais de haute lutte le droit de continuer mes études secondaires, de passer le bac, d'entrer à l'université et de cette façon « devenir quelqu'un » en ce monde. Cette décision flattait tous mes instincts héroïques. Je voyais déjà par la pensée comment je ferais face à M. Dyster, ferme, inflexible, et je lui dirais : la voie que j'ai choisie n'est pas la même que la tienne ! Je supposais naturellement qu'il s'inclinerait devant ma supériorité spirituelle, et, tout honteux, comprendrait *qui* était cette personne qu'il avait traitée comme n'importe quelle petite fille.

C'est une fière princesse qui monta dans le train à Tavastehus **, plus que jamais consciente de sa personnalité et pourvue d'une connaissance nouvelle et surprenante, celle des possibilités qui lui étaient offertes — mais elle ne soupçonnait pas ce que cela impliquait de lourdes responsabilités, de graves périls.

Au retour, une première déception m'attendait : personne pour prêter attention à moi. M. Dyster était absorbé par la préparation d'un nouveau projet de grande envergure, il avait oublié depuis longtemps que j'étais partie malgré son interdiction catégorique. Quant à ma mère, sa sphère d'intérêt était circonscrite à celle d'un nouveau prédicateur. Mais j'étais décidée à me régimber, je me dressai sur mes ergots et déclarai, d'une voix pleine d'assurance mais trop forte pour être naturelle, que j'avais l'intention d'aller jusqu'au bac.

— Tiens, dit M. Dyster, et ce fut le seul commentaire dont on me gratifia. Ma mère, elle, acquiesça de la tête, l'œil distrait. Je me sentais plutôt déconfite.

* Le père de la jeune fille.

** En finnois Hämeenlinna, chef-lieu du Hame,

Musique scandinave pour orgue

par Henri Claude Fantapié

Il existe en Scandinavie, sous l'influence conjuguée de l'Allemagne et du protestantisme, une très ancienne tradition musicale de littérature d'orgue. L'Allemagne du nord fut notamment un important foyer de rayonnement dont l'influence marqua fortement les Etats voisins. Ce fut par exemple le cas du Danemark puis par le véhicule de la pénétration des mœurs protestantes, de la Suède et enfin de la Finlande.

Nul ne s'étonnera donc de découvrir que cette tradition florissante dès le XVIII^e siècle s'est maintenue jusqu'à nos jours sans interruption. De magnifiques instruments existent partout, entretenus ou rénovés avec un amour et une compétence qui s'opposent à l'attitude que nous connaissons en Europe méridionale, sous l'influence d'un clergé dont l'inculture musicale n'est égalée que par celle des pouvoirs publics de nos contrées.

On trouvera en France de nombreux disques consacrés à des œuvres de Jean Sébastien Bach ou Dietrik Buxtehude, interprétées par des organistes français ou allemands sur ces instruments. Aussi éviterai-je d'en parler pour résérer cette brève discographie à des productions locales. Ce mini-guide sera donc plus volontiers destiné à aider les voyageurs et les «touristes» qui iront dans ces pays.

La collection la plus intéressante se trouve en Suède, dans le catalogue de l'édition Proprius. Des programmes parfois un peu trop hétérogène pour nos goûts méthodiques apparentent plus ces disques à des récitals qu'à des albums soigneusement programmés. S'y interpénètrent avec désinvolture styles et époques, mais les interprétations sont en général au-dessus de tout éloge. En particulier l'auditeur français peut être surpris de se trouver souvent en pays de connaissance, car les influences allemandes (rigueur de l'interprétation) sont très fortement tempérées par un goût du coloris (les registrations) qui lui, doit énormément

à l'école française baroque. Les enregistrements sont tous très soignés et nettement supérieurs à la moyenne des disques scandinaves. Par contre les pressages réservent parfois de légères surprises.

Parmi ces enregistrements dont vous trouverez plus loin une liste non exhaustive, je retiendrai tout d'abord ceux réalisés par l'organiste suédois Gothard Arnér et parmi ses réalisations *gammalsvensk orgelmusik* (« Musique ancienne pour orgue ») enregistré sur l'orgue de 1796 d'Olof Schwan, restauré par le maître-organier qu'est Marcusen. Dans la magnifique acoustique de la Storkyrkan, vous découvrirez à côté d'œuvres du « père de la musique suédoise » Johan-Helmich Roman (1694-1758) des fugues d'Henrik-Philip Johnsen (1717-1779) délicieuses pièces d'un délicieux archaïsme, magistralement interprétées. A côté de ce disque, je placerai une autre réalisation de G. Arnér, cette fois-ci dans l'église de Fellingsbro (1736) qui est très intéressante par son programme. A côté de trois brefs chorals de Christian Geist (1670-1711) et de deux concertos de Roman vous pourrez découvrir deux compositeurs contemporains: le norvégien Egil Hovland (né en 1924) et le suédois Erland von Koch (né en 1910).

Il m'est difficile de vous conseiller utilement parmi les autres enregistrements proposés par cet éditeur. Les fanatiques les voudront tous (afin de posséder la collection complète des orgues présentés), et les simples amateurs feront leur choix en fonction du programme. Signalons toutefois les disques réalisés par l'organiste finlandais Enzio Forsblom. Bien que ne présentant aucune œuvre de compositeur scandinave, et se consacrant seulement à l'œuvre de Jean-Sébastien Bach, il m'est impossible de ne pas le retenir ici. Forsblom qui a consacré une thèse à l'œuvre du Cantor de Leipzig en est également un des meilleurs interprètes actuels et il est injuste que sa renommée ne soit pas encore parvenue jusqu'à nous.

A côté de cette collection, je signalerai deux productions finlandaises dont j'aurai l'occasion de reparler, mais dont la seconde est le résultat du plus important festival de Finlande consacré à l'orgue et qui se déroule chaque année, en août à Lahti.

* G. Arnér, Stokyrkan (Stockholm), Roman/Johnsen - PROPRIUS 7705.

G. Arnér, StoraTuna K., Clérambault/Bach Grigny, PROP. 7703.

G. Arnér, ? ? Barber/Selby/Fauré/Preston, 7728.

G. Arnér, Tjällmo, Martini/Zipoli/Hayes/Stanley, 7728.

G. Arnér, Orebrö/Fellingsbro, Hovland/Koch/Geist/Roman, 7755.

G. Arnér, Värdmö, Olsson, 7781.

E. Forsblom, Karlshamm, J.S. Bach 1, 7764.

E. Forsblom, Karlshamm, J.S. Bach 2, 7765.

E. Forsblom, Karlshamm, J.S. Bach 3, 7799.

E. Forsblom, Arhus, J.S. Bach (Art de la fugue), 7734/35.

E. Forsblom, Sibbo (Finl.), J.S. Bach (Art de la fugue), 7719.

B. Berg, Vangaa, Pachelbel/Le Bègue/Sweelinck, 7742.

B. Berg, Mateusk. (Stockh.), Bach/Daquin/Buxtehude/Vierne, 7737.

E. Lundkvist, Nätra, Alain/Glazounov/Langlais/Nordin, 7707.

E. Lundkvist, G. Vasa (Stockholm), Janacek/Lundkvist/Vierne/Olsson, 7750.

E. Lundkvist, G. Vasa (Stockholm), Olsson/Brahms, 7788.

R. Forsberg, Västervik, Walther/Teleman/Olsson/Sjögren, 7720.

J. Larson, Lund, Boëlmann/Dandrieu/Dupré/Bach, 7712.

R. Stenholm, Strängnäsdomen, Franck/Grigny/Reger/Schlick/Hallnäs, 7752.

L. Bruk, Cahman (1728), la famille Bach, 7773/4/5.

A. Linder, OscarsK (Stockh.), J.S. Bach, 7780.

O. Hirsh, KatarinaK (Stockh.), Pachelbel, 7789.

R. Gustafsson, Karlstad, Bach/Dandrieu/Eriksson/von Koch, 7766.

V. Sundman, Skellefteå, Tuma/Ritter/Stanley/Buxtehude/Bach, 7772.

W. Ahlen, ? ? W. Ahlen, 7753.

K. Johnsen, EngelbrekstK. (St.) Langlais/Honegger, 7784.

K. Johnsen, EngelbrekstK. (St.) Poulene/Alain, 7785.

T. Aikää, Johannes (Hels.), Merikanto/Kokkonen/Englund, FINNLEVY 32.

Div., egl. de Lahti (Finl.), contemporains finlandais, LOF 5 77 1/2.

* Note : Le 1^{er} nom désigne l'organiste ; le 2^e nom désigne l'orgue ; le 3^e nom désigne le compositeur. Par ailleurs, les disques de 1 à 27 sont extraits du catalogue Proprius.

SUMMARY AND ABSTRACTS

EDITORIAL

SOCIOLOGY AND POLITICS

The Labour and the Communist parties of Norway under the eye of Moscow.

by **François Kersaudy.**

The politics of immigration in Sweden

by **Birgitta Cremlitzer.**

ETHNOLOGY

Notes on the Lapp jewels of Norway

by **Venke Sletbakk.**

Recent ethnographical data from field-work.

ZOOLOGY

Strange vermiform animals are living in the cold seas : priapulids

by **Alain Aubert.**

An ethological and ecological approach to these scarcely known animals.

MEDICINE

A shadow haunts until not long ago the northern lands : leprosy

by **Christian Malet.**

Why did leprosy spread in Scandinavia, Siberia, and Northern America during the last century and why has it almost completely disappeared today ? A sociological and historical view may provide some explanation to a problem still unresolved.

LITERATURE

Hagar Olsson : « Chitambo » - Vega Maria's Novel presented and translated

by **M.M. Jocelyne Fernandez.**

MUSICOLOGY

Scandinavian music for organ

by **Henri-Claude Fantapié.**

**VOTRE ABONNEMENT ARRIVE A EXPIRATION,
REABONNEZ-VOUS EN UTILISANT CE BULLETIN**

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner au
Centre de Recherches Inter-Nordiques (C.R.I.N.)
28, rue Georges Appay 92150 SURESNES

Abonnement simple : 1 an (4 numéros) : France : 85 francs
Etranger : 100 francs
Abonnement de soutien : " : 200 francs

Nom :

Prénom :

Profession :

Adresse N° Rue

Ville

Code postal Date

Règlement par : (*) Chèque bancaire
 Chèque postal **22 171 55 G PARIS**
 Mandat

(*) Cocher la case correspondante.
